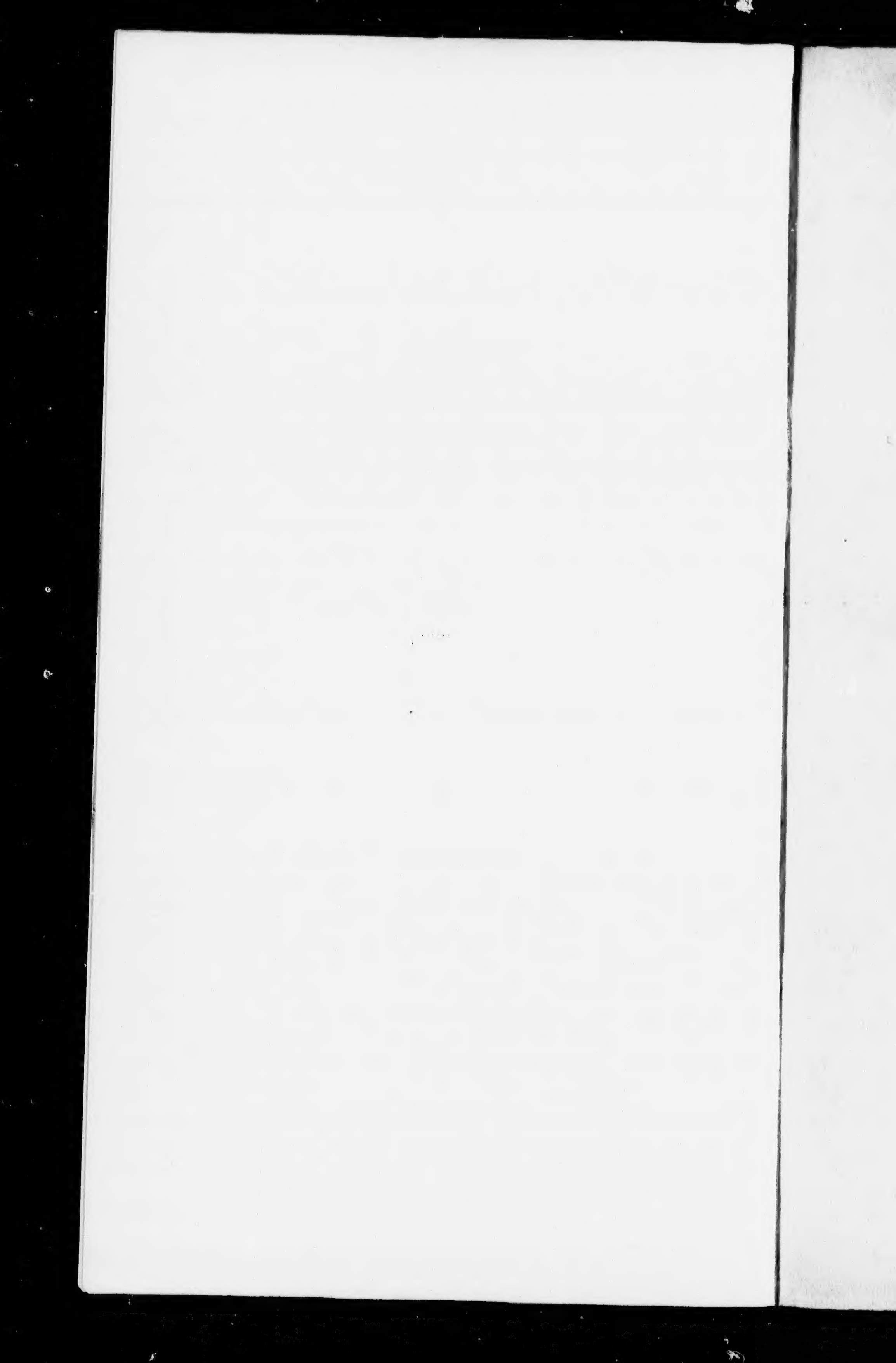


RELATION

D'UN

VOYAGE.

l'A

RELATION

D'UN

VOYAGE

A LA CÔTE DU

NORD-OUEST

DE

l'Amérique Septentrionale,

DANS LES ANNÉES

1810, 11, 12, 13, et 14.

PAR G. FRANCHERE, FILS.

MONTREAL:
DE L'IMPRIMERIE DE C. B. PASTEUR.
1820.

RARE
F
880
F7

qu
l'A
sa
qu
du
qu
un
j'a
ag
un
ret
pa
dif
m'
ma
en
tu

PREFACE.

Quand j'écrivais mon journal sur le vaisseau qui m'a porté à la côte du Nord-Ouest de l'Amérique Septentrionale, ou dans les contrées sauvages de ce continent, j'étais loin de penser qu'il pourrait être mis un jour sous les yeux du public. Je n'avais d'autre but en l'écrivant que de procurer à ma famille et à mes amis, un détail plus exact et plus suivi de ce que j'aurais vu ou appris dans le cours de mon voyage, qu'il ne m'eût été possible de le faire par un narré de vive voix. Depuis que je suis de retour dans ma ville natale, mon Manuscrit a passé dans différentes mains, et a été lu par différentes personnes : plusieurs de mes amis m'ont d'abord conseillé de le faire imprimer ; mais ce n'est que dernierement que je me suis enfin laissé persuader que, sans être savant naturaliste, habile géographe, ou moraliste pro-

fond, un voyageur pouvait encore intéresser par l'exposé fidèle et succinct des situations où il s'est trouvé, des aventures qui lui sont arrivées, et des incidens dont il a été témoin ; que si une narration simple et ingénue, dénuée du mérite de la science et des grâces de la diction, devait être moins goutée de l'homme de lettres et du savant, elle avait en récompense l'avantage d'être à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs ; qu'enfin le désir de procurer de l'amusement à ses compatriotes, selon sa capacité, et sans aucun mélange d'amour-propre d'auteur, ou d'intérêt pécuniaire, devait être un titre bien fondé à leur indulgence. Si j'ai bien ou mal fait de me rendre à ces suggestions, que je crois devoir regarder comme celles de l'amitié, ou de la bienveillance, c'est au lecteur impartial et désintéressé qu'il appartient d'en décider.

AVANT-PROPOS.

DEPUIS l'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique, les commerçants de cette nation industrieuse et entreprenante, ont fait sur la côte du nord-ouest de ce continent, un trafic extrêmement avantageux. Ils ont fait dans le cours de leurs voyages un grand nombre de découvertes dont ils n'ont pas jugé à propos de faire part au public ; sans doute dans la crainte de se donner des concurrents, et de voir diminuer leurs profits. En 1792, le Capitaine Gray, commandant le navire Columbia, de Boston, découvrit l'entrée d'une grande baie, par les 46 dég. 19 min. de latitude Septentrionale. Il y entra ; et ayant reconnu que c'était une grande rivière, par l'eau douce qu'il trouva à peu de distance de son embouchure, il la remonta l'espace de dix-huit milles, et jetta l'ancre sur sa rive gauche, à l'entrée d'une baie assez profonde. Il dressa là une carte de ce qu'il avait vu de cette rivière, et du pays circonvoisin ; et après avoir fait son commerce d'échange avec les naturels, (l'objet pour lequel il était allé dans ces parages,) il

regagna la mer, et rencontra bientôt le Capitaine Vancouver, qui naviguait alors par ordre du gouvernement Britannique, pour tenter de nouvelles découvertes. Mr. Gray lui fit part de celle qu'il venait de faire, et lui communiqua même la carte qu'il en avait dressée. Vancouver envoya son premier lieutenant, Broughton, qui remonta la rivière l'espace d'environ cent vingt milles, en prit possession au nom de sa Majesté Britannique, lui donna le nom de Rivière Columbia, et à cette baie où le capitaine Américain s'était arrêté, celui de *Gray's Bay*, ou Baie de Gray. Depuis cette époque, le pays a été fort fréquenté, surtout par les Américains.

Le Chevalier M'Kenzie, dans son second voyage, tenta de se rendre à la mer de l'Ouest par la Rivière Columbia : il s'y croyait effectivement parvenu, lorsqu'il déboucha à six dégrés plus au nord, dans le fond d'une baie nommée *Puget's Sound*, ou Baie de Puget.

En 1805, le gouvernement Américain y envoya les Capitaines Lewis et Clarke, lesquels, avec une trentaine de soldats du Kentucky, remontèrent le Missouri, traversèrent les montagnes à la source de ce fleuve, et se rendirent par la Riviere Columbia sur les bords de l'Océan Pacifique, où ils furent obligés d'hiverner.

Le rapport qu'ils firent de leur voyage intéressa vivement.

Mr. John Jacob Astor, négociant de New-York, qui faisait presque seul la traite des pelleteries au sud des grands lacs Huron et Supérieur, et qui avait acquis par ce commerce une fortune prodigieuse, crut pouvoir augmenter encore cette fortune, en formant sur les bords de la Rivière Columbia un établissement dont l'entrepot serait à son embouchure. Il communiqua ses vues aux agens de la Compagnie du Nord-Ouest: il voulut même former cet établissement de concert avec eux; mais après quelques négociations, les propriétaires hivernants ayant rejetté ses propositions, Mr. Astor se détermina à faire seul la tentative. Il lui fallait pour réussir des gens habitués de longue-main au commerce avec les Sauvages, et il ne tarda pas à en trouver. Mr. Alexander M'Kay, (le même qui avait accompagné le Chevalier M'Kenzie dans ses voyages,) homme hardi et entreprenant, se joignit à lui; et bientôt après, MM. Duncan M'Dougall, Donald M'Kenzie, (ci-devant au service de la Compagnie du Nord-Ouest,) David Stuart, et Robert Stuart, tous du Canada, en firent de même. Enfin, dans l'hiver de 1810, un Mr.

Wilson Price Hunt, de St. Louis, sur le Missis-
sippi, s'étant aussi joint à eux, ils déterminèrent
que l'expédition aurait lieu le printems suivant.

Ce fut dans le cours de cet hiver qu'un de
mes amis m'instruisit en confidence du dessein
de ces messieurs, avec défense de le communi-
quer à qui que ce fût. L'envie de voir du pays,
jointe au désir de faire fortune, me détermina
à solliciter de l'emploi auprès de la nouvelle
association : le 20 Mai je me présentai chez
Mr. A. M'Kay, avec qui je m'arrangeai d'a-
bord ; et le 24 du même mois, je signai un en-
gagement pour cinq années.

Lorsque les associés eurent engagé un assez
bon nombre de Canadiens voyageurs, ils équi-
pèrent un canot d'écorce sous la conduite de
Mrs. Hunt et M'Kenzie, avec un Mr. Perrault,
commis, et quatorze hommes. MM. Hunt et
M'Kenzie devaient se rendre à Michilimaki-
nac, par la Grande-Riviere ; engager à ce
poste autant d'hommes qu'ils pourraient ; se
rendre ensuite à St. Louis, pour de là remon-
ter le Missouri jusqu'à sa source ; et, suivant
la route des Capitaines Lewis et Clarke, se
rendre à l'embouchure de la Rivière Colum-
bia. J'aurai occasion de parler dans le cours
de l'ouvrage du succès de cette expédition.

RELATION
D'UN
VOYAGE
A LA CÔTE DU
Nord Ouest de l'Amérique Septentrionale.

CHAPITRE I.

Départ de Montréal—Arrivée à New-York—Description de cette ville—Noms des gens de l'expédition.

Nous demeurâmes à Montréal le reste du printems et une partie de l'été. Enfin tous les arrangemens pour le voyage étant faits, nous reçumes l'ordre de nous préparer à partir, et le 26 Juillet je me rendis, accompagné de ma famille et de quelques amis, à l'embarcation, qui était un canot d'écorce conduit par neuf hommes. Les sentimens que j'éprouvai en ce moment me seraient aussi difficiles à décrire qu'ils me furent pénibles à supporter; pour la première fois de ma vie je m'éloignais

1810

du lieu de ma naissance, et me séparais de parens chéris et d'amis intimes, n'ayant pour toute consolation que le faible espoir de les revoir un jour. Nous embarquâmes vers les cinq heures du soir, et arrivâmes à Laprairie de la Madeleine sur les huit heures. Nous couchâmes dans ce village, et le lendemain de grand matin, ayant placé notre canot sur une charette, nous nous mîmes en route, et arrivâmes à St. Jean, sur la rivière de Richelieu, un peu avant midi. Nous remîmes là notre canot à l'eau, traversâmes le Lac Champlain, et arrivâmes à Whitehall le 30. Là nous fûmes joints par un Mr. Ovide Montigny, et un Mr. P. D. Jérémie, qui devaient être de notre expédition.

Ayant de rechef placé notre canot sur une charette ou *wagon*, nous continuâmes notre route, et arrivâmes le 1er Août, à Lansingburgh, petite ville située sur le bord de la rivière d'Hudson. Nous remîmes notre canot à l'eau, passâmes par Troy, et par Albany, où nous fûmes bien accueillis, les Américains nous prenant pour une canotée de Sauvages, et arrivâmes à New-York le trois, à 11 heures du soir.

Nous étions débarqués à l'extrémité septentrionale de New-York, et le lendemain, qui était un Dimanche, nous nous rembarquâmes, et fûmes obligés de faire le tour de la ville, pour nous rendre à notre logis sur *Long-Island.* Nous chantions en voguant, ce qui, joint à la vue d'un canot d'écorce, attira une foule de monde sur les quais. Nous trouvâmes sur Long-Island les jeunes messieurs, engagés au service de la Compagnie, qui étaient partis du Canada avant nous.

Le vaisseau sur lequel nous devions nous embarquer n'étant pas prêt, je me serais trouvé tout-à-fait isolé et étranger dans la grande ville de New-York, sans une lettre de recommandation pour Mr. G——, que madame sa sœur m'avait remise à mon départ. J'avais acquis la connaissance de ce Monsieur pendant le séjour qu'il avait fait à Montréal en 1801 ; mais comme j'étais alors fort jeune, il aurait probablement eu de la peine à me reconnaitre sans la lettre de sa sœur. Ce monsieur m'introduisit chez plusieurs de ses amis, et je passai agréablement les cinq semaines qui s'écoulèrent entre mon arrivée à New-York et le départ du vaisseau.

p 810

Je n'entreprendrai pas de faire la description de New York: je dirai seulement, que l'élégance des édifices publics et particuliers, la propreté des rues, l'ombrage des peupliers qui les bordent, les promenades publiques, les marchés toujours abondamment pourvus de toutes sortes de denrées, l'activité du commerce, alors florissant, le grand nombre de vaisseaux de toutes nations qui bordaient les quais; tout, en un mot, conspiraient à me faire sentir la différence entre cette grande ville maritime et ma ville natale, d'où je n'étais pour ainsi dire jamais sorti, et qui n'était pas à beaucoup près à cette époque ce qu'elle est aujourd'hui.

New-York n'était pas alors, et n'est pas encore aujourd'hui, une ville de guerre; on y voyait pourtant plusieurs batteries de canons, et différents ouvrages de fortification, dont les plus considérables étaient sur le *Narrows*, ou détroit qui forme l'embouchure de la rivière d'Hudson. Les îles appellées *Governor's Island* et *Gibbet Island*, étaient aussi bien fortifiées. On avait construit sur la première, située à l'ouest de la ville, et à environ un mille de distance, des casernes capables de contenir plusieurs milliers de soldats, et un château à trois rangées de canons, le tout à l'épreuve de

la bombe. Ces fortifications ont été augmentées durant la dernière guerre.

Les places de marché sont au nombre de huit : la plus considérable se nomme *Fly-market.*

Le Parc, la Batterie, et le Jardin de Vaux-hall, sont les principales promenades publiques. Il y avait, en 1810, 32 églises, deux desquelles étaient destinées au culte catholique ; et la population était évaluée à 90,000 habitans, dont 10,000 étaient Français : on pense que cette population s'est accrue depuis de près de 30,000 âmes.

Pendant mon séjour à New York, je logeai à Brooklyn, sur *Long-Island :* cette île n'est séparée de la ville que par un *sound*, ou bras de mer assez étroit ; on y voit un joli village, à peu de distance duquel se trouve un bassin enclos, où les chaloupes canonières étaient tirées presque à sec. On y avait construit des casernes, et on y entretenait une garde.

Avant de laisser New-York, il est bon de dire que durant notre séjour dans cette ville, Mr. M'Kay crut qu'il était de la prudence de voir le ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique, Mr. Jackson, afin de l'informer de l'objet pour lequel il allait s'embarquer, et

de lui demander avis sur ce qu'il aurait à faire dans le cas d'une rupture entre les deux puissances ; lui intimant que nous étions tous sujets Britanniques, et que nous allions commercer sous le pavillon Américain. Après quelques momens de réflexion, Mr. Jackson lui dit, "que nous allions former un établissement mercantile au risque de notre vie ; que tout ce qu'il pouvait nous promettre, c'était que, dans le cas d'une guerre entre les deux puissances, nous serions respectés comme sujets et commerçants Anglais." Cette réponse parut satisfaisante, et Mr. M'Kay crut n'avoir plus rien à appréhender de ce côté-là.

Le vaisseau dans lequel nous devions nous embarquer était le *Tonquin*, navire du port, de deux cent quatre-vingt-dix tonneaux, commandé par le Capitaine Thorn, qui avait vingt-un hommes d'équipage. Le nombre des passagers était de trente-trois. Voici les noms des uns et des autres:

PASSAGERS.

PROPRIETAIRES.

Alexander M'Kay, Robert Stuart,
Dunçan M'Dougall, ~~James Lewis~~
David Stuart,

1810

COMMIS.

James Lewis,
Russel Farnham,
Alexander Ross,
J. B. Pillet,
Donald M'Gillis,
Ovide Montigny,
Donald M'Lellan,
W. W. Matthews,
W. Wallace,
Thomas M'Kay,
G. Franchere.

VOYAGEURS.

Olivier Roy Lapensée,
Ignace Lapensée,
Basile Lapensée,
Jacques Lafantaisie,
Benjamin Roussel,
Michel Laframboise,
Giles Leclerc,
Joseph Lapierre,
Joseph Nadeau,
J. Bte. Belleau,
Louis Brulé,
Antoine Belleau,
P. D. Jérémie.

Johann Koaster, charpentier, Russe.
George Bell, tonnelier,
Aug. Roussil, forgeron,
Job Aikin, maitre caboteur,
Guillaume Perrault, petit garçon,

Tous gens destinés à former l'établissement.

EQUIPAGE.

J. Thorn, capitaine,
E. D. Fox, 1er. contre-maitre,
J. D. Munford, 2d. contre-maitre,
John Anderson, bosseman,
Egbert Vanderhuff, tailleur,

John Weeks, charpentier,
Stephen Weeks, forgeron,
John Coles, voilier,
John White, matelot,
Adam Ficher, do.
Peter Vershel, do.
Edward Aymes, do.
Robert Hill, do.
Jos. Johnson, do.
Charles Robert, do.
John Martin, do.
Un mulâtre, cuisinier,

Et trois ou quatre autres hommes, dont j'ai oublié les noms.

CHAPITRE II.

Départ de New-York—Refléxions de l'auteur—Navigation, rencontres, et incidens divers, jusqu'à la vue des Iles Falkland.

Tout étant prêt pour notre départ, nous nous rendîmes à bord du navire, et levâmes l'ancre le 6 Septembre, au matin. Le vent tomba bientôt, et le premier jour se passa à louvoyer et dériver jusqu'à Staten-Island, où nous passâmes la nuit. Le lendemain nous levâmes l'ancre de nouveau ; mais il survint encore un calme plat, et nous fûmes contraints d'ancrer près du phare à *Sandy-Hook*. Nous levâmes l'ancre pour la troisième fois le 8, et à l'aide d'un vent frais du Sud-Ouest, nous parvînmes à passer la barre : notre pilote nous quitta sur les onze heures, et bientôt après nous perdîmes les côtes de vue.

Il faut l'avoir éprouvé par soi-même pour concevoir la mélancolie qui s'empare de l'âme d'un homme sensible, à l'instant où il laisse son pays et le monde civilisé, pour aller habiter avec des étrangers des terres sauvages et in-

1810

connues. J'entreprendrais inutilement de donner à mes lecteurs une idée tant soit peu correcte du pénible serrement de cœur que j'éprouvai subitement, et du sombre coup-d'œil que je jettai involontairement dans un avenir d'autant plus effroyant pour moi, qu'il ne m'offrait rien que de très-confus et de très-incertain. Une scène nouvelle se déployait devant moi ; mais qu'elle était monotone, et peu propre à diminuer la tristesse dont mon esprit était accablé ! Pour la première fois de ma vie, je me voyais voguant en pleine mer, et n'ayant pour attacher mes regards, et arrêter mon attention que la frêle machine qui me portait entre l'abîme des eaux et l'immensité des cieux. Je demeurai longtems les yeux fixés du côté de cette terre que je ne voyais plus, et que je désespérais presque de revoir jamais : je fis de sérieuses réfléxions sur la nature et les conséquences de l'entreprise dans laquelle je m'étais si témérairement embarqué ; et j'avoue que, si dans ce moment on me l'eût proposé, j'y aurais renoncé de tout mon cœur. Il est vrai aussi que l'encombrement du vaisseau ; le grand nombre de gens étrangers ou inconnus avec lesquels je me trouvais ; la manière brutale dont le capitaine et ses subal-

ternes en usaient à l'égard de nos jeunes Canadiens ; tout, en un mot, conspirait à me faire augurer un voyage fâcheux et désagréable. On verra par la suite que je ne me trompais pas.

Nous apperçûmes bientôt au S. O. un vaisseau qui venait droit à nous : il fit un signal que notre capitaine comprit ; nous serrâmes nos huniers, et amenâmes par son travers. Il se trouva que c'était la frégate Américaine la *Constitution.* Nous envoyâmes notre chaloupe à son bord, et fîmes route de compagnie jusque vers les cinq heures, que nos papiers nous ayant été renvoyés, nous nous séparâmes.

Le vent étant devenu plus grand, l'agitation du vaisseau nous causa le mal de mer ; je veux dire, à ceux d'entre nous qui se trouvaient pour la première fois sur l'océan. Le tems fut beau ; le vaisseau, qui était à notre départ encombré de telle manière que nous ne pouvions entrer dans nos hamacs, ni à peine faire la manœuvre, s'arrangea petit à petit, et nous nous trouvâmes bientôt plus à l'aise.

Le 14, nous commençâmes à prendre des poissons-volants. Le 24, nous vîmes une grande quantité de dauphins : nous préparâmes des lignes, et nous en prîmes deux, que nous

1810 fîmes cuire. La chair de ce poisson me parut excellente.

Depuis notre départ de New York jusqu'au 4 Octobre, nous portâmes le cap au Sud-Est. Nous atteignîmes ce jour là les vents alisés, et dirigeâmes notre course au S. S. E. étant, d'après les observations, par les 17 dég. 43 min. de latitude, et 22 deg. 39 min. de longitude.

Le 5, au matin, nous passâmes à la vue des îles du Cap-Vert, portant à l'O. N. O. à cinq ou six lieues de distance, et la côte d'Afrique gisant à l'E. S. E. Nous aurions bien désiré toucher à ces îles pour faire de l'eau ; mais comme notre vaisseau était Américain, et qu'il y avait à bord un nombre de sujets Britanniques, notre capitaine ne jugea pas à propos de s'exposer à la rencontre des vaisseaux de guerre Anglais qui fréquentaient ces parages, et qui n'auraient pas manqué de faire une stricte recherche, et de nous enlever la meilleure partie de notre équipage ; ce qui nous aurait infailliblement mis dans l'impossibilité de poursuivre le dessein pour lequel nous nous étions embarqués.

Tant que nous fûmes près des côtes d'Afrique, nous eûmes des vents variables, et un tems extrêmement chaud ; le 8, nous eûmes un calme

plat, et vîmes plusieurs requins autour du vaisseau : nous en prîmes un que nous mangeâmes. Je lui trouvai à peu près le goût de l'éturgeon. Nous éprouvâmes ce jour là, une chaleur excessive, le mercure étant au 94eme. dégré du thermomètre de Farenheit. Depuis le 8 jusqu'au 11, nous eûmes sur le vaisseau un oiseau des Canaris, dont nous prenions un grand soin, mais qui nous quitta néanmoins, probablement pour aller à une mort certaine.

Plus nous approchions de l'Equateur, plus nous sentions la chaleur s'augmenter : elle fut le 16, de 108 dég. par le 6eme. dég. de latitude, et le 22eme. de long. O. du méridien de Greenwich. Nous découvrîmes ce jour-là une voile au vent portant sur nous. La même voile reparut le lendemain matin, et nous approcha à portée de canon. Nous reconnûmes que c'était un gros brigantin, portant en apparence vingt pièces de canon : nous courûmes de compagnie par un bon vent, et toutes nos voiles dehors ; mais vers le soir nous le laissâmes derrière, et il dirigea sa route au S. S. E.

Le 18, dès l'aurore, les gens du quart nous alarmèrent en nous annonçant que le même brigantin qui nous avait suivis la veille, parais-

K610

sait sous le vent, à la distance d'une encablure, et semblait désirer savoir qui nous étions, sans cependant montrer de pavillon. Notre capitaine parut alarmé ; et croyant qu'il était meilleur voilier que notre navire, il fit monter tous les passagers et les gens de l'équipage sur le pont ; et nous feignîmes de faire des préparatifs de combat. Il est bon d'observer que notre vaisseau montait dix pièces de canon, et était percé pour vingt ; les sabords d'avant étant garnis de faux canons. Sur les dix heures le vent fraichit, et nous nous éloignâmes du brigantin, qui avait changé sa route.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 22, que nous passâmes l'Equateur, par les 25 dég. 9 min. de longitude. Suivant une ancienne coutume, les gens de l'équipage baptisèrent ceux d'entr'eux qui n'avaient pas encore passé la ligne ; ce jour fut pour eux un jour de fête. Sur les deux heures de l'après-midi, nous apperçûmes une voile au S. S. O. Nous ne fûmes pas peu alarmés, croyant que c'était le même brigantin que nous avions vu quelques jours auparavant ; car il était en panne, et paraissait nous attendre. Nous l'approchâmes bientôt, et à notre grande satisfaction, nous reconnûmes que c'était un vaisseau

Portugais : nous le hélâmes, et nous apprîmes qu'il venait du sud de l'Amérique Méridionale, et se rendait à Pernambuco, sur les côtes du Brésil. Nous commençâmes bientôt à voir ce que les navigateurs appellent les *Nuées de Magellan :* ce sont trois petites taches blanches que l'on apperçoit au ciel, presqu'aussitôt qu'on a passé l'Equateur : elles sont fixes et situées au S. S. O.

Le 1er. Novembre, nous commençâmes à voir un grand nombre d'oiseaux aquatiques. Vers les trois heures de l'après-midi, nous découvrîmes un bâtiment à stribord ; mais nous ne l'approchâmes pas d'assez près pour lui parler. Le 3, nous vîmes encore deux voiles au vent, faisant route au S. E. Nous passâmes le tropique du Capricorne le 4, par un bon vent, et par les 33 dég. 27 min. de long. Nous perdîmes les vents alisés, et à mesure que nous avancions au sud, le tems devint froid et pluvieux. Le 11, nous eûmes calme, quoique la houle fût grosse. Nous vîmes plusieurs tortues, et le capitaine ayant fait mettre le canot à l'eau, nous en prîmes deux. Dans la nuit du 11 au 12, le vent se fixa au N. E. il s'éleva une tempête furieuse, dans laquelle le vent, la pluie, les éclairs et le tonnerre, semblaient

1810

avoir conjuré notre perte : la mer paraissait toute en feu, tandis que notre vaisseau était le jouet des vents et des flots. Nous tînmes les écoutilles fermées ; ce qui ne nous empêcha pas de passer de fort tristes nuits, tant que la tourmente dura ; car les grandes chaleurs que nous avions éprouvées entre les deux tropiques, avaient tellement desséché notre pont, que toutes les fois que les vagues passaient par dessus, l'eau coulait abondamment sur nos hamacs. Le 14, le vent changea, et se fixa au S. S. O. ce qui nous obligea à louvoyer. Pendant la nuit, nous eûmes un coup de mer terrible : notre gouvernail pensa être emporté ; l'homme qui tenait la barre fut jetté d'un bord à l'autre du vaisseau, et tellement froissé, qu'il fut contraint de garder le lit pendant plusieurs jours.

Par les 35 dég. 19 min. de lat. et 40 dég. de long. la mer nous parut couverte de plantes marines ; et le changement que nous remarquâmes dans la couleur de l'eau, ainsi que le grand nombre de mouettes et d'autres oiseaux aquatiques que nous apperçûmes, nous prouvèrent que nous n'étions pas fort éloignés de l'embouchure de Rio de la Plata. Le vent continua à souffler avec force jusqu'au 21, qu'il

se calma un peu, et que le tems s'éclaircit. Le 25, étant au 46eme. dég. 30 min. de lat. nous vîmes un pingouin.

Nous commencions à sentir vivement le besoin d'eau : depuis que nous avions passé le tropique du Capricorne, la ration avait toujours été en diminuant, et nous étions réduits à trois demiards par jour chacun ; ce qui était peu de chose, attendu que nous n'avions que des viandes salées. Nous avions à la vérité un alambic, dont nous nous servions pour rendre l'eau de la mer potable ; mais nous n'en distillions qu'autant qu'il en fallait pour l'usage journalier de la cuisine ; parce que pour en désaler davantage il aurait fallu une grande quantité de bois ou de charbon de terre. Comme nous n'étions plus qu'à cent vingt lieues environ des îles Falkland, ou Malouines, nous résolûmes d'y mouiller pour tenter d'y faire de l'eau ; et le capitaine fit préparer les ancres.

Nous eûmes des vents contraires depuis le 27 Novembre jusqu'au 3 Décembre. Sur le soir de ce jour, nous entendîmes un des officiers qui était au haut du mât, crier, Terre ! Terre ! Cependant la nuit nous empêcha bientôt de distinguer les rochers que nous avions devant nous, et nous mîmes en panne.

1810

1810

CHAPITRE III.

Arrivée aux Iles Falkland—Descente dans ces îles—Situation périlleuse de l'auteur et de quelques uns de ses compagnons—Portrait du Capitaine Thorn—Le Cap de Horn—Navigation jusqu'aux Iles Sandwich.

Le 4, au matin, je m'empressai de monter sur le pont, afin de rassassier mes yeux de la vue de la terre; car il n'y a guère que ceux qui ont été trois ou quatre mois sur la haute mer, qui sachent apprécier le plaisir que l'on ressent même à regarder des terres aussi stériles et aussi hérissées de rochers que le sont les îles Falkland. Nous approchâmes bientôt de ces rochers, et entrâmes entre deux îles, où nous mouillâmes sur un bon fond. Le second ayant été envoyé à terre, pour tâcher de découvrir de l'eau, plusieurs de nos messieurs l'accompagnèrent. Ils revinrent sur le soir, avec la triste nouvelle qu'ils n'avaient pu trouver d'eau douce. Ils nous apportèrent néanmoins en dédommagement, un bon nombre d'oies sauvages, et deux loups-marins.

Le tems paraissant menacer, nous levâmes l'ancre, et prîmes le large. La nuit fut orageuse, et le 5 au matin, nous avions perdu les premières îles de vue. Le vent soufflant de terre, il nous fallut louvoyer toute cette journée: nous nous trouvâmes le soir assez près de terre, et nous mîmes en panne pour la nuit. Le 6 nous amena un ciel clair, et à l'aide d'un vent frais, nous parvînmes à gagner un bon mouillage, que nous prîmes pour le Port Egmont, et où nous trouvâmes de bonne eau.

Le 7, nous nous empressâmes d'envoyer nos futailles à terre, ainsi que le tonnelier, et les forgerons, qui furent occupés à quelques réparations qu'il fallait au navire. Pour nous, ayant porté une tente près de l'aiguade, nous passâmes tout le tems que l'on mit à faire de l'eau, à parcourir les îles: nous étions munis d'une chaloupe, et nous tuions tous les jours un grand nombre d'oies et de canards sauvages. Ces oiseaux diffèrent quant au plumage de ceux que l'on voit en Canada. Nous tuâmes aussi un grand nombre de loups-marins. Ces animaux se tiennent ordinairement dans les rochers. Nous vîmes aussi plusieurs renards de l'espèce qu'on appelle renards de Virginie: ils nous parurent méchants, aboyant comme des chiens.

Les pingouins, oiseaux aquatiques, sont aussi en grand nombre sur les îles Falkland. Ces oiseaux ont un beau plumage, et ressemblent par leur forme au huard ; mais ils ne volent pas, n'ayant que de petits bouts d'ailes dont ils s'aident pour marcher. Lorsqu'ils sont sur leurs pieds [illegible] ils ont l'air de petits nains : ils sont peu farouches, et peu timides ; loin de nous fuir, ils cherchaient à nous piquer avec leur bec, qui est très pointu. La chair du pingouin est noire et coriace ; et il faut être bien affamé pour se résoudre à en manger. C'était alors le tems de la ponte, et nous trouvâmes une grande quantité d'œufs.

Comme les Français, et les Anglais ensuite, avaient tenté de former un établissement sur ces rochers, nous nous mîmes à les parcourir, pour voir si nous en trouverions quelque vestige ; les sentiers bien tracés que nous rencontrions presque partout, nous faisaient espérer de trouver aussi des chèvres ; mais toutes nos recherches furent infructueuses : tout ce que nous trouvâmes fut une vieille cabane de pêcheur, construite d'os de baleine, et des chaussons de peau de loup-marin ; car ces rochers n'offrent pas un seul arbuste à la vue, et ne sont fréquentés que par les vaisseaux qui font

la pêche de la baleine dans les mers du Sud. Nous trouvâmes deux inscriptions en langue Anglaise, marquant l'endroit où l'on avait enterré deux hommes : comme elles vieillissaient, nous les renouvellâmes. Cette attention pour deux hommes morts, pensa être fatale à un plus grand nombre d'hommes vivants ; car toutes les futailles ayant été remplies et mises à bord, le capitaine donna l'ordre de se rembarquer, et sans s'informer si cet ordre avait été exécuté ou non, il fit lever l'ancre le 11 au matin, tandis que moi et quelques uns de mes compagnons, nous érigions les inscriptions dont je viens de parler, que d'autres coupaient de l'herbe pour les cochons, et que MM. M'Dougall et D. Stuart étaient passés au sud de l'île, pour tuer quelque gibier. Ces derniers n'ayant pas entendu nos signaux pour le rembarquement, ne nous rejoignirent que tard, et lorsque le vaisseau avait déja gagné la pleine mer. Cependant nous ne perdîmes pas de tems, et nous embarquâmes au nombre de huit sur notre canot, qui n'avait guère que vingt pieds de longueur ; et après avoir couru quelque danger, et ramé à outrance pendant près de trois heures et demie, nous parvînmes à regagner notre vaisseau, que nous rejoignîmes sur

1810

les trois heures de l'après-diner. Après avoir raconté ce trait de méchanceté de notre capitaine, on me permettra de faire quelques remarques sur son caractère. Jonathan Thorn avait été élevé au service de sa patrie, et s'était distingué dans une bataille que les Américains avaient livrée aux Turcs à Tripoli, il y avait quelques années ; il avait le grade de 1er. lieutenant de vaisseau. C'était un homme exact et rigide, d'un caractère vif et emporté, habitué à se faire obéir au moindre signe ; ne considérant que le devoir, et se mettant fort peu en peine des murmures de son équipage ; ne prenant conseil de qui que ce fût, et suivant à la lettre les instructions de Mr. Astor. Tel était à peu près l'homme qui avait été nommé pour commander notre vaisseau. Ses manières hautaines, son humeur brusque et altière, lui avaient fait perdre l'estime d'une grande partie de l'équipage et de tous les passagers : il le savait, et cherchait toujours en conséquence l'occasion de nous mortifier. Il est vrai que les passagers avaient quelques torts à se reprocher à son égard ; mais il avait été l'aggresseur ; et rien ne pouvait l'excuser de l'acte de cruauté et de barbarie dont il se rendait coupable, en nous laissant sur les rochers stériles des îles Falk-

land, où nous serions infailliblement péris. Ce sort nous était réservé, sans la résolution hardie de Mr. R. Stuart, dont l'oncle était avec nous, et qui voyant que le capitaine, loin de vouloir nous attendre, continuait à s'éloigner, le menaça de lui bruler la cervelle, s'il ne faisait virer de bord pour nous recevoir.

Nous poursuivîmes notre route, portant au S. S. O. et le 14, par les 54 dég. 1 min. de lat. et les 64 dég. 13 min. de long. nous eûmes fond par 65 brasses, et apperçûmes une voile au Sud. Le 15 au matin, nous découvrîmes à notre avant, les hautes montagnes de la Terre de feu, que nous vîmes jusqu'au soir: le tems s'obscurcit alors, et nous les perdîmes de vue. Nous essuyâmes une furieuse tempête, qui nous porta par les 56 dég. 18 min. de lat. Le 18, nous n'étions éloignés du fameux Cap de Horn que de quinze lieues. Il survint bientôt un calme plat, et le courant nous porta à la vue du Cap, à la distance de cinq à six lieues. Ce Cap, qui forme l'extrémité méridionale de la Terre de Feu, ou plutôt du continent de l'Amérique du Sud, a toujours été un sujet de terreur pour les navigateurs qui ont à passer d'une mer dans l'autre; plusieurs desquels, pour n'avoir pas à le doubler, s'exposent au

1810

long et dangereux passage du Détroit de Magellan, surtout lorsqu'il s'agit d'entrer dans l'Océan Pacifique. Lorsque nous nous vîmes pour ainsi dire sous le Cap, nous ne sentîmes d'autre désir que celui de nous en éloigner promptement ; tant ces rochers sont peu agréables à la vue, même pour des gens qui sont sur mer depuis plusieurs mois ! et à l'aide d'une brise de terre, nous parvînmes à gagner le large.

Le vent changea bientôt, et il survint une tempête : nous passâmes à la vue des îles de *Diego Ramirez*, et apperçûmes une goëlette. La distance que nous avions parcourue depuis notre départ de New-York, était, d'après le calcul que je fis de la course du vaisseau, de 3,055 lieues. Nous eûmes des tems affreux jusqu'au 24, que nous nous trouvâmes par les 58 dég. 16 min. de latitude méridionale. Quoique nous fussions alors au cœur de l'été, et que les jours fûssent beaucoup plus longs qu'ils ne le sont à Québec le 21 Juin,* le froid était néanmoins fort grand, et l'air très humide : le mercure fut pendant plusieurs jours à 4 dég.

* Durant les nuits, qui étaient extrêmement courtes, il ne faisait pas plus obscur qu'en Canada, lorsque la lune est sur l'horison, et que le tems est médiocrement couvert.

audessous de zéro, dans le thermomètre de Farenheit. Si tel est le tems dans ces latitudes à la fin de Décembre, que doit-il être à la fin de Juin, c'est à dire dans les plus courts jours de l'année ; et où doivent se réfugier alors les Patagons, et les habitans de l'Archipel, si improprement nommée Terre de Feu !

Le vent qui jusqu'au 24 avait été contraire, se jetta au Sud, et nous fîmes route à l'Ouest. Le lendemain, jour de Noël, nous eûmes la satisfaction d'apprendre que nous étions à l'Ouest du Cap. Jusqu'à ce jour nous n'avions eu qu'un seul de nos hommes attaqué du scorbut, maladie à laquelle sont sujets ceux qui font des voyages de long cours, et qui est occasionnée par l'usage constant de vivres salés, par l'humidité du vaisseau, et par l'inaction.

Depuis le 25 Déc. jusqu'au 1er. Janvier, nous fûmes favorisés d'un bon vent, et nous parcourûmes dans ce court espace de tems dix-huit dégrés de latitude. Quoiqu'encore froid, le tems était néanmoins assez agréable. Le 17, par la lat. 10 dég. 50 min. S. nous prîmes quelques bonîtes, poisson excellent. Nous passâmes l'Equateur le 23, par les 128 dég. 14 min. de longitude occidentale. Les marsouins entouraient le vaisseau en grand nombre. Le

25, il s'éleva une tempête qui dura jusqu'au 28. Le vent se mit à l'E. S. E. nous cinglâmes au Nord, et fîmes 74 lieues dans les premières 24 heures. Nous eûmes ensuite pendant plusieurs jours le vent contraire : il se mit au S. E. le 8 Février, et le 11 nous apperçumes la cîme d'une montagne couverte de neige, que notre second, qui avait déja fréquenté ces mers, me dit être le sommet du *Mona-Roah*, haute montagne de l'île d'*Ohehy*, une de celles que le navigateur Cook appella *Sandwich*, et où il trouva la mort en 1779. Nous portâmes le cap sur terre toute la journée, et quoique nous fissions de six à sept nœuds par heure, ce ne fut que sur le soir, que nous nous trouvâmes assez prêts de terre, pour distinguer les maisons des insulaires : circonstance qui prouve combien le Mona Roah est élevé audessus du niveau de la mer.

CHAPITRE IV.

Accident—Vue de la Côte—Abord des Insulaires, leur Industrie—Baie de Karakakoua—Descente dans l'Ile—John Young, Gouverneur d'Ohehy.

Nous rangions la côte, à l'aide d'un bon vent, quand Perrault, mousse, qui était monté dans les haubans, afin de mieux distinguer les objets que l'île offrait à la vue, tomba malheureusement à la mer. Nous nous apperçûmes aussitôt de sa chûte, et lui jettâmes de suite des bancs et des futailles : puis le capitaine ayant fait faire la manœuvre pour mettre en panne, nous descendîmes notre chaloupe ; le bosseman et quatre autres s'y embarquèrent, et ils parvinrent à rattrapper le jeune homme, un quart d'heure environ après qu'il fut tombé à l'eau. Ils le ramenèrent sur le navire sans connaissance et sans mouvement : nous réussîmes pourtant assez vite à le faire revenir à lui ; et au bout de quelques heures, il était en état de courir sur le pont.

Les côtes de l'île, vues de la mer, offrent le coup d'œil le plus pittoresque, et la scène la plus riante : depuis le rivage jusqu'aux montagnes, la terre s'élève graduellement en forme d'amphithéatre : tout le long règne une lisière de terre basse, couverte de cocotiers et de bananiers, à travers lesquels vous appercevez les maisons des insulaires : les vallons qui entrecoupent les collines plus reculées, nous parurent bien cultivées ; et les montagnes mêmes, quoiqu'extrêmement hautes, sont toutes couvertes de bois.

Tandis que nous étions en travers, quelques pirogues se détachèrent de la côte, et vinrent assez près du vaisseau, avec des légumes et des noix de coco ; mais comme nous voulions profiter de la brise, pour gagner le mouillage, nous ne jugeâmes pas à propos de nous arrêter. Nous longeâmes la côte une partie de la nuit ; mais il survint un calme qui dura jusqu'au lendemain. Comme nous étions vis-à-vis de la baie de Karakakoua, les insulaires revinrent encore, et en plus grand nombre, dans leurs pirogues, nous apportant des choux, des ignames, des bananes, du *taro*, ou racine de pied-de-veau, des melons d'eau, de la volaille, &c. et les échanges se firent alors. Sur le soir,

à l'aide d'une brise qui s'éleva de la mer, nous gagnâmes le fond de la baie, où nous jettâmes l'ancre, par 14 brasses d'eau, sur un fond de corail.

Le lendemain, durant tout le cours de la journée, les insulaires vinrent en grand nombre autour du vaisseau, nous apportant comme la veille, des fruits, des légumes, et quelques cochons; en échange de quoi nous leur donnâmes des grains de verre, des bouts de cercles de fer, des aiguilles, de la toile de coton, &c. Quelques uns de nos gens descendirent à terre, et furent fort étonnés de trouver un insulaire travaillant à la construction d'un petit bâtiment du port d'environ 30 tonneaux : les outils dont il se servait consistaient en une hache presque usée, une méchante herminette large tout au plus de deux pouces, et une tarière, qui n'était autre chose qu'un bout de baguette de fer qu'il faisait rougir. Il fallait avoir beaucoup de patience et de dextérité pour faire quelque chose avec de tels instrumens: ces qualités ne lui manquaient pas en apparence, car son ouvrage était déja fort avancé. Nos gens amenèrent cet homme à bord, et nous lui donnâmes des outils convenables; ce qui parut lui faire beaucoup de plaisir.

1811

Le 14 au matin, tandis que le charpentier du navire travaillait à remplacer un des bossoirs, deux grandes roues de poulie tombèrent à la mer : comme nous n'en avions pas d'autres pour les remplacer, le capitaine proposa aux insulaires, qui sont d'excellents nageurs, de les plonger, moyennant une récompense, s'ils les trouvaient ; et sur le champ deux d'entr'eux s'offrirent à le faire. Ils plongèrent à plusieurs reprises, et apportèrent à chaque fois des coquillages, pour preuve qu'ils avaient été au fond de l'eau. Nous eûmes la curiosité de regarder à nos montres, pendant qu'ils plongeaient ; et nous fûmes surpris de voir qu'ils restaient quatre minutes sous l'eau. Cet exercice me parut pourtant les fatiguer beaucoup, au point que le sang leur coulait abondamment du nez et des oreilles. Enfin, l'un d'eux apporta les deux roues, et reçut la récompense promise, qui consistait en quatre verges de toile de coton.

La baie de Karakakoua, où nous étions mouillés, peut avoir un quart de lieue de profondeur, et une demi-lieue de largeur à son entrée : cette entrée est fermée par deux pointes basses de rocher qui ont tout l'air d'être découlées des montagnes en forme de lave, à la

suite de quelque éruption volcanique. Sur chacune de ces pointes est un village de médiocre grandeur. La baie se termine en profondeur par un rocher escarpé d'environ deux cents pieds de hauteur, et sur lequel on apperçoit un cocotier isolé.

Sur le soir, je fus à terre avec quelques autres passagers, et nous débarquâmes au village situé sur la pointe occidentale de la baie que je viens de décrire. L'on nous y régala d'une danse exécutée par dix-neuf femmes et un homme, tous chantant ensemble et en mesure. Un vieillard nous fit voir l'endroit où le Capitaine Cook fut massacré, le 14 Février, 1779, et les cocotiers percés par les boulets qui furent tirés d'abord des vaisseaux que commandait ce capitaine. Ce vieillard, soit feinte, soit sensibilité réelle, me parut fort affecté, et même verser des larmes, en nous montrant ces objets. Quant à moi, je ne pus me défendre de trouver un peu singulier de me voir, par le seul effet du hazard, sur ces lieux, le 14 Février, 1811; c'est-à-dire 32 ans, jour pour jour, après la catastrophe qui les a rendus à jamais célèbres. Je n'en augurai pourtant rien de sinistre; et je rentrai dans le vaisseau, avec mes compagnons, aussi gai que j'en étais sorti. Quand je dis

avec mes compagnons, je dois en excepter le bosseman, John Anderson, qui ayant eu plusieurs démêlés avec le capitaine, durant la traversée, déserta du navire ; aimant mieux vivre avec des sauvages, que d'obéir plus longtems à un supérieur si peu courtois. Un matelot déserta aussi ; mais les insulaires le ramenèrent, à la sollicitation du capitaine : ils offrirent de ramener aussi le bosseman, mais le capitaine les en dispensa.

Nous ne trouvâmes pas d'eau douce dans les environs de la baie de Karakakoua ; celle que les naturels nous apportèrent, dans des calebasses, était saumâtre. Nous avions aussi un grand besoin de viandes fraiches ; mais nous ne pûmes pas non plus nous en procurer ; le roi de ces îles ayant défendu expressément à ses sujets, d'en fournir aux vaisseaux qui y toucheraient. Cependant un des chefs dépêcha une pirogue vers la baie de *Toeaye*, pour tâcher d'obtenir du gouverneur de l'île, qui fait là sa résidence, la permission de nous vendre quelques cochons. Les messagers revinrent le lendemain, et nous apportèrent une lettre, dans laquelle le gouverneur nous mandait de nous rendre sans délai à l'île d'*Ohahou*, où le roi réside ; nous assurant que nous trouverions là

de bonne eau, et tout ce dont nous avions besoin.

Nous appareillâmes le 16, et à l'aide d'une faible brise, nous cotoyâmes l'île jusqu'à la baie de Toeaye. Le vent étant tombé tout-à-fait, le capitaine, accompagné de MM, M'Kay et M'Dougall, alla à terre, rendre visite au gouverneur de l'île. Ce gouverneur n'était pas un insulaire, mais un Ecossais du nom de John Young, qui resta sur ces îles, quelques années après la mort du Capitaine Cook. Cet homme avait épousé une femme du pays, et avait su gagner l'amitié et la confiance du roi, au point d'être élevé au rang de chef, et fait gouverneur d'Ohèhy, la plus considérable des îles Sandwich, par son étendue et sa population. Son excellence expliqua à nos messieurs la raison pour laquelle le roi avait interdit à ses sujets l'échange des cochons; cette raison était que sa majesté se réservait le monopole de cette branche de commerce, pour en recueillir seule tout le profit. Le gouverneur leur apprit aussi qu'il n'était pas tombé de pluie sur la partie méridionale d'Ohèhy, depuis trois ans; ce qui expliquait pourquoi nous y avions trouvé si peu d'eau douce: il ajouta, dans le cours de la conversation, que l'île était plus

1811

fertile au nord qu'au sud, où nous étions; mais qu'il n'y avait pas de bon mouillage, la côte y étant garnie de rochers à fleur d'eau, qui forment des brisans considérables. Enfin, son excellence renvoya nos messieurs avec quatre beaux cochons gras; et nous lui envoyâmes en retour, du thé, du café, du chocolat, et quelques gallons de vin.

Nous eûmes calme presque toute la nuit, et le 17 nous nous trouvâmes vis-à vis de *Mona-Ouhororaye*, montagne alors couverte de neige, ainsi que Mona-Roah, mais qui me parut moins élevée que cette dernière. Un certain nombre d'insulaires nous vinrent encore trouver, avec des objets de curiosité, et quelques petits poissons. Le vent s'étant élevé le 18, nous dépassâmes l'extrémité occidentale d'Ohèhy, et passâmes à peu de distance de *Mohy*, et de *Tahouraha*, deux autres îles de ce groupe, qu'on dit être aussi fort peuplées. La première offre un coup d'œil très pittoresque, étant remplie de collines qui s'élèvent en forme de pains de sucre, et qui sont partout couvertes de cocotiers et d'arbres à pain. Enfin, le 21 nous approchâmes d'Ohahou, et jettâmes l'ancre vis-à-vis de la baie d'*Ohetity*, à la distance de près de deux milles de terre.

CHAPITRE V.

Baie d'Ohetity—Taméaméa, Roi des Iles Sandwich—Sa Visite au Vaisseau—Sa Capitale—Sa Marine—Son Autorité—Productions du Pays—Mœurs et Usages des Habitans—Réflexions.

L'on ne trouve pas un seul bon mouillage dans la baie d'Ohètity, en dehors du récif; cependant notre capitaine aima mieux rester en rade, que d'exposer le navire à la tentation des insulaires, en se mettant en dedans du récif, d'où l'on ne peut sortir que difficilement. Au reste, les environs de cette baie sont encore plus riants que ceux de Karakakoua; les montagnes s'élèvent à une moindre hauteur sur les derrières, et le terroir parait plus fertile.

Taméaméa, à qui toutes les îles Sandwich obéissaient, lorsque nous y passâmes en 1811, n'était ni le fils, ni le parent de *Tierrobou*, qui régnait à Ohèhy en 1779, lorsque le Capitaine Cook et quelques uns de ses gens y furent massacrés: il n'était alors qu'un chef médiocrement puissant; mais habile, intriguant, et

1811

plein d'ambition, il réussit bientôt à se faire un parti nombreux, et parvint enfin à s'emparer de la puissance souveraine. Lorsqu'il se vit maître d'Ohèhy, sa patrie, il songea à s'assujéttir aussi les îles voisines sous le vent ; et en peu d'années, il en vint à bout. Il passa même jusqu'à *Atoüy*, la plus éloignée de toutes, en défit le chef, mais se contenta pourtant de lui imposer un tribut annuel. Il avait fixé sa résidence à Ohahou, parceque c'est de toutes les îles Sandwich, la plus riante, la plus pittoresque, en un mot, la plus digne de la présence du souverain.

Dès notre arrivée, nous fûmes visités par une pirogue conduite par trois blancs, Davis et Wadsworth, Américains, et Manini, Espagnol. Ce dernier s'offrit à nous servir d'interprète, durant notre séjour à Ohètity ; ce qui fut accepté. Taméaméa nous envoya bientôt son premier ministre, *Craimoçou*, à qui les Américains ont donné le nom de *Pitt*, à cause de son habileté dans les affaires. Notre capitaine, accompagné de quelques uns de nos messieurs, se rendit ensuite à terre, pour se présenter à Taméaméa. Vers quatre heures de l'après-midi, nous les vîmes revenir à bord, accompagnés du roi et de sa suite, dans une dou-

ble pirogue. Nous hissâmes notre pavillon, et saluâmes sa majesté de quatre coups de canon.

Taméaméa était d'une taille audessus de la médiocre, bien fait de sa personne, robuste, et enclin à la corpulence, et avait le port assez majestueux. Il me parut agé de 50 à 60 ans. Il était vêtu à l'européenne, et portait une épée à son côté. Il se promena longtems sur le pont, se faisant expliquer l'usage des choses qu'il n'avait pas vues sur les autres vaisseaux, et qui se trouvaient sur le nôtre. Une chose qui parut le surprendre, ce fut de voir que nous pussions rendre l'eau de la mer douce, au moyen d'un alambic placé derrière notre cambuse; il ne pouvait s'imaginer que cela se pût faire. Nous le fîmes descendre dans la chambre, et après l'avoir régalé de quelques verres de vin, nous commençâmes à lui parler d'affaires: nous lui offrîmes des marchandises en échange pour des cochons; mais nous ne pûmes conclure de marché ce jour-là. Sa majesté se rembarqua sur sa double pirogue, vers les six heures du soir. Cette pirogue était conduite par vingt-quatre hommes; un grand coffre contenant des armes à feu, était lié dessus; et ce fut là que Taméaméa s'assit, accompagné de son premier ministre.

1811

Le 22, au matin, nous envoyâmes nos futailles à terre, et les remplîmes de bonne eau. Sur le haut du jour, sa noire majesté nous rendit encore une visite, accompagnée de ses trois femmes et de son favori. Ces femmes étaient d'une corpulence extraordinaire, et d'une taille démesurée. Elles étaient habillées à la façon du pays, n'ayant guère qu'une pièce d'étoffe d'écorce d'arbre, d'environ six pieds de longueur sur une demi-aune de largeur, passée autour des reins. Nous reprîmes les négociations de la veille, et fûmes plus heureux. Je remarquai que pendant que le marché se concluait, il insistait à ce qu'une partie du paiement lui fût faite en piastres d'Espagne. On lui en demanda la raison; et il répondit, qu'il voulait acheter une frégate de son frère, *King George*, désignant sous ce nom le roi d'Angleterre. Le marché conclu, nous priâmes sa majesté, et sa suite, de vouloir bien nous faire l'honneur de diner avec nous: ils y consentirent; et vers le soir, ils se retirèrent très satisfaits, en apparence, de leur visite et de notre accueil.

Cependant les naturels entourraient en grand nombre le vaisseau, nous offrant leurs effets en échange pour des marchandises; mais comme ils avaient aussi apporté de l'eau de vie, dans

des calebasses, plusieurs hommes de l'équipage s'ennivrèrent, et le capitaine se vit obligé d'empêcher les échanges, défendant à qui que ce fût de trafiquer avec les insulaires, excepté le second, qui fut seul chargé de cette besogne.

Je débarquai le 22, avec MM. Pillet et M'Gillis: nous passâmes la nuit à terre; et le lendemain matin, nous nous mîmes à parcourir les environs de la baie, suivis d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfans.

Ohètity, où Taméaméa faisait sa résidence, et qu'on pouvait par conséquent regarder comme la capitale de son royaume, est, ou du moins, était alors une ville médiocre, ou plutôt un grand village. Outre les maisons des particuliers, qui pouvaient être au nombre de deux cents, on y remarquait le palais royal, qui n'avait rien de magnifique; le hangard du roi, bâtiment à deux étages, l'un en pierre et l'autre en bois; deux *moraïs*, et un petit quai. Nous trouvâmes près de ce quai un vieux navire, le *Lilly Bird*, que des navigateurs Américains avaient échangé contre une goëlette: c'était le seul gros vaisseau que possédât Taméaméa; encore ne valait-il rien. Quant aux goëlettes, il en avait une quarantaine, du port de 20 à 30 tonneaux: ces bâtimens lui ser-

1X811

vaient à transporter les effets que lui donnaient ses vassaux des autres îles. Avant l'introduction des Européens parmi ces sauvages, ils n'avaient pour communiquer d'une île à l'autre, que leurs pirogues : ce moyen de communication n'était pas très-sûr, ces îles n'étant point à vue d'homme l'une de l'autre. Nous trouvâmes près du palais du roi, un Indien de Bombay, occupé à faire un cable de douze pouces, pour l'usage du navire dont je viens de parler.

Taméaméa entretenait continuellement autour de sa demeure, une garde composée de 24 hommes : ces soldats portaient pour uniforme, une longue casaque bleue à revers jaunes, et avaient chacun un mousquet. Vis-à-vis de cette demeure, on avait laissé un quarré en esplanade, où étaient rangées 14 pièces de canon de 4, montées sur de petits affûts.

Le roi exerçait une autorité absolue, et jugeait lui même les différents qui s'élevaient entre ses sujets. Nous eûmes occasion d'en voir la preuve, le lendemain de notre débarquement dans l'île. Un Portugais ayant eu querelle avec un insulaire à peu près ivre, s'emporta au point de le frapper : aussitôt les compatriotes de l'offensé, qui avait pourtant été l'aggresseur, accoururent en foule pour assommer

le pauvre étranger à coups de pierres : celui-ci s'enfuit de toutes ses forces vers la demeure du roi, suivis d'une troupe de furieux, qui s'arrêtèrent pourtant à quelque distance, tandis que le Portugais, hors d'haleine, se tapissait dans un coin. Nous étions sur l'esplanade, vis-à-vis du palais royal. Nous nous rendîmes aussitôt auprès de sa majesté, qui après s'être fait expliquer la nature de la querelle, et avoir entendu les témoins de part et d'autre, condamna l'insulaire à travailler quatre jours dans le jardin du Portugais, et à lui donner un cochon. Un jeune Français de Bordeaux, précepteur des fils du roi, auxquels il enseignait à lire, et qui entendait bien la langue du pays, servit d'interprête au Portugais, et nous instruisit de la sentence qui avait été rendue. Je ne saurais dire si notre présence influa sur ce jugement ; et si, dans une autre circonstance, le Portugais eût été traité moins favorablement. On nous donna à entendre que Taméaméa était bien aise que des blancs s'établissent dans ses domaines, mais qu'il n'estimait que les gens de métier, et regardait avec mépris les fainéants, et surtout les ivrognes. Nous vîmes à Ohahou une trentaine de ces individus, de toutes nations ; la plupart gens sans aveu et sans carac-

1811

tère, et qui n'étaient restés dans ces îles que par paresse, par ivrognerie, ou par libertinage. Ils avaient trouvé moyen de se procurer un petit alambic, et ils fournissaient de l'eau-de-vie aux naturels.

Les premiers navigateurs Européens ne trouvèrent sur les îles Sandwich que quatre sortes de quadrupèdes : des chiens, des cochons, des lézards, et des rats. Il y a été porté depuis des moutons, des chèvres et des vaches, et ces animaux y ont multiplié.

Les principales productions végétales de ces îles sont la canne à sucre, le bananier, l'arbre à pain, le melon d'eau, la citrouille, le *taro*, l'*ava*, le murier à papier, le *pandanus*, &c. L'arbre à pain est de la grosseur d'un jeune pommier ; son fruit ressemble aussi à une pomme, et peut avoir de 12 à 14 pouces de circonférence : l'enveloppe en est rude, comme celle du melon ; en le coupant transversalement, on le trouve rempli d'yeux, à peu près comme le dedans d'une orange : la chair a à peu près la consistence du melon d'eau, et ne se mange que rôtie. Nous vîmes des espèces de vergers d'arbres à pain et de bananiers, et des champs de cannes à sucre, derrière Ohètity.

Le *taro* croît dans des terrains bas, et demande beaucoup de soin : cette racine sechée, broyée, et réduite en farine, fait avec le fruit à pain, la principale nourriture des insulaires. Quelquefois ils font bouillir les racines du *taro*, et les réduisent en une espèce de purée, qu'ils laissent sûrir, et qu'ils mettent ensuite dans des vases, pour s'en servir au besoin. La dextérité de ces insulaires à préparer à manger, est extraordinaire : ils attrappèrent en notre présence, un jeune cochon, qu'ils tuèrent, et firent rôtir, dans le court espace d'une heure et demie.

L'*ava* est une plante plus nuisible qu'utile aux habitans de ces îles ; puisqu'elle ne leur sert qu'à composer une boisson ennivrante et dangereuse, qu'ils appellent aussi *ava*. Voici comment se fait cette boisson : ils mâchent la racine de l'ava, et en crachent le jus dans un vase ; ce jus, ainsi exprimé, est exposé au soleil pour fermenter ; après quoi on le fait découler dans un autre vase : l'ava est fait alors, et ils en boivent dans l'occasion jusqu'à s'ennivrer. L'usage trop fréquent de cette liqueur dégoutante leur fait perdre la vue, et leur donne une espèce de lèpre, dont ils ne se guérissent que par la sobriété, et en se plongeant fréquem-

ment dans l'eau de la mer. Cette lèpre leur fait paraitre la peau plus blanche: nous vîmes plusieurs de ces lépreux, qui étaient aussi aveugles, ou peu s'en fallait. Ils aiment aussi à fumer: le tabac croît sur ces îles; mais je pense qu'il y a été naturalisé. L'écorce du murier leur fournit la plus commune de leurs étoffes; et les feuilles du *pandanus* leur servent à faire des nattes.

Les hommes sont en général bien faits et de haute stature: ils portent pour tout vêtement ce qu'ils appellent un *maro*; c'est une pièce ou lisière d'étoffe, d'environ deux verges de longueur et d'un pied de largeur, qu'ils se passent entre les cuisses, et dont ils attachent les deux bouts sur les hanches. Au premier abord, je crus qu'ils avaient le corps peint en rouge; mais je m'apperçus bientôt que c'était la couleur naturelle de leur peau. Les femmes portent une espèce de jupe faite de la même étoffe que le *maro*, mais plus large et plus longue, sans néanmoins jamais dépasser les genoux. Elles ont les traits assez réguliers, et à la couleur près, elles peuvent, généralement parlant, passer pour de belles femmes. Quelques unes, pour relever leurs charmes, se teignent les cheveux, formant autour de leur tête une lisière

blanche d'un pouce de largeur, et ressemblant de loin, à une fontange. Elles sont au reste fort lascives, et fort peu retenues, surtout avec les étrangers. Quant aux ornemens de pure parure, on dit qu'ils ne sont pas les mêmes dans toutes les îles. Je ne les ai pas vus non plus revêtus de leurs habits de guerre ou de cérémonie. Mais j'eus occasion de leur voir peindre leur *tappa*, ou étoffe d'écorce ; occupation où ils mettent beaucoup de soin et de patience. Leurs peintures sont composées de sucs d'arbres, préparés avec de l'huile qu'ils tirent de la noix de coco. Leurs pinceaux consistent en de petites cannes de bambou, au bout desquelles ils découpent ingénieusement diverses sortes de fleurs. Ils enduisent d'abord la toile qu'ils veulent peindre, de couleur jaune, verte, ou autre quelconque ; ce qui forme le fond : ils tirent ensuite des lignes fort droites, sans se servir d'aucun instrument, l'œil seul leur servant de guide : puis ils appliquent entre ces barres, les bouts de cannes dont je viens de parler, trempés dans des sucs de couleur différente du fond. Ces étoffes ressemblent assez bien à nos indiennes et à nos toiles de coton peintes : l'huile dont elles sont imprégnées les rend impénétrables à l'eau. On dit que

18''

les insulaires d'Atoüy surpassent tous les autres, dans l'art de peindre les étoffes.

Les insulaires de Sandwich habitent dans des villages ou bourgades de cent à deux cents maisons, distribuées sans symétrie, ou plutôt groupées dans un désordre complet. Ces maisons sont construites de poteaux p..ntés en terre et liés par le bout, et couvertes d'herbes; ce qui leur donne quelque ressemblance avec nos granges Canadiennes. La longueur de chaque maison varie, selon le besoin de la famille qui l'occu,« : elles ne sont point enfumées, comme les cabanes des sauvages du continent, le feu se faisant toujours en plein air.

Leurs pirogues, ou canots, sont très bien faites; le bois en est léger et fort mince: celles qui sont simples ont un balancier, qui n'est autre chose que deux barres de bois recourbées et liées fortement, à environ un tiers du bord, de manière à ce qu'elles retombent à fleur d'eau: une autre barre arrondie et liée aux deux premières, traine à l'eau, et par son poids tient la pirogue en équilibre: sans cela, elle chavirerait infailliblement. Leurs pagaies, ou avirons, sont longues, et fort larges. Toutes ces pirogues portent une voile latine, qui est

une natte d'herbes ou de feuilles, extrêmement bien travaillée.

Je ne suis pas demeuré assez longtems chez ces peuples, pour acquérir des notions bien étendues et bien exactes sur leur religion : je sais qu'ils reconnaissent un Etre Suprême, qu'ils appellent *Eatoüa*, et un nombre de divinités subalternes. Chaque village a un ou plusieurs *moraïs ;* ces moraïs sont des espaces enclos qui servent de cimetières : dans le milieu est un bâtiment ou temple, où les prêtres seuls ont droit d'entrer : on y voit plusieurs idoles, ou statues en bois, assez grossièrement sculptées. C'est au pied de ces idoles que se déposent, et que pourissent, les offrandes du peuple, qui consistent en chiens, cochons, oiseaux domestiques, légumes, &c. Le respect que ces sauvages ont pour leurs prêtres, va presque jusqu'à l'adoration : ils regardent leurs personnes comme sacrées, et ils se feraient le plus grand scrupule de toucher aux choses, ou d'approcher des lieux sur lesquels ils ont posé le *tabou*, ou interdit. Ce *tabou* a souvent été utile aux navigateurs Européens, en les débarassant des importunités de la foule.

En parcourant Ohètity, nous vîmes plusieurs groupes d'insulaires s'amusant à différents jeux :

1811

celui de dames me parut être le plus commun. La terre carellée avec un bâton pointu, leur sert de damier ; les dames sont de petits cailloux. Comme ces jeux diffèrent de ceux qui se jouent dans les pays civilisés, nous n'y pûmes rien comprendre.

Bien que la nature ait presque tout fait pour le bonheur des habitans des îles Sandwich ; qu'ils jouissent d'un ciel serein, et d'un air salubre, et que la terre ne demande presque aucun soin pour produire toutes les choses nécessaires à la vie, il s'en faut néanmoins qu'ils puissent être regardés comme généralement heureux : les artisans et les cultivateurs, qu'on appelle *Toutous*, sont à peu près ce qu'étaient les Ilotes chez les Lacédémoniens, condamnés à travailler presque continuellement pour leurs seigneurs, ou *Eris*, sans espoir de récompense, et gênés jusque dans le choix de leurs alimens.* Comment est-il arrivé que chez un peuple encore sauvage, où les lumières des uns sont à peu près celles des autres, la classe qui est sans

* Les *Toutous*, et les femmes, celles du roi exceptées, sont éternellement condamnés à ne se nourrir que de fruits et de légumes, les chiens et les cochons étant uniquement réservés pour la bouche des *Eris*.

comparaison la plus nombreuse, se soit volontairement soumise à un joug si humiliant et si oppressif? Les Tartares, quoiqu'infiniment moins nombreux, ont asservi les Chinois, par la raison que ceux-là étaient guerriers, et que ceux-ci ne l'étaient pas. La même chose est sans doute arrivée, à des époques plus reculées, dans la Sarmatie, et dans d'autres régions Européennes et Asiatiques. Si aux causes physiques se joignent des causes morales, la supériorité d'une caste, et l'infériorité de l'autre, seront encore plus marquées : on sait que les naturels de l'île d'Haïty, voyant les Espagnols arriver sur leurs côtes, dans des vaisseaux d'une grandeur pour eux étonnante, et imiter la foudre et le tonnerre avec leurs canons, les prirent pour des êtres d'une nature bien supérieure à la leur. En supposant que cette île eût été extrêmement éloignée de toute autre terre, et que les Espagnols, après se l'être assujétie, n'eussent plus communiqué avec aucun pays civilisé, au bout d'un siècle ou deux, le langage et les mœurs auraient été à peu près les mêmes ; mais il y aurait eu deux castes, l'une de seigneurs, jouissant de tous les avantages, et l'autre de serfs, chargés de tous les fardeaux. Cette théorie parait s'être réalisée ancienne-

ment dans l'Indostan ; mais s'il faut s'en rapporter à la tradition des insulaires de Sandwich, leur pays a été peuplé originairement par un homme et une femme, qui aborderent à Ohèhy, dans une pirogue. Si donc ils ne sous-entendent pas que cet homme et cette femme vinrent avec leurs esclaves, et que les *Eris* sont issus des premiers, et les *Toutous* des derniers, ils doivent se croire la même origine, et se regarder comme égaux, et même comme frères, selon la manière de penser des sauvages. La cause de l'esclavage des femmes, chez la plupart des peuples barbares, s'explique plus facilement: les hommes se les sont assujéties par le droit du plus fort, quand l'ignorance ou la superstition ne les leur avait pas déja fait regarder comme étant d'une nature inférieure à la leur,* et faites pour être leurs servantes, plutôt que leurs compagnes.

* Quelques tribus sauvages de l'Amérique pensent que les femmes n'ont pas d'âmes, et meurent entièrement, comme les bêtes : d'autres leur assignent un paradis différent de celui des hommes.

CHAPITRE VI.

Départ d'Ohahou—Coup de Vent—Arrivée à l'Embouchure de la Riviere Columbia—Ordre Imprudent du Capitaine—Difficulté de l'Abord—Situation Périlleuse du Navire—Sort Malheureux d'une partie des Gens de l'Expédition.

Ayant reçu une centaine de cochons, quelques chèvres, deux moutons, une quantité de volaille, deux chaloupées de cannes à sucre, pour servir de nourriture aux cochons; deux chaloupées d'ignames, taro, et autres légumes, et toutes nos futailles étant à bord, nous levâmes l'ancre le 28 Février, 16 jours après notre arrivée à Karakakoua. Tandis que nous appareillions, Mr. M'Kay fit observer au capitaine qu'il y avait encore une futaille de vide; et proposa de l'envoyer à l'aiguade, afin de la remplir; le grand nombre d'animaux vivants que nous avions à bord, exigeant beaucoup d'eau douce. Le capitaine, qui craignait que quelques uns de ses gens ne désertassent, s'il les renvoyait à terre, en fit l'observation à Mr.

1811

M'Kay, qui proposa de m'envoyer sur une pirogue, qui se trouvait le lon du vaisseau, avec la futaille en question : la chose fut agréée de la part du capitaine, et je me rendis à l'aiguade. Après avoir rempli la futaille, non sans peine, les insulaires cherchant à me retenir, et m'étant apperçu qu'ils m'avaient mis quelques calebasses d'eau salée, je demandai une pirogue double, pour m'en retourner à bord, le vaisseau ayant fait voile, et s'étant déja élevé considérablement au large. Comme on ne se pressait pas d'acquiescer à ma demande, je crus devoir me rendre, et me rendis en effet, auprès du roi. De l'humeur dont je connaissais le capitaine, je commençais à craindre qu'il n'eût formé le dessein de me laisser sur l'île. Ma crainte était néanmoins mal fondée : le vaisseau se rapprocha de terre, à ma grande joie, et l'on me fournit alors une double pirogue, pour m'en retourner à bord avec ma futaille.

Notre pont se trouvait aussi encombré qu'à notre départ de New-York ; car nous avions été obligés de placer nos animaux vivants sur les passe-avants, que nous avions recouverts ; et il nous fallait passer sur ces abris pour faire la manœuvre. Le nombre des hommes était aussi augmenté ; car nous avions engagé douze

1811

insulaires comme hommes pour le service de l'établissement : le terme de leur engagement était de trois années, pendant lesquelles nous nous obligions à les nourrir et à les vêtir ; et à l'expiration de leur engagement, ils devaient recevoir cent piastres en marchandises. Le capitaine en engagea de même douze, pour le service du vaisseau. Ces gens, qui font d'assez bons matelots, parurent fort empressés à s'offrir à nous, et nous aurions pu en emmener un bien plus grand nombre.

Nous eûmes des vents contraires jusqu'au 2 de Mars, qu'ayant doublé l'extrémité occidentale de l'île, nous nous élevâmes au Nord, et perdîmes de vue ces contrées riantes et tempérées, pour entrer bientôt dans une région plus froide, et moins digne d'être habitée. Les vents furent variables, et il ne nous arriva rien d'extraordinaire jusqu'au 16, qu'étant à la hauteur de 35 dég. 11 min. Nord, et par les 138 dég. 16 min. de long. occidentale, le vent sauta tout à coup au S. S. O. et souffla avec une telle violence, qu'il nous fallût descendre perroquets et huniers, et courir sur notre voile de fortune, qui avait à peine six pieds au vent. Le roulis du vaisseau fut plus considérable que durant tous les coups de vent que nous avions essuyés

1811

précédemment. Néanmoins, comme nous faisions bonne route, et que nous approchions du Continent, le capitaine, par précaution, fit mettre en panne pendant deux nuits successivement. Enfin, le 22, au matin, nous apperçûmes la terre. Quoique nous n'eussions pas pu prendre d'observations depuis plusieurs jours, nous reconnûmes néanmoins, à l'apparence de la côte, que nous étions près de l'embouchure de la Rivière Columbia, et que nous n'étions éloignés de terre que d'environ trois milles. Les brisans que forme la barre à l'entrée de la rivière, et que nous distinguions du navire, ne nous laissaient aucun lieu de douter que nous ne fussions enfin arrivés au terme de notre voyage.

Le vent soufflait par grosses bouffées, et la mer était fort agitée : malgré cela, le capitaine fit mettre une chaloupe à la mer, et Mr. Fox, (le second,) Bazile Lapensée, Ignace Lapensée, Jos. Nadeau, et John Martin, s'y embarquèrent, munis de vivres et d'armes à feu, avec ordre de sonder le chenail ou entrée de la rivière. Cette chaloupe n'était pas même munie d'une bonne voile, un de nos messieurs ayant été obligé de prêter un drap de lit pour en tenir lieu. MM. M'Kay et M'Dougall ne purent

s'empêcher de faire remarquer au capitaine l'imprudence qu'il y avait à envoyer la chaloupe à terre, par le tems qu'il faisait: mais ils ne purent vaincre son opiniâtreté. La chaloupe s'éloigna du navire; hélas! nous ne devions plus la revoir; et nous en avions déja le pressentiment. Le lendemain, le vent parut modérer, et nous approchâmes la côte d'assez près. L'entrée de la rivière, que nous distinguâmes, ne nous parut qu'une mer confuse et agitée: les vagues, poussées par un vent du large, se brisaient sur la barre, et ne laissaient appercevoir aucun passage. Nous n'eûmes aucune nouvelle de nos gens; et sur le soir, nous regagnâmes le large, ayant tous des visages assez tristes, sans excepter le capitaine, qui me parut affligé comme les autres, et qui avait sujet de l'être. Durant la nuit, le vent tomba, les nuages se dispersèrent, et le ciel devint serein. Le 24 au matin, nous trouvâmes que les courants nous avaient portés près de la côte, et nous mouillâmes par 14 brasses d'eau, au nord du Cap *Disappointment.* Le coup d'œil n'est pas à beaucoup près aussi riant en cet endroit qu'aux îles Sandwich, la côte n'offrant guère à la vue qu'une continuité de hautes montagnes couvertes de neige.

X8X1

Quoiqu'il fît calme, la mer continuait à briser avec violence sur le récif, entre le Cap *Disappointment* et la Pointe *Adams*. Nous envoyâmes Mr. Mumford, (le contre-maitre,) pour sonder; mais ayant trouvé les brisans trop forts, il revint à bord vers midi. MM. M'Kay et D. Stuart s'offrirent à aller à terre, pour faire la recherche de nos gens, partis du 22; mais ils ne purent trouver aucun endroit pour débarquer. Ils virent des sauvages, qui leur firent signe de faire le tour du cap; mais ils jugèrent plus prudent de retourner au vaisseau. Le vent s'étant élevé du N. O. après leur retour, nous levâmes l'ancre, et approchâmes de l'entrée de la rivière. Mr. Aikin s'embarqua dans la pinasse, accompagné de John Coles, de Stephen Weeks, et de deux insulaires de Sandwich; et nous les suivîmes à petites voiles. Une autre chaloupe avait été envoyée avant celle-ci; mais le capitaine jugeant qu'elle se portait trop au sud, lui fit le signal de revenir. Mr. Aikin ne trouvant pas moins de quatre brasses d'eau, nous avançâmes entre les brisans, ayant le vent favorable, et approchâmes de la chaloupe à portée de pistolet. Nous lui fîmes signe de revenir; mais elle ne le put faire; la rapidité du courant l'emportant avec une vitesse

si grande, qu'en quelques instans nous la perdîmes de vue. Il s'en allait nuit, le vent commençait à tomber, et l'eau était si basse, que nous touchâmes six ou sept fois: les brisans fondaient sur notre navire, et menaçaient de le submerger. Enfin, nous passâmes de deux brasses et trois quarts à 7 brasses d'eau, où nous fûmes obligés de mouiller, le vent nous ayant manqué tout-à-fait. Il s'en fallait pourtant que nous fussions hors de danger, et l'obscurité vint ajouter encore à l'horreur de notre situation: notre vaisseau, quoiqu'à l'ancre, était menacé d'être emporté à tout moment par la marée; et nous travaillâmes pendant une partie de la nuit, à préparer une ancre d'affourche. Cependant la providence vint à notre secours: le flux succédant au reflux, et le vent s'élevant du large, nous levâmes l'ancre, malgré l'obscurité de la nuit, et parvînmes à gagner une petite baie, formée à l'entrée de la rivière, par le Cap *Disappointment*, et appellée *Baker's Bay*, où nous trouvâmes un bon mouillage. Il était près de minuit, et chacun se retira pour prendre un peu de repos: les gens de l'équipage surtout en avaient un extrême besoin. Nous étions heureux de nous trouver en lieu de sureté; car le vent souffla de plus

1811

en plus fort, le reste de la nuit, et le 25 au matin nous fit voir que cette mer n'est pas toujours pacifique.

Quelques naturels nous vinrent trouver ce jour là, avec des peaux; mais l'inquiétude que nous causait la perte de nos gens, dont nous voulions faire la recherche, ne nous permit pas de nous occuper de commerce. Nous tâchâmes de faire comprendre par signes à ces sauvages, que nous avions envoyé une chaloupe, il y avait déja trois jours; et que nous n'en avions point de nouvelles; mais ils ne parurent pas nous entendre. Le capitaine et nos messieurs débarquerent, et se mirent en quête de nos gens, dans les bois et le long de la mer. Bientôt, nous vîmes revenir le capitaine avec Weeks, l'un de ceux de la dernière chaloupe, lequel nous raconta la manière presque miraculeuse dont il avait échappé aux flots, la nuit précédente, à peu près dans les termes suivants: "Après que vous eûtes dépassé notre chaloupe," nous dit-il, "les brisans causés par la rencontre du flux et du reflux, devinrent beaucoup plus considérables que lorsque nous entrâmes dans la rivière. La chaloupe, faute de gouvernail, devint extrêmement difficile à conduire; et nous nous laissions aller au gré

des flots, lorsqu'après avoir échappé à plusieurs vagues, il en survint une qui submergea notre nacelle. Je perdis de vue Mr. Aikin et John Coles; mais les deux insulaires se trouvèrent près de moi: je les vis se dépouiller de leur vêtement: j'en fis de même; et voyant la chaloupe à ma portée, je la saisis: les deux insulaires vinrent à mon aide: nous réussîmes à la remettre sur quille; et la poussant par derrière, nous en fîmes sortir assez d'eau pour qu'elle pût porter un homme: un des insulaires sauta dedans, et avec ses deux mains, parvint en peu de tems à la vider. L'autre insulaire fut chercher les rames, ou avirons, et nous embarquâmes tous trois. La marée nous ayant fait dériver au delà des brisans, je tâchai d'engager mes deux compagnons d'infortune à ramer; mais ils étaient si engourdis par le froid, qu'ils s'y refusèrent absolument. Je savais bien que sans vêtement, exposé à la rigueur du climat, j'avais besoin de me tenir en exercice. Voyant d'ailleurs que la nuit s'avançait, et n'ayant de ressource que dans le peu de force qui me restait, je me mis à goudiller, et m'éloignai de la barre, sans néanmoins trop m'élever en mer. Vers minuit, un de mes compagnons mourut: l'autre se jetta sur le corps

de son camarade, et il me fut impossible de l'en arracher. Le jour parut enfin, et me voyant assez près de terre, je dirigeai ma nacelle vers la plage, où j'arrivai, grâce à Dieu, sain et sauf, parmi les brisans, sur un fond de sable. J'aidai à l'insulaire, qui donnait encore quelque signe de vie, à sortir de la chaloupe, et je m'acheminai vers les bois avec lui; mais voyant qu'il ne pouvait me suivre, je le laissai à sa mauvaise fortune; et suivant un sentier battu, qui s'offrit à ma vue, je me trouvai, à mon grand étonnement, en peu d'heures, près du vaisseau."

Les messieurs qui avaient été à terre avec le capitaine, se divisèrent en trois partis, pour aller à la recherche de l'insulaire que Weeks venait de laisser à l'entrée du bois: mais après avoir parcouru la pointe du cap, toute la journée, ils revinrent à bord le soir, sans l'avoir trouvé.

CHAPITRE VII.

Regrets de l'Auteur sur la Perte de ses Compagnons—Obseques d'un Insulaire de Sandwich—Premieres Démarches pour l'Etablissement d'un Comptoir—Nouvelle Alarme—Campement.

1811

Le récit de Weeks nous instruisait de la mort de trois de nos compagnons, et nous ne pouvions plus douter que les cinq autres n'eussent eu un sort semblable. Cette perte de huit d'entre nous, en deux jours, et avant que nous eussions mis pied à terre, était d'un mauvais augure, et nous fut très-sensible. Dans le cours d'une aussi longue traversée, l'habitude de nous voir tous les jours, habitant le même lieu, occupés des mêmes soins, et partageant les mêmes dangers, avait formé entre tous les passagers, une liaison qui ne pouvait se rompre, surtout d'une manière si triste et si inopinée, sans nous faire sentir un vide à peu près semblable à celui qu'éprouve une famille bien unie, lorsqu'elle se voit privée tout-à coup, par la mort, de la présence d'un de ses membres.

Nous étions partis de New-York, étrangers pour la plupart les uns aux autres ; mais arrivés à la Rivière Columbia, nous étions tous amis, et nous nous regardions presque comme frères. Nous regrettâmes surtout les deux Lapensée et Jos. Nadeau : ces jeunes gens avaient été commis aux soins particuliers de Mr. M'Kay, à leur départ de Montréal, par leurs parens ; et ils s'étaient acquis, par leur bonne conduite, l'estime du capitaine, de l'équipage, et de tous les passagers. Les frères Lapensée ne le cédaient à pas un de leurs compagnons, en activité, en courage, et en bonne volonté. MM. Fox et Aikin étaient deux hommes recommandables à tous égards : la perte de Mr. Fox surtout, eut été regrettée en tout tems, mais elle devait l'être doublement dans les présentes conjonctures : ce monsieur, qui avait déja fait un voyage à la côte du Nord-Ouest, aurait pu rendre de grands services au Capitaine, et à la Compagnie. Les jours précédents avaient été des jours de crainte et d'inquiétude ; celui-ci fut un jour de tristesse et de deuil.

Le lendemain au matin, les mêmes messieurs qui avaient cherché inutilement l'insulaire de Sandwich, se remirent en route, et nous apper-

çûmes bientôt un grand feu vis-à-vis du navire. On me fit partir dans une chaloupe, et j'arrivai auprès du feu en question. C'étaient nos messieurs qui l'avaient allumé, pour réchauffer l'insulaire, qu'ils avaient enfin trouvé sous des rochers, à demi mort de froid et de lassitude, les jambes fort enflées, et les pieds tout ensanglantés. Nous nous empressâmes de le vêtir, et le ramenâmes de suite sur le vaisseau, où avec des soins, nous parvînmes à le rendre à la vie.

Vers le soir, un nombre d'insulaires de Sandwich, munis des instrumens nécessaires, et d'offrandes consistant en biscuit, lard, et tabac, allèrent à terre, pour rendre les derniers devoirs à leur compatriote, mort dans la chaloupe de Mr. Aikin, durant la nuit du 24. Nous les suivîmes, Mr. Pillet et moi, et fûmes témoins des obsèques, qui se firent à peu près de la manière suivante :—Arrivés dans l'endroit où était le corps, que nous trouvâmes pendu à un arbre, les insulaires se mirent à creuser dans le sable, une fosse de grandeur convenable : puis, détachant le corps de l'arbre, ils placèrent le biscuit sous l'un des bras, le lard sous le menton, et le tabac sous les parties génitales. Le mort ainsi pourvu pour le voyage de l'autre

monde, fut déposé dans la fosse, et couvert de sable et de cailloux. Les compatriotes du défunt s'agenouillèrent ensuite le long de la fosse, en une haie double, et le visage tourné du côté de l'Orient ; à l'exception de l'un d'entr'eux qui officiait comme prêtre : celui-ci alla chercher de l'eau dans son chapeau, en aspersa les deux rangées d'insulaires, et récita une espèce de prière, à laquelle les autres répondirent, à peu près comme on répond chez nous à des litanies. Cette prière finie, ils se levèrent, et regagnèrent le vaisseau, sans regarder derrière eux. Comme chacun d'eux me parut au fait du rôle qu'il jouait, il est plus que probable qu'ils observèrent, autant que le permettaient les circonstances, les cérémonies usitées dans leur pays, en pareille occasion. Nous rentrâmes à bord sur la brune.

Le lendemain, 27, nous débarquâmes les animaux vivants qui nous restaient, et les commîmes à la garde d'un des hommes. Le 30, on arma la grande chaloupe, et le capitaine, MM. M'Kay et D. Stuart, et quelques uns des commis, s'y embarquèrent, pour remonter la rivière, et choisir un endroit convenable pour l'établissement d'un comptoir. MM. Ross et Pillet partirent en même tems, pour parcourir

la côte au sud, afin de s'assurer si quelqu'un du parti de Mr. Fox n'aurait pas échappé au naufrage. Nous nous occupâmes pendant ce tems-là, à trafiquer avec les sauvages, qui venaient tous les jours au vaisseau, avec des peaux de castor, de loutres, de loutres de mer, &c.

MM. Fox et Pillet revinrent à bord le 1er. Avril, sans avoir rien appris concernant Mr. Fox et son parti. Ils n'apperçurent même, le long du rivage, aucun vestige de la chaloupe. Les sauvages qui occupent la Pointe *Adams*, et qu'on appelle *Clatsoppes*, accueillirent ces jeunes messieurs d'une maniere fort amicale, et fort hospitalière. Le capitaine et ses compagnons revinrent aussi le 4, sans avoir décidé où nous établirions le comptoir, n'ayant pas trouvé d'endroit qui leur eût paru propice pour cet établissement. On résolut en conséquence, de reconnaitre la rive du sud, et MM. M'Dougall et D. Stuart partirent à cet effet, le lendemain, avec promesse d'être de retour le 7.

Le 7 arriva, et nos messieurs ne revinrent point. Il plut presque toute la journée. Le lendemain, il vint à bord quelques naturels, qui nous donnèrent à entendre que MM. M'Dougall et Stuart avaient chaviré la veille, en voulant traverser la baie. Cette nouvelle

1811

nous alarma d'abord ; et si elle s'était vérifiée, elle aurait pu achever de nous décourager. Cependant, comme le tems était extrêmement mauvais, et que nous n'ajoutions pas une foi entière à ce que nous avaient dit les naturels, que nous avions pu d'ailleurs ne pas bien comprendre, nous demeurâmes en suspens jusqu'au 10. Nous nous disposions ce jour-là, à envoyer quelques uns de nos gens à la recherche de nos deux messieurs, lorsque nous apperçûmes deux pirogues qui venaient vers le vaisseau : c'étaient des sauvages de la tribu des *Chinouques*, située au nord, qui nous ramenaient MM. M'Dougall et Stuart. Nous fîmes part à ces messieurs du rapport qui nous avait été fait par les naturels ; et ils nous apprirent, que ce rapport était en effet bien fondé ; que le 7, désirant se rendre au vaisseau, selon leur promesse, ils avaient quitté la Pointe *Chinouque*, malgré les remontrances du chef, *Comcomlé*, qui cherchait à les retenir, en les avertissant du danger auquel ils s'exposeraient en traversant la baie, par le grand vent qu'il faisait alors ; qu'ils n'avaient pas fait plus d'une demi-lieue, qu'un brisant était venu fondre sur leur petite chaloupe, et l'avait renversée ; que les sauvages, qui connaissaient le péril auquel

1811

ils s'exposaient, les avaient suivis, et que sans eux Mr. M'Dougall,qui ne savait pas nager, se serait infailliblement noyé ; qu'ayant allumé un grand feu, et fait sècher leurs habits, ils étaient retournés au village des Chinouques, où le principal chef les avait reçus avec toute l'hospitalité possible, les régalant de ce qu'il avait de mieux à leur offrir ; qu'enfin, s'ils se retrouvaient sains et saufs sur le vaisseau, c'était aux secours opportuns et aux soins bienveillants des sauvages que nous voyions devant nous, qu'ils en étaient redevables. Nous récompensâmes libéralement ces généreux enfans de la nature, et ils s'en retournèrent très satisfaits.

Ce dernier voyage fut encore infructueux ; MM. M'Dougall et Stuart n'ayant pas trouvé de site avantageux pour l'établissement. Néanmoins, comme le capitaine voulait profiter de la belle saison, pour faire le commerce avec les naturels, le long de la côte ; il fut résolu de suite, qu'on s'établirait sur la Pointe *George*, située a 4 ou 5 lieues du Cap *Disappointment*. En conséquence, nous nous embarquâmes le 12, dans la grande chaloupe, au nombre de seize, munis d'outils et de vivres pour une semaine. Nous mîmes pied à terre dans le fond d'une petite baie, où nous formâmes une es-

1811

pèce de campement. Le printems, ordinairement tardif sous ce dégré de latitude, était déja fort avancé : les feuilles commençaient à paraitre, et la terre se couvrait de verdure ; le tems était superbe, et la nature toute riante, Nous nous imaginions être dans un paradis terrestre ; les forêts nous semblaient de délicieux bosquets, et les feuilles, des fleurs brillantes. Sans doute, le plaisir de nous voir enfin parvenus au terme de notre voyage, et délivrés du vaisseau, nous faisaient paraitre les choses beaucoup plus belles qu'elles n'étaient en effet. Quoiqu'il en soit, nous mîmes la main à l'œuvre avec ardeur, et défrichâmes, dans l'espace de quelques jours, une pointe de terre couverte de brossailles et de gros troncs d'arbres à demi-brulés. Le navire vint bientôt mouiller près de notre campement, et les échanges continuèrent. Les naturels nous entourraient constamment et en grand nombre ; les uns pour trafiquer, les autres par pure curiosité, ou pour nous dérober quelques petits effets, quand ils en trouvaient l'occasion. Nous débarquâmes le bois de construction que nous avions apporté tout taillé dans le vaisseau, et à la fin du mois, nous posâmes la quille d'une goëlette du port d'environ 30 tonneaux.

CHAPITRE VIII.

Voyage vers le Haut de la Riviere—Descriptions—Rencontres, &c.

Les sauvages nous ayant donné à entendre qu'audessus des rapides, il y avait un établissement de blancs, nous ne doutâmes pas que ce ne fût quelque poste de commerce de la Compagnie du Nord-Ouest; et afin de nous en assurer, nous nous procurâmes une grande pirogue et un guide, et partîmes, le 2 de Mai, MM. M'Kay, R. Stuart, Montigny, et moi, avec un nombre suffisant d'hommes. Nous dépassâmes d'abord une pointe de terre que nous appellâmes *Tongue Point*, ou Langue de terre. La rivière a en cet endroit de trois à quatre lieues de largeur. La rive gauche, où nous étions, se trouvant couverte de petites îles basses, nous campâmes d'assez bonne heure, au village d'*Ouakekum*, qui était celui de notre guide.

Nous continuâmes notre route le 3: la rivière se rétrécit considérablement, à environ dix lieues de son embouchure, et est parsemée

1811

d'îles couvertes de saules, de peupliers, d'aunes, et de frênes. Ces îles sont, sans exception, inhabitées et inhabitables, étant toutes marécageuses et inondées, dans les mois de Juin et de Juillet; au dire de *Coalpo,* notre guide, qui paraissait être un homme intelligent. A mesure que nous avancions, nous voyions les hautes montagnes, qui offrent un aspect peu agréable, à l'entrée de la rivière, s'éloigner, et faire place à un terrain bas et uni, de chaque côté. Nous passâmes un grand village, nommé *Chreluit,* et allâmes camper pour la nuit, sur une pointe basse, au pied d'un rocher isolé, d'environ 150 pieds de hauteur. Ce rocher me parut remarquable par sa situation, reposant par sa base sur un terrain bas et marécageux, et paraissant ne communiquer en aucune manière avec les montagnes voisines. C'est sur ce rocher que la plupart des naturels des villages circonvoisins viennent déposer leurs morts; et c'est le même auquel le Lieutenant Broughton donna le nom de *Mount Coffin,* Mont des Tombeaux, ou des Cercueils.

Le 4 au matin, nous vînmes à un grand village de même nom que celui que nous avions dépassé la veille, et où nous arrêtâmes, pour obtenir quelques renseignemens sur une petite

rivière qui se décharge auprès, dans la Columbia. Cette rivière vient du nord, et est appellée *Kowilitzk* par les naturels. Mr. M'Kay s'embarqua avec Mr. Montigny et deux sauvages, pour examiner le cours de cette rivière, jusqu'à une certaine distance. Ils virent à son entrée, un grand nombre d'oiseaux qu'ils prirent d'abord pour des coqs d'Inde, tant ils en avaient l'apparence, mais qui n'étaient qu'une espèce d'aigles, vulgairement nommés *Oiseaux Puants*. Nous fûmes surpris de voir Mr. Montigny revenir seul et à pied : il nous apprit qu'ayant remonté le Kowilitzk l'espace d'une demi-lieue, et doublé une pointe de terre, ils avaient découvert une vingtaine de pirogues remplies de sauvages, qui avaient fondu sur eux, en poussant des cris et des hurlemens horribles ; que les deux naturels, qui conduisaient leur petit canot, s'étaient éloignés d'eux, aussi vite que possible ; mais que voyant qu'ils allaient être atteints, ils s'étaient arrêtés tout court, et avaient prié Mr. M'Kay de tirer son fusil vers ces sauvages ; ce qu'il n'avait pas voulu faire ; mais s'étant fait mettre à terre, il avait invité par signes ces sauvages à descendre ; ce qu'ils avaient fait aussitôt. Mr. M'Kay avait envoyé Mr. Montigny chercher du tabac et une

pipe, afin de faire la paix avec ces barbares. Mr. Montigny retourna donc vers Mr. M'Kay, avec les effets nécessaires; et ils revinrent le soir au camp, que nous avions fixé entre les deux villages. Nous apprîmes que les sauvages qui avaient été rencontrés par Mr. M'Kay, étaient en guerre avec ceux des villages près desquels nous étions campés. Il nous fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit; les naturels passant et repassant continuellement d'un village à l'autre, en poussant des cris affreux, et venant à tout moment nous solliciter à tirer quelques coups de fusil; le tout pour effrayer leurs ennemis, et leur faire voir qu'ils étaient sur leurs gardes.

Le 5, au matin, nous allâmes voir le camp ennemi: ces sauvages, qui n'avaient jamais vu d'hommes blancs, nous regardaient avec étonnement et curiosité, relevant nos culottes, et ouvrant nos chemises, pour voir si la peau du corps ressemblait à celle du visage et des mains. Nous restâmes quelque tems avec eux, pour faire des propositions de paix; et nous étant assurés qu'ils étaient disposés à s'arranger à l'amiable, nous les quittâmes, après leur avoir donné des miroirs, des couteaux, du tabac, et autres bagatelles, et nous poursuivîmes notre

K 8.11

route. Ayant dépassé un village abandonné, et ensuite plusieurs îles, nous découvrîmes au nord une haute montagne, couverte de neige, et probablement la même qui fut vue par Broughton, et nommée par lui *Mont Ste. Helène.* Notre guide nous fit entrer dans une petite rivière, au bord de laquelle nous trouvâmes un bon campement, sous des chênes, et au milieu de fleurs odoriférantes, et où nous passâmes une nuit plus tranquille que celle qui l'avait précédée.

Le 6 au matin, nous remontâmes cette petite rivière, et arrivâmes bientôt à un grand village appellé *Thlacalama,* et dont le chef, qui était un jeune homme, se nommait *Kéasseno,* et était parent de notre guide. La situation de ce village est, on ne peut plus charmante, étant bâti sur la petite rivière que nous avions remontée, et qui n'est ici qu'un ruisseau tortueux et limpide, dans une plaine verdoyante, émaillée de fleurs odorantes de toutes les couleurs, et entourée de superbes bosquets de chênes. La fraicheur et la beauté de ce séjour, que la nature semblait s'être plu à orner et à enricher de ses dons les plus précieux, contrastaient, d'une manière frappante, avec l'indigence et la mal-propreté de ses habitans ; et

je regrettais qu'il ne fût pas échu en partage à des hommes civilisés. J'avais tort sans doute ; il est juste que ceux là soient plus favorisés de leur mère commune qui sont moins portés à pervertir ses présens, ou à leur préférer des biens factices et souvent très frivoles. Nous nous éloignâmes à regret de ces lieux charmants, et parvînmes à un grand village, que notre guide nous dit s'appeller *Katlapoutle*, et qui est situé à l'entrée d'une petite rivière, qui nous parut descendre de la montagne couverte de neige que nous avions vue le jour précédent : cette rivière se nomme *Cowiltk*. Nous côtoyâmes une jolie île bien boisée, et assez haute pour n'être pas innondée dans les grandes eaux, et arrivâmes à deux villages appellés *Maltnaba*. Nous dépassâmes l'entrée de la Rivière *Wolamat*, audessus de laquelle le reflux cesse de se faire sentir. Notre guide nous apprit qu'à une journée de marche, en remontant cette rivière, on rencontrait une chûte considérable, au delà de laquelle il y avait une grande abondance de castors, loutres, chevreuils, et autres bêtes fauves. Ici, les rangées de chênes et de peupliers qui bordent les deux rives du fleuve, les prairies vertes et fleuries qu'on apperçoit à travers les arbres, et

les montagnes qu'on découvre dans le lointain, offrent à l'œil du contemplateur ami des beautés de la simple nature, la perspective la plus riante, et la plus enchanteresse. Nous campâmes pour la nuit, sur les bords d'une de ces belles prairies.

Le 7, nous dépassâmes plusieurs îles basses, et découvrîmes bientôt *Mount Hood*, haute montagne couverte de neige, ainsi nommée par le Lieutenant Broughton. La perspective qu'il avait sous les yeux, lui parut si charmante, que s'étant arrêté sur une pointe, pour prendre possession du pays, il la nomma *Pointe Belle-vue*. Sur les deux heures, nous dépassâmes la *Pointe Vancouver*, terme du voyage de Broughton. La largeur de la rivière diminue considérablement en cet endroit, et nous commençâmes bientôt à appercevoir des battures qui nous annoncèrent que nous ne devions pas être bien éloignés des rapides. Nous campâmes le soir, sous des rochers escarpés.

Le lendemain, 8, nous ne fûmes pas bien loin sans rencontrer un courant fort rapide. Nous vîmes bientôt après une cabane de pêcheurs où nous nous arrêtâmes pour déjeuner. Nous trouvâmes là un vieillard aveugle, qui nous fit beaucoup d'accueil. Notre guide nous

1811

dit que c'était un blanc, et qu'il se nommait *Soto.* Nous apprîmes de la bouche de ce vieillard, qu'il était fils d'un Espagnol qui avait fait naufrage à l'entrée de la rivière ; qu'une partie des gens de l'équipage s'étaient sauvés à terre, mais qu'ils avaient tous été massacrés par les *Clatsoppes,* à l'exception de quatre, qui avaient été épargnes, et s'étaient mariés à des femmes du pays ; que ces quatre Espagnols, du nombre desquels était son père, dégoutés de la vie sauvage, avaient tenté de se rendre par terre à quelque établissement de blancs, mais qu'on n'avait jamais entendu parler d'eux depuis ; que lorsque son père partit avec ses compagnons, il était encore tout jeune.* Ces bonnes gens nous ayant régalé de saumon frais, nous les quittâmes, et arrivâmes bientôt au pied d'un rapide, vis-à-vis d'une île nommée *Strawberry-Island,* Ile aux Fraises, par les Capitaines Lewis et Clarke, en 1806. Nous laissâmes nos

* Ces faits, s'ils étaient bien avérés, prouveraient que les Espagnols sont les premiers qui aient découvert l'embouchure de la Rivière Columbia. Ce qu'il y a de certain, c'est que longtems avant les voyages du Capitaine Gray et de Vancouver, ils connaissaient une partie au moins du cours de cette rivière, qu'ils appellaient *Oregon,* ou *Oregan.*

gens près d'un grand village, pour avoir soin du bagage ; et suivant notre guide, après avoir marché l'espace de deux heures, dans un sentier bien battu, nous arrivâmes au pied de la chûte, où nous nous amusâmes pendant quelque tems à tirer sur les loups marins, qui s'y trouvaient en abondance. Les sauvages étaient occupés à puiser le saumon au pied du rapide. Un chef, jeune homme bien fait et de bonne mine, vint à nous, suivi d'une vingtaine d'autres, et nous invita à nous rendre à sa maison : nous y allâmes, y soupâmes, et y passâmes la nuit.

Le lendemain matin, nous étant assurés qu'il n'y avait pas de poste de commerce près des chûtes, et Coalpo refusant absolument d'aller plus loin, en nous disant que les naturels des villages plus éloignés étaient ses ennemis, et qu'ils ne manqueraient pas de le tuer s'ils l'avaient en leur pouvoir, nous nous décidâmes à retourner à notre Etablissement. Ayant donc distribué quelques présens à notre hôte, je veux dire au chef chez qui nous avions soupé et couché, et à quelques uns de ses compatriotes, nous nous rembarquâmes, et arrivâmes au camp le 14, sans accidens ni incidens remarquables.

CHAPITRE IX.

Départ du Navire—Messagers Sauvages—Projet d'une Expédition dans l'Intérieur—Mr. D. Thompson—Départ de l'Expédition—Dessein des Naturels—Rumeur de la Destruction du Tonquin—Rareté des Vivres—Relation d'un Sauvage Etranger—Ruse de Comcomlé.

Ayant levé un hangard, pour mettre à couvert ce que nous avions à recevoir du vaisseau, nous fûmes occupés, depuis le 16 jusqu'au 30, à y serrer toutes les marchandises et autres effets destinés pour l'Etablissement.

Le navire, qui avait été détenu par les circonstances, beaucoup plus longtems qu'on ne s'y était attendu, quitta enfin son mouillage le 1er. de Juin, et descendit jusqu'à la baie de Baker, afin d'attendre là un vent favorable pour sortir de la rivière. Comme il devait longer la côte au nord, et entrer dans tous les havres, afin de se procurer autant de pelleteries que possible, et toucher à l'Etablissement à son retour, il fut unanimement résolu que Mr.

M'Kay serait du voyage, tant pour assister le capitaine, que pour prendre des informations correctes sur la nature du commerce avec les naturels de cette côte. Mr. M'Kay choisit pour l'accompagner MM. J. Lewis et O. Montigny; mais ce dernier ayant représenté que la mer le rendait malade, fut laissé à l'Etablissement; et Mr. M'Kay emmena un jeune homme du nom de Brulé, pour lui servir de domestique. J'eus la bonne fortune de n'être pas choisi pour ce malheureux voyage, grâce à ce que je m'étais rendu utile à l'Etablissement. Mr. Mumford, (le contre-maitre,) dut le même bonheur à l'incompatibilité de son humeur avec celle du capitaine: il obtint la permission de rester à terre, et s'engagea à la Compagnie, comme caboteur. Le navire sortit de la rivière le 5 au matin, par un bon vent. Nous continuâmes cependant à travailler sans relâche à l'achèvement du hangard, et à l'érection d'une maison et d'un magazin à poudre. Le hangard, qui était de bois d'écarissage, fut couvert d'écorces de cêdre, faute de planches. Les naturels, hommes et femmes, nous visitèrent plus souvent, et ils se forma un camp assez considérable près de l'Etablissement.

Le 15, des naturels du haut de la rivière nous amenèrent deux sauvages étrangers, un homme et une femme. Ces sauvages n'étaient pas habillés comme ceux qui nous avoisinaient : ils portaient de longues casaques de peaux de chevreuil, garnies à la façon des tribus situées à l'Est des montagnes. Nous leur fîmes plusieurs questions en différentes langues ; mais ils ne nous comprirent pas. Ils nous montrèrent une lettre adressée à "*Mr. John Stuart, Fort Estekatodeme, New-Caledonia.*" Mr. Pillet leur ayant adressé la parole en Kinistineaux, ils répondirent, bien qu'ils ne parûssent pas entendre parfaitement cette langue. Nous apprîmes pourtant d'eux, qu'ils avaient été envoyés par un Mr. Finnan M'Donald, commis au service de la Compagnie du N. O. et qui avait un établissement sur une rivière qu'ils nommèrent *Spokan*, ou *Spokane* ; qu'ayant perdu leur route, ils avaient suivi le cours du *Tacoutche Tesse*, (nom que les naturels du pays donnent à la Rivière Columbia ;) qu'arrivés près des chûtes, les naturels leur avaient fait comprendre qu'il y avait des blancs à l'embouchure de la rivière ; que ne doutant point que la personne à qui la lettre était adressée ne s'y trouvât, ils étaient venus nous la remettre,

1811

Nous retînmes quelque tems ces messagers, et ayant tiré d'eux des éclaircissemens importants sur l'intérieur du pays, nous nous décidâmes à y envoyer une expédition, sous la conduite de Mr. D. Stuart ; et le 15 Juillet fut fixé pour le jour du départ.

Tout fut prêt en effet, au jour marqué ; et nous nous disposions à charger les pirogues, lorsque, vers l'heure de midi, nous apperçûmes un grand canot, portant pavillon, qui doublait la pointe que nous avions appellée *Tongue-Point*. Nous ignorions qui se pouvait être ; car nous n'attendions pas sitôt nos gens, qui (comme le lecteur se le rappellera) devaient traverser le continent, par la route qu'avaient suivie les Capitaines Lewis et Clarke, en 1805, et hiverner, pour cet effet, sur les bords du Missouri. Nous fûmes bientôt tirés d'incertitude par l'arrivée du canot, qui attéra près d'un petit quai que nous avions construit pour faciliter le débarquement des effets du vaisseau. Le pavillon que portait ce canot était le pavillon Britannique; et son équipage se montait à neuf personnes en tout. Un homme assez bien mis, et qui paraissait commander, sauta le premier à terre, et nous abordant sans façon, nous dit qu'il se nommait David Thomp-

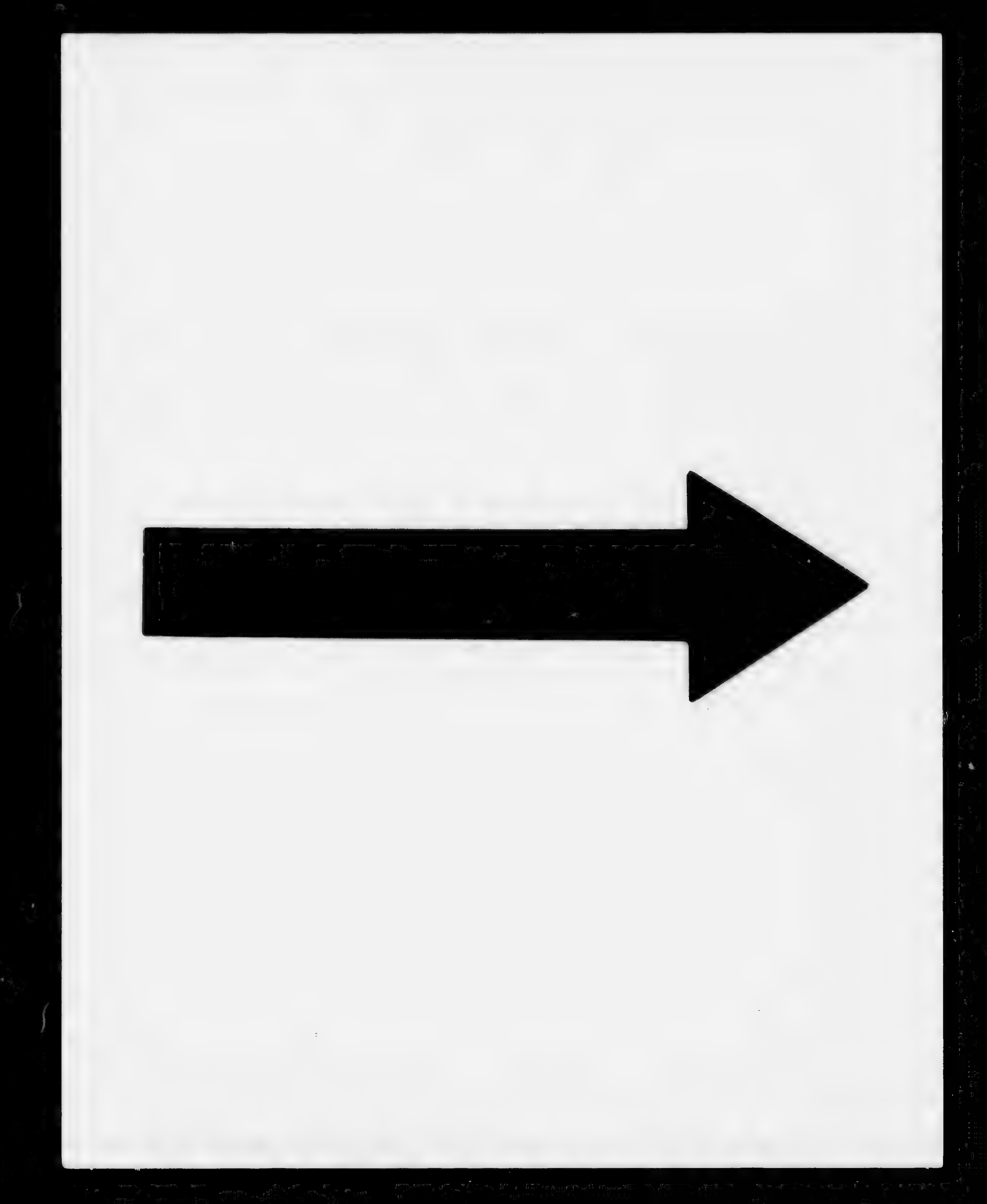
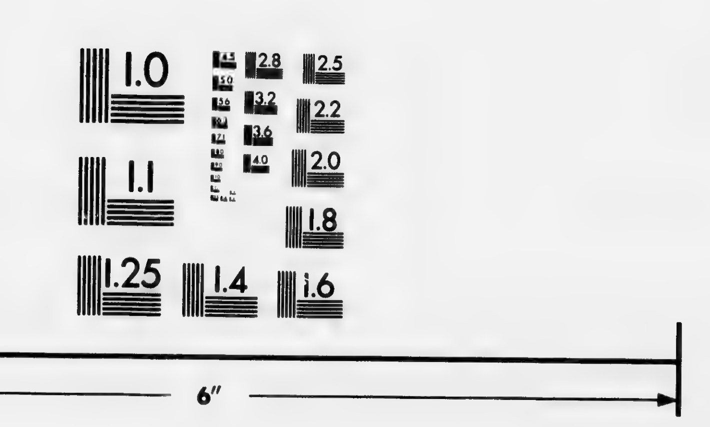


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



1811

son, et était un des propriétaires de la Compagnie du N. O. Nous l'invitâmes à monter au logis, qui était dans l'une des extrémités du hangard, notre maison n'étant pas encore achevée. Après les civilités ordinaires, Mr. Thompson nous dit qu'il avait traversé le continent dans le cours de l'hiver précédent; mais que la désertion d'une partie de ses gens l'avait contraint d'hiverner au pied des montagnes, près de la source de la Rivière Columbia; qu'au printems il avait construit un canot, et s'était rendu à notre Etablissement. Il ajouta que les propriétaires hivernants avaient résolu d'abandonner tous les postes qu'ils avaient à l'Ouest des montagnes, plutôt que d'entrer en concurrence avec nous, moyennant que nous leur promissions de ne les point troubler dans leur commerce à l'Est; et pour appuyer ce qu'il disait, il nous fit voir une lettre adressée à Mr. Wm. M'Gillivray, au même effet.

Mr. Thompson tenait, à ce que je crus voir, un journal régulier, et voyageait plutôt en géographe, qu'en commerçant de pelleteries: il était muni d'un bon quart de nonante; et pendant un séjour de huit jours qu'il fit à notre Etablissement, il eut occasion de faire plusieurs

observations astronomiques. Il reconnut les deux sauvages qui nous avaient apporté la lettre adressée à Mr. J. Stuart, et nous dit que c'étaient deux femmes, l'une d'elles s'étant habillée en homme, pour voyager avec plus de sureté. La description que ce monsieur nous fît de l'intérieur du pays, n'était pas propre à nous en donner une idée bien avantageuse, et ne s'accordait pas parfaitement avec ce que nous en avaient dit nos deux hôtes sauvages.— Nous n'en persévérâmes pas moins dans la résolution que nous avions prise d'y envoyer une expédition. Mr. D. Stuart partit effectivement le 23, accompagné de MM. Pillet, Ross, M'Lellan et Montigny, de quatre voyageurs Canadiens, et des deux sauvagesses, en la compagnie de Mr. Thompson et de ses gens. Le vent était favorable, et ils furent bientôt hors de notre vue.

Les naturels, qui jusqu'alors nous avaient entourrés en grand nombre, commencèrent à s'éloigner, et bientôt nous n'en vîmes plus. Nous attribuâmes d'abord leur retraite au manque de fourrures pour commercer ; mais nous sûmes bientôt qu'ils en agissaient de la sorte par un autre motif : d'après les avis que nous donna l'un d'entr'eux, qui avait pris Mr. R,

1811

Stuart en amitié, nous découvrîmes, que nous voyant réduits à un petit nombre, ils avaient formé le dessein de nous surprendre. Nous nous hâtâmes en conséquence, de nous mettre dans le meilleur état de défense possible : notre maison fut levée, parallèlement au hangard : nous coupâmes une grande quantité de piquets, et formâmes un quarré en palissades, d'environ 90 pieds, et flanqué de deux petits bastions sur lesquels furent placés quatre petits canons. Le tout avait un aspect assez formidable pour faire peur à des sauvages ; et pour plus de sureté, nous faisions la garde toutes les nuits.

Vers la fin du mois, un grand nombre de sauvages étrangers, des environs du Détroit de *Juan de Fuca* et de *Gray's Harbour*, vinrent former un grand campement dans la baie de Baker, pour faire la pêche de l'éturgeon. Le bruit courait parmi ces sauvages, que le Tonquin avait été détruit sur la côte, et que Mr. M'Kay et tout l'équipage avaient été massacrés par les naturels. Nous n'ajoutâmes pas foi à cette rumeur. Quelques jours après d'autres sauvages de *Gray's Harbour*, ou *Tchikélis*, nous confirmèrent ce qu'avaient dit les premiers, et nous donnèrent même, autant que

nous en pûmes juger par le peu que nous savions de leur langue, un détail très circonstancié de l'affaire. Ce second rapport, sans nous convaincre entièrement, ne laissa pas de nous inquiéter. Nous redoublâmes d'efforts et de vigilance, et fîmes même l'exercice, de tems en tems, pour nous accoutumer au maniment des armes.

Au soin de nous mettre à l'abri de toute insulte de la part des naturels du pays, se joignait celui de nous pourvoir de provisions pour l'hiver ; celles que nous avions reçues du vaisseau furent bien vite épuisées ; et dès le mois de Juillet, il fallut nous accoutumer à vivre de poisson. N'ayant pas amené de chasseurs avec nous, nous étions obligés de compter, pour avoir de la venaison, sur la chasse précaire d'un des naturels du pays, qui ne nous avait pas abandonnés, lorsque tous les autres s'étaient retirés. Cet homme nous apportait, de tems en tems, de la biche fort maigre et fort sèche, qu'il nous fallait néanmoins payer bien cher. Le prix ordinaire d'un cerf était une couverture de 2½ points, un couteau, du tabac, un peu de poudre à tirer, et quelques balles. En un mot, nos repas n'étaient point des régals. Ceux qui s'accommodaient le mieux de

notre nourriture, étaient les naturels des îles Sandwich ; le saumon et la biche étaient pour ces insulaires des mets exquis.

Le 11 Août, des Chinouques en grand nombre nous amenèrent un sauvage étranger, qui avait, nous dirent ils, des choses intéressantes à nous raconter. Ce sauvage nous dit en effet, qu'il avait été emmené avec dix de ses compatriotes, par un capitaine *Ayres*, pour faire la chasse aux loups-marins, sur les îles de la baie de *Sir Francis Drake*, où ces animaux sont très nombreux, avec promesse d'être ramenés chez eux, et payés de leurs services ; que ce capitaine les avait laissés sur les îles, pour aller, à ce qu'il disait, faire des provisions sur les côtes de la Californie ; mais qu'il n'était pas revenu ; et que croyant que le vaisseau avait fait naufrage, ils s'étaient embarqués dans un canot qui leur avait été laissé, et avaient gagné le continent, dont ils n'étaient pas fort éloignés ; que leur nacelle s'était brisée en pièces, comme ils arrivaient sur le rivage, et qu'ils s'étaient sauvés à la nage ; que se voyant à peu de distance de la Rivière Columbia, ils avaient suivi la grève, et s'étaient nourris, le long de leur route, de coquillages et de grenouilles ; qu'ils étaient arrivés chez

des sauvages étrangers, qui, loin de les bien accueillir, avaient tué huit d'entr'eux, et avaient fait les autres prisonniers ; mais que les *Kélémoux*, tribu voisine des Clatsoppes, entendant dire que ces hommes étaient captifs, avaient été les racheter.

Ces faits doivent avoir eu lieu en Mars ou Avril, 1811. Le sauvage qui nous en fit le récit, paraissait être doué de beaucoup d'intelligence, et savait quelques mots de la langue Anglaise. Il nous dit aussi qu'il avait été aux établissemens Russes à *Chitka*, sur les côtes de la Californie, aux îles Sandwich, et aux Indes Orientales.

Sur ces entrefaites, Comcomlé nous fit demander, Mr. Stuart et moi, pour le guérir d'un mal de gorge, qui le faisait, disait-il, beaucoup souffrir. Comme il était un peu tard, nous remîmes au lendemain à aller guérir le chef des Chinouques ; et bien nous en prit : car le même soir, la sœur du sauvage qui nous avait accompagnés dans notre voyage aux chûtes, nous avertit que Comcomlé se portait très bien, et qu'il ne nous avait fait demander que pour se saisir de nous. Cet avis rompit entièrement la partie.

1811

CHAPITRE X.

Occupations à l'Etablissement—Retour d'une Partie des Gens de l'Expédition de l'Intérieur—Nouvelle Expédition—Voyage à la Recherche de trois Déserteurs.

Le 26 Septembre, notre maison se trouva achevée, et nous nous y logeâmes. Le maçonnage nous avait d'abord causé quelque embarras; mais enfin, ne pouvant réussir à faire de la chaux, faute de pierres calcaires, nous employâmes de la terre glaise en guise de mortier. Cette maison était assez spacieuse pour nous contenir tous; et nous l'avions distribuée le plus commodément qu'il nous avait été possible. Nous achevâmes aussi un attelier pour le forgeron, qui jusqu'alors avait travaillé en plein air.

La goëlette, dont la construction avait nécessairement langui, en conséquence de ce que le charpentier n'avait été aidé que par le tonnelier, fut enfin lancée le 2 d'Octobre, et nommée la *Dolly*, avec les cérémonies ordinaires

en pareil cas. Je fus ce jour-là à la baie d'*Young*, où je vis les ruines des maisons que les Capitaines Lewis et Clarke y avaient fait bâtir, dans l'automne de 1805.

Le 5 au soir, MM. Pillet et M'Lellan arrivèrent dans un canot de Mr. D. Stuart, conduit par deux de ses hommes. Ils amenaient comme passagers Mr. Régis Bruguier, que j'avais bien connu dans ce pays, et une famille Iroquoise. Mr. Bruguier venait pour faire la chasse au castor, et était muni de pièges et autres ustensiles nécessaires. Le rapport que ces messieurs nous firent de l'intérieur du pays était des plus satisfaisants : ils avaient trouvé le climat salubre, et avaient été bien reçus par les naturels. Ces sauvages possédaient un grand nombre de chevaux, et Mr. Stuart s'était procuré plusieurs de ces animaux à bon marché. En remontant le fleuve, ils étaient parvenus à une jolie rivière, que les naturels nomment *Okenakane*. Mr. Stuart s'était déterminé à établir son comptoir sur le bord de cette rivière ; et après avoir fait bâtir une maison, il avait jugé convenable de renvoyer à l'Etablissement les personnes sus-nommées, se contentant de garder près de lui, pour

1811

l'hiver, MM. Ross et Montigny, avec deux hommes.*

Cependant, la saison étant venue où les sauvages quittent les bords de la mer, pour se retirer dans les bois, et établir leurs quartiers d'hiver, le long des ruisseaux et des petites rivières, nous commençâmes à ne presque plus rien recevoir d'eux, et à nous trouver courts de vivres. Il fut donc résolu que Mr. R. Stuart partirait dans la goëlette avec Mr. Mumford, pour le triple objet d'obtenir autant de provisions que possible ; de couper du bois de chêne, pour l'usage du tonnelier ; et de faire la traite avec les naturels. Ils partirent à cet effet le 12. Au bout de cinq jours, Mr. Mumford revint dans un canot sauvage. Cet homme ayant voulu s'emparer du commandement, et mener (à l'instar du Capitaine Thorn) celui qui l'avait engagé pour servir, avait été renvoyé en conséquence à l'Etablissement.

Le 10 Novembre, nous découvrîmes que trois de nos gens (P. D. Jérémie et les deux Belleau) avaient déserté. Nous étant procuré

* Un de ces hommes lui avait été laissé par Mr. Thompson, à la place d'un insulaire de Sandwich, que ce monsieur se proposait d'emmener en Canada.

de suite un grand canot, nous nous embarquâmes, Mr. Matthews et moi, pour courir après eux, avec ordre d'aller jusqu'aux rapides, s'il était nécessaire. Le 11, ayant remonté la rivière, jusqu'à une pointe appellée la Pointe aux Chênes, nous rencontrâmes la goëlette, que Mr. Stuart y faisait charger de ce bois. Mr. Farnham se joignit à nous, ainsi qu'un des hommes, et nous poursuivîmes notre route, marchant jour et nuit. Nous étant rendus au terme de notre voyage, sans pouvoir obtenir de nouvelles satisfaisantes concernant nos déserteurs, et manquant de vivres, nous retournâmes sur nos pas. Nous arrivâmes le 16 à la Pointe aux Chênes, où nous retrouvâmes Mr. Stuart, prêt à partir.

Cependant, les naturels du lieu nous dirent qu'ils avaient vu des traces de souliers empreintes sur le sable, dans le voisinage. Nous étant donc procuré de petits canots, nous parcourûmes les environs, pendant une partie de la journée du 17 ; et ayant remonté une petite rivière, nous fûmes jusqu'auprès des montagnes qu'on apperçoit de la Pointe aux Chênes, et qui en sont éloignées d'environ deux lieues. L'espace qui se trouve entre le fleuve et ces montagnes, est un terrain bas et marécageux,

entrecoupé d'une infinité de petits canaux. Sur le soir, nous rebroussâmes chemin, pour regagner la goëlette ; mais le jour étant tombé, nous nous égarâmes. Notre situation devint on ne peut plus désagréable ; faute de trouver un endroit où nous pûssions débarquer, nous fûmes contraints de continuer à voguer, ou plutôt à tournoyer, dans cette espèce de labyrinthe, constamment agenouillés dans nos petites pirogues, que le moindre balancement aurait infailliblement fait chavirer. Il pleuvait à verse, et il faisait très obscur. Enfin, après avoir erré pendant une partie de la nuit, nous parvînmes à gagner le bord d'une forêt. Ayant laissé là nos pirogues, nous traversâmes le bois, dans l'obscurité, déchirés par les ronces, et arrivâmes à la goëlette, vers deux heures du matin, transis de froid et épuisés de fatigue.

Le 18 se passa à achever de charger le vaisseau ; et le 19 au matin, nous levâmes l'ancre. Comme nous descendions la rivière, des sauvages du village de Chreluit nous vinrent trouver, et s'offrirent à nous aider dans la recherche de nos déserteurs. Mr. Stuart me fit mettre à terre à ce village, et m'associa Mr. Farnham. Nous passâmes la journée a faire sécher nos habits. Le lendemain, nous embarquâmes avec

deux hommes et une femme de l'endroit, et remontâmes le fleuve. Nous rencontrâmes bientôt un canot : les sauvages qui le conduisaient nous apprirent que nos déserteurs avaient été faits prisonniers par le chef d'une tribu qui habite sur les bords du Wolamat, et qu'ils nommèrent *Cathlanaminim*. Nous poursuivîmes notre route, et campâmes sur une plage de sable, vis-à-vis de l'Ile aux Chevreuils. Nous passâmes là une nuit à peu près aussi désagréable que celle du 17 au 18. Nous avions allumé un feu, et nous nous étions fait un abri de nattes ; mais il survint bientôt un coup de vent, accompagné d'une grosse pluie ; notre feu fut éteint, nos nattes furent emportées, et il nous fut impossible de rallumer l'un, ni de retrouver les autres ; de sorte qu'il nous fallut demeurer toute la nuit exposés à la fureur de la tempête. Dès qu'il fit jour, nous nous rembarquâmes, et nous mîmes à ramer de toutes nos forces, pour nous réchauffer. Nous arrivâmes le soir, près du village où étaient nos déserteurs, et nous en vîmes un sur la côte. Nous nous rendîmes à la maison du chef, où nous les trouvâmes tous trois, plus enclins à nous suivre qu'à demeurer esclaves chez ces barbares. Nous y passâmes la nuit, non pas sans quelque crainte, et sans

1811

quelque précaution ; le chef ayant la réputation d'être méchant et capable de violer le droit des gens. C'était un homme de haute taille et de bonne mine, et fier a proportion, comme nous nous en apperçûmes, à la manière froide et hautaine dont il nous accueillit. Les naturels chantèrent et firent la médecine presque toute la nuit durant, auprès d'un moribond. J'eus occasion de voir faire au malade son testament : s'étant fait apporter ce qu'il avait de plus précieux, ses bracelets de cuivre, ses grains de verre, son arc et ses flêches avec leur carquois, ses hameçons, ses lignes, sa pipe, &c. il distribua le tout à ses plus intimes amis, avec promesse de leur part de les lui rendre, s'il revenait à la vie.

Le 22, après beaucoup de difficultés et de contestations de la part du chef, nous convînmes avec lui de la rançon de nos gens. Lui ayant donc donné toutes les couvertures que nous avions, une chaudière de cuivre, une hache, un méchant pistolet, une corne à poudre, et des balles, il nous remit ses prisonniers, avec leurs armes, qu'il leur avait ôtées, et leur canot, qu'il avait fait transporter dans les bois. Nous nous embarquâmes, et allâmes camper près du Cowilitzk. Le lendemain, le vent s'étant élevé,

après notre départ, nous séparâmes une natte de jonc double, et ayant coupé une branche d'arbre, nous en fîmes un mât, et mîmes à la voile. Nous arrivâmes bientôt à la vue de la baie de Gray, à 15 ou 16 milles de notre comptoir. Nous avions pourtant une longue traversée à faire, la rivière formant en cet endroit une espèce de lac; mais le vent était favorable. Nous nous mîmes donc en devoir de traverser, et quittâmes, au coucher du soleil, une petite île, où nous nous étions amusés à chasser. Nous ne fûmes pas longtems à nous repentir de notre témérité; car bientôt le ciel s'obscurcit, le vent souffla avec violence et contre marée; les vagues s'élevèrent à une hauteur prodigieuse, et entrèrent dans notre chétif canot: nous l'allégeâmes autant que nous pûmes, en jettant à l'eau le peu de bagage qui nous restait. Enfin, après avoir été, pendant trois heures, le jouet des flots irrités, et menacés à chaque instant d'être engloutis, nous eûmes le bonheur inattendu d'aborder en lieu de sureté. Notre premier soin fut de remercier l'Etre Suprême de nous avoir délivrés d'un danger si imminent. Nous nous fîmes, avec des branches d'arbres, un abri contre le vent, qui continuait à souffler avec violence;

et nous allumâmes un grand feu, pour nous réchauffer et faire sécher nos habits. Tout cela ne nous empêcha pas de grelotter, le reste de la nuit, tout en nous entretenant du bonheur que nous avions eu de mettre pied à terre, au moment où nous commencions à désespérer tout-à-fait de pouvoir nous sauver.

Le matin du 24 amena un ciel serein. Quoique le vent fût encore fort, nous nous rembarquâmes, et arrivâmes avec nos déserteurs à l'Etablissement, où l'on ne s'attendait plus à nous revoir. Des sauvages qui nous avaient suivis dans une pirogue, jusqu'au moment où nous avions pris la traverse, la veille, étaient heureusement parvenus à l'Etablissement, en suivant les bords de la rivière. Ces sauvages, qui ne doutaient pas que nous ne fussions péris, en avaient prévenu Mr. M'Dougall ; aussi ce monsieur fut-il au comble de la joie et de la surprise, en nous revoyant.

CHAPITRE XI.

Départ de Mr. R. Stuart pour l'Intérieur—Occupations à l'Etablissement—Arrivée de MM. Donald M'Kenzie, R. M'Lellan, &c. Relation de leur Voyage—Arrivée de Mr. W. P. Hunt.

Les naturels nous ayant donné à entendre que le castor était très abondant dans le pays arrosé par le Wolamat, Mr. R. Stuart se procura un guide, et partit le 5 Décembre, accompagné de MM. Pillet et M'Gillis, et de quelques hommes, pour remonter cette rivière, et s'assurer s'il serait avantageux d'établir sur ses bords un poste de commerce. Mr. R. Bruguier les suivit comme chasseur.

La saison où nous attendions le retour du Tonquin était passée, et nous commencions à regarder comme très probable le rapport des sauvages de *Gray's Harbour*. Nous nous flattions pourtant encore de l'espoir que peut-être ce vaisseau aurait fait voile pour les Indes Orientales, sans toucher à l'Etablissement; mais c'étaient-là tout au plus des conjectures.

Le 25, jour de Noel, se passa fort agréablement : nous régalâmes, ce jour là, nos hommes de ce qu'il y avait de meilleur à l'Etablissement. Quoique ce fût peu de chose, ils en parurent pourtant très-satisfaits ; car depuis près de deux mois, ils faisaient assez maigre chaire, ne vivant, pour ainsi dire, que de poisson séché au feu.

Le 27, la goelette étant de retour d'un second voyage, nous la désemparâmes, et la mîmes à l'entrée d'un petit ruisseau, pour l'hiver.

Le tems, qui avait été pluvieux, presque sans interruption, depuis le commencement d'Octobre, s'éclaircit sur le soir du 31, et le 1er. Janvier, 1812, amena un ciel serein. Nous annonçâmes la nouvelle année par une décharge d'artillerie, Une petite ration de liqueurs fortes fut distribuée aux hommes, et la journée se passa dans la gaîté, chacun s'amusant du mieux qu'il lui était possible.

La fête passée, nos gens reprirent leurs occupations ordinaires : tandis que les uns coupaient du bois de charpente, et que les autres faisaient du charbon pour le forgeron, le charpentier construisait une barge, et le tonnelier faisait des barrils pour l'usage des postes que

nous nous proposions d'établir dans l'intérieur.

Le 18 au soir, deux canots remplis de blancs arrivèrent à l'Etablissement. Mr. M'Dougall, qui commandait, étant retenu dans sa chambre par maladie, je fus recevoir ces étrangers. Mon étonnement ne fut pas petit, quand je reconnus parmi eux Mr. Donald M'Kenzie, le même qui était parti de Montréal, avec Mr. W. P. Hunt, dans le mois de Juillet, 1810. Il était accompagné d'un Mr. M'Lellan, propriétaire, d'un Mr. Reed, commis, et de huit engagés. Après s'être un peu remis de leurs fatigues, ces messieurs nous racontèrent l'histoire de leur voyage, dont voici à peu près la substance.

MM. Hunt et M'Kenzie se rendirent dans l'automne de 1810, sur le Missouri, et hivernèrent en un lieu nommé *Nadaoi*, sur les bords de ce fleuve. Là ils furent joints par Mr. R. M'Lellan, par un Mr. Crooks et un Mr. Miller, traiteurs du Sud, qui avaient des relations de commerce avec Mr. Astor. Dans le printems de 1811, s'étant procuré deux grandes barges ou pirogues, ils remontèrent le Missouri, jusque chez une nation nommée *Arikaras*, ou *Ris*, où ils se défirent de leurs barges, et d'une grande partie de leurs effets, en faveur de Mr. Manuel Lisa, commerçant Espagnol.

Ayant acheté, chez les Ris, 130 chevaux, ils se remirent en route, au commencement d'Août, au nombre de soixante et quelques personnes, pour se rendre, par les montagnes, sur la Rivière Columbia. Voulant éviter la rencontre des *Pieds-Noirs*, nation belliqueuse et féroce, qui met à mort tous les étrangers qui tombent entre ses mains, ils dirigèrent leur marche au sud, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au 40e. dégré de latitude. De là, ils se reportèrent vers le nord-ouest, et arrivèrent à un vieux fort ou poste de commerce, sur le bord d'une petite rivière. Ce poste, qui était alors abandonné, avait été établi, comme ils l'apprirent ensuite, par un traiteur Américain nommé Mr. Henry. Nos gens ne doutant pas que cette rivière ne les conduisît sur la Columbia, construisirent des canots pour la descendre. Ayant laissé quelques chasseurs près du vieux fort, avec Mr. Miller, qui m'écontent de son association, s'en retournait aux Etats-Unis, nos gens s'embarquèrent sur la rivière; mais bientôt la trouvant trop rapide, et ayant perdu une partie de leur bagage et un homme, ils résolurent d'abandonner leurs canots, et de faire le trajet à pied. L'entreprise était difficile, vu le peu de provisions qui leur restaient. Néan-

moins, comme il n'y avait pas de tems à perdre en délibérations, après avoir mis en cache le superflu de ce qui leur restait de bagage, ils se partagèrent en quatre troupes, sous la conduite de MM. M'Kenzie, Hunt, M'Lellan et Crooks, et se mirent à suivre les bords de la rivière, qu'ils nommèrent, à cause des difficultés insurmontables qu'elle leur présentait, *Mad River*, la Rivière Enragée. MM. M'Kenzie et M'Lellan suivirent la rive droite, et MM. Hunt et Crooks, la rive gauche. Ils s'attendaient à arriver bien vîte à la Columbia ; mais ils cotoyèrent vingt jours la Rivière Enragée, ne trouvant rien du tout à manger, et souffrant horriblement de la soif. Les rochers entre lesquels coule cette rivière étant trop escarpés pour qu'il leur fût possible d'y descendre, afin de se désaltérer, ils souffraient à peu près le tourment de Tantale ; avec cette différence que celui-ci avait l'eau qu'il ne pouvait atteindre, audessus de sa tête, tandis que nos voyageurs l'avaient audessous de leurs pieds. Plusieurs, pour ne pas périr de soif, burent leur urine : tous, pour appaiser la faim qui les tourmentait, mangèrent des peaux de castors grillées au feu. Ils en vinrent même au point d'être obligés de manger jusqu'à leurs souliers.

1811

Ceux qui cotoyaient la rive gauche souffrirent pourtant moins que les autres, parce qu'ils rencontrèrent de tems en tems des sauvages, qui pourtant s'enfuyaient à leur approche, et même d'aussi loin qu'ils les appercevaient, emmenant avec eux leurs chevaux. Selon toutes les apparences, ces sauvages n'avaient jamais vu d'hommes blancs. Nos voyageurs parvenus à la vue du camp d'une de ces hordes errantes, s'en approchèrent avec autant de précautions, que s'ils se fussent approchés d'une troupe de bêtes farouches. Ayant tiré sur leurs chevaux, ils en tuèrent quelques uns, et eurent soin de laisser quelques effets, pour dédommager les propriétaires de ce qu'ils leur enlevaient ainsi à la dérobée. Ce secours les empêcha de mourir de faim.

Mr. M'Kenzie ayant rejoint Mr. M'Lellan, qui avait pris les devants, leurs deux bandes firent route de compagnie. Bientôt ils eurent occasion de s'approcher assez de Mr. Hunt qui, comme je viens de le dire, cotoyait l'autre rive, pour lui parler et lui annoncer la détresse où ils se trouvaient. Mr. Hunt fit faire un canot avec la peau d'un cheval. Ce canot, comme on peut croire, n'était pas bien grand. On parvint pourtant à faire parvenir, par son

moyen, un peu de chair de cheval aux gens de la rive du nord. On se mit même en devoir de les faire tous passer, un à un, (car on ne le pouvait autrement,) sur la rive du sud. Malheureusement, la rivière était trop impétueuse : le canot chavira, un homme se noya, et les deux partis perdirent l'espérance de pouvoir se joindre. Ils continuèrent donc leur route, chacun de leur côté. Bientôt ceux du nord rencontrèrent une rivière considérable dont ils cotoyèrent les bords. Ils rencontrèrent aussi fort à propos des sauvages qui leur vendirent quelques chevaux. Ils virent dans ces quartiers un jeune Américain qui avait l'esprit égaré, mais qui retrouvait parfois sa raison. Ce jeune homme leur dit, dans un de ses bons intervalles, qu'il était de Connecticut, et se nommait Archibald Pelton ; qu'il était monté par le Missouri, avec Mr. Henry ; que les gens du poste de ce traiteur avaient été massacrés ; que lui seul s'était échappé ; et qu'il errait, depuis trois ans, parmi les sauvages. Nos voyageurs emmenèrent ce jeune homme avec eux. Parvenus au confluent de la rivière qu'ils cotoyaient et de la Columbia, ils reconnurent que c'était celle qui avait été nommée *Lewis*, par le capitaine Américain de ce nom, en 1805.

Ayant donc échangé les chevaux qui leur restaient, pour des pirogues, ils arrivèrent à l'Etablissement, sains et saufs à la vérité, mais dans un état pitoyable ; n'ayant plus pour habits que des lambeaux d'étoffe.

Le récit de ces messieurs nous intéressa beaucoup. Ils ajoutèrent que depuis leur séparation d'avec MM. Hunt et Crooks, ils ne les avaient pas revus, et qu'ils ne croyaient pas qu'il leur fût possible de se rendre à l'Etablissement, avant le printems. Ils se trompaient pourtant : Mr. Hunt arriva le 15 Février, avec trente hommes, une femme et deux enfans, ayant laissé Mr. Crooks avec cinq hommes, chez les *Serpens.** Ils auraient pu arriver presqu'aussitôt que Mr. M'Kenzie ; mais ils avaient passé huit à dix jours, au milieu d'une plaine, chez des sauvages hospitaliers, tant pour se délasser de leurs fatigues, que pour faire la recherche d'un de leurs hommes, qui s'était égaré dans les bois. Ne le trouvant point, ils avaient poursuivi leur route, et étaient arrivés sur les bords de la Columbia, un peu plus bas que l'entrée de la Riviere Lewis, où Mr. M'Kenzie avait débouché.

* Tribu sauvage qui habite à l'ouest des Montagnes de Roches, entre les 43—44 dég. de latitude.

L'arrivée d'un si grand nombre de personnes, nous aurait embarrassés, si elle eût eu lieu un mois plutôt. Heureusement, les naturels nous apportaient alors du poisson frais en abondance. Jusqu'au 30 Mars, nous fûmes occupés à préparer des triplicata de lettres, et autres papiers nécessaires, pour envoyer à New York, la nouvelle de notre arrivée, et de la réunion des deux partis. Mr. Reed fut chargé du message, et il quitta *Astoria*, (c'est ainsi que nous avions nommé notre Etablissement,) en la compagnie de Mr. M'Lellan, qui s'en retournait, et de Mr. R. Stuart, qui portait un assortiment d'effets à l'établissement de son oncle, sur l'Okenakane. MM. Farnham et M'Gillis s'embarquèrent en même tems, accompagnés d'un guide, pour aller chercher les effets que Mr. Hunt avait mis en cache, près du vieux fort de Henry, sur les bords de la Rivière Enragée. Je profitai de cette occasion pour écrire à ma famille. MM. M'Kenzie et Matthews partirent deux jours après, avec cinq à six hommes, pour remonter la Rivière Wolamat.

CHAPITRE XII.

Arrivée du Navire le Beaver—Retour inattendu de MM. D. Stuart, R. Stuart, M'Lellan, &c.—Cause de ce Retour—Décharge du Navire—Nouvelles Expéditions—Desseins hostiles des Naturels—Départ du Beaver—Voyages de l'Auteur—Ses occupations à l'Etablissement.

1812

Depuis le départ de Mr. M'Kenzie, il ne se passa rien de remarquable à Astoria, jusqu'au 9 de Mai. Nous apperçûmes ce jour-là, à notre grande surprise et à notre grande joie, une voile en mer, vis-à-vis de l'embouchure du fleuve. Aussitôt Mr. M'Dougall s'embarqua dans une chaloupe, et se rendit au cap, pour y faire des signaux. Le 10 au matin, le tems se trouvant beau, et la mer calme, la chaloupe se rendit à bord sans accident. Le vent s'étant élevé, peu après, le vaisseau fit voile et entra dans la rivière, où il jetta l'ancre, sur les deux heures de l'après-midi. Vers le soir, la chaloupe revint au Fort, avec les passagers suivants: MM. John Clarke, (propriétaire,) Al-

fred Seton, et George Ehnainger, neveu de Mr. Astor, (commis,) et deux hommes. Nous apprîmes de ces messieurs que le navire se nommait le *Beaver*, et nous était consigné; que le capitaine se nommait *Cornelius Sowles*; qu'il était parti de New York le 10 Octobre, 1811, et avait touché dans la traversée, à *Massa Fuero*, et aux îles Sandwich. Mr. Clarke me remit des lettres de mon père et de plusieurs de mes amis: j'appris par cette voie que la mort m'avait privé d'une sœur chérie.

1812

Le 11 au matin, nous fûmes étrangement surpris de voir arriver MM. D. Stuart, R. Stuart, R. M'Lellan, R. Crooks, Reed et Farnham. Ce retour, aussi prompt qu'inopiné, était dû à une aventure malencontreuse qui leur était arrivée, en remontant la rivière. Comme ils faisaient le portage des chûtes, qui est fort long, quelques naturels vinrent avec leurs chevaux, s'offrir d'aider à transporter des effets au haut bout du portage. Mr. R. Stuart, ne se défiant pas d'eux, leur confia quelques ballots de marchandises qu'ils mirent sur leurs chevaux: mais, en faisant route, ils montèrent par un sentier étroit dans les rochers, et s'enfuirent à bride abattue, sans qu'il fût possible de les rattrapper, Mr. Stuart fit tirer quelques

1812 coups de fusil audessus de leurs têtes, pour les intimider, mais ils réussirent à s'éloigner avec les marchandises. Nos gens continuèrent à transporter le reste des effets. Comme il y avait auprès d'eux un grand nombre de naturels, que la réussite et l'impunité des voleurs avaient enhardis, Mr. Stuart crut prudent de prendre soin du bagage, au haut du portage, tandis que MM. M'Lellan et Reed faisaient l'arrière-garde. Ce dernier, qui portait sur son dos une boîte de fer-blanc, contenant les papiers qui lui avaient été remis pour New-York, se trouvant à quelque distance du premier, les sauvages crurent le moment favorable pour l'attaquer, et lui enlever la boîte, dont le luisant les avait sans doute tentés. Ils fondirent sur lui si précipitamment, qu'il n'eut pas le tems de se mettre en defense. Après quelques momens de résistance, il reçut à la tête un coup de bâton, qui l'étendit par terre ; et les sauvages s'emparèrent de ses effets. Mr. M'Lellan, s'étant apperçu de la chose, lâcha un coup de sa carabine sur l'un des voleurs, et lui fit mordre la poussière : les autres prirent la fuite, mais emportèrent pourtant ce qu'ils avaient volé. Mr. M'Lellan courut aussitôt vers Mr. Reed ; mais le trouvant sans mouvement, et

baignant dans son sang, il le crut mort, et alla au plus vite rejoindre Mr. Stuart, le pressant de s'éloigner de ces meurtriers. Mr. Stuart ne voulut pas poursuivre sa route, sans s'assurer si Mr. Reed était vraiment mort; et s'acheminant, malgré les instances de Mr. M'Lellan, vers l'endroit où celui-ci l'avait laissé, il eut à peine fait deux cents pas, qu'il le rencontra qui venait vers eux, se tenant la tête de ses deux mains.*

L'objet du voyage de Mr. Reed se trouvant détruit par la perte de ses papiers, il s'était rendu, avec les autres messieurs, chez Mr. D. Stuart, d'où ils étaient repartis au commencement de Mai, pour se rendre à Astoria. En redescendant, ils rencontrèrent Mr. R. Crooks, avec un nommé Day. On a vu dans le chapitre précédent, que Mr. Crooks était resté avec cinq hommes chez des sauvages soi-disant hospitaliers: ce monsieur et son compagnon furent les seuls de ce parti qui se rendirent à l'Etablissement; encore arrivèrent-ils dans l'état le plus pitoyable, les sauvages les ayant de-

* La nouvelle de cette rencontre fâcheuse nous avait été annoncée par des naturels du haut de la rivière, vers le 15 d'Avril; mais nous n'y avions pas ajouté foi.

pouillés de toutes leurs hardes, et ne leur ayant laissé que des morceaux de peaux de chevreuil, pour couvrir leurs nudités.

Le 12, la goëlette, que nous avions envoyée au vaisseau, revint avec une cargaison, et les passagers suivants: MM. B. Clapp, J. C. Halsey, C. A. Nichols, et R. Cox, commis, cinq Canadiens, sept Américains, tous gens de métier, et douze insulaires de Sandwich, pour le service de l'Etablissement.

Le capitaine fit sonder le chenail, pendant plusieurs jours; mais ne trouvant pas assez d'eau, ils ne voulut pas faire remorquer le navire jusqu'à Astoria. Il fallut conséquemment le faire décharger par la goëlette. Cette opération nous occupa pendant la plus grande partie du mois de Juin.

Le Capitaine Sowles et Mr. Clarke nous confirmèrent la nouvelle de la destruction du navire le Tonquin: ils l'avaient apprise à l'île d'Ohahou, par une lettre qu'un capitaine Ebbetts, employé par Mr. Astor, y avait laissée. Il fut néanmoins résolu unanimement que Mr. Hunt s'embarquerait sur le Beaver, pour prendre une connaissance exacte du commerce de la côte, et toucher aux établissemens Russes de Chitka. Les papiers nécessaires ayant été préparés de

nouveau, ils furent confiés à Mr. R. Stuart, qui devait traverser le continent, en la compagnie de MM. Crooks et R. M'Lellan, propriétaires mécontents, qui s'en retournaient aux Etats-Unis. Mr. Clarke se prépara, en même tems, à partir, avec un assortiment considérable de marchandises, et accompagné de MM. Pillet, M'Lellan, Farnham, et Cox, pour aller former un nouvel établissement sur la Rivière Spokane. Mr. M'Kenzie se prépara de son côté à aller parcourir, avec Mr. Seton, les bords de la Rivière Lewis ; tandis que Mr. D. Stuart reconnaitrait, avec MM. Matthews et M'Gillis, la partie du nord. Ces messieurs nous quittèrent, le 31 Juin au soir, au nombre de 62 personnes. La suite fera voir le résultat de leurs différentes entreprises.

Durant tout le mois de Juillet, les naturels manifestèrent si ouvertement leurs intentions hostiles, que nous fûmes obligés d'être constamment sur nos gardes. Nous construisîmes des galeries en dedans de nos palissades, et exhaussâmes nos bastions d'un second étage. L'alarme devint si sérieuse vers la fin du mois, que nous tînmes continuellement des sentinelles aux portes, et une vigie jour et nuit, dans les hauts bastions.

1812 Le Beaver s'était trouvé prêt à partir pour son voyage de la côte, à la fin de Juin, et Mr. Hunt s'était rendu à son bord, le 1er Juillet : mais les vents d'Ouest ayant régné pendant tout le mois, ce ne fut que le 4 Août qu'il mit à la voile, et sortit de la rivière, devant être de retour à la fin d'Octobre.

Les mois d'Août et de Septembre furent employés à l'achèvement d'une maison de 45 pieds sur 30. Ce bâtiment, qui fut couvert en bardeaux, devait servir d'hopital pour les gens de l'Etablissement, et de logis pour les ouvriers.

L'expérience ayant appris que, depuis le commencement d'Octobre jusqu'à la fin de Janvier, les vivres n'étaient apportés à l'Etablissement qu'en très petite quantité, il fut résolu que je partirais dans la goëlette, accompagné de Mr. Clapp, pour aller chercher une cargaison de poisson sec. Nous laissâmes Astoria, le 1er Octobre, avec un petit assortiment de marchandises. Le voyage fut fort heureux : nous trouvâmes le gibier très abondant, et tuâmes une grande quantité de cygnes, outardes, canards, &c. Nous revînmes le 20, à Astoria, avec une partie de notre venaison, outre 750 saumons fumés, et 450 peaux de castor, &c.

Je repartis seul, quelques jours après, pour le même objet. Ce second voyage ne me fut rien moins qu'agréable : j'essuyai une pluie continuelle, et le gibier se trouva aussi beaucoup moins abondant. Je parvins néanmoins à échanger mes effets pour des fourrures et du poisson séché ; et je revins, le 15 Novembre, à Astoria, où le besoin de viandes fraiches commençait à se faire vivement sentir ; jusque là que plusieurs de nos hommes avaient été attaqués du scorbut.

MM. Halsey et Wallace étant partis le 23, avec 14 hommes, pour aller hiverner sur le Wolamat, et Mr. M'Dougall étant constamment détenu dans sa chambre par la maladie, nous restâmes, Mr. Clapp et moi, seuls chargés des affaires de l'Etablissement, et les seuls qui pussions lier société : heureusement, Mr. Clapp était un homme d'un caractere aimable, d'une humeur gaie, et d'un commerce agréable. Entre nos devoirs journaliers, nous nous occupions de musique ou de lecture ; ayant quelques instrumens et une bonne bibliothèque. Sans cela nous aurions passé tristement notre tems, dans cette saison pluvieuse, au milieu de la boue épaisse qui nous entourrait, et nous interdisait le plaisir de la promenade.

CHAPITRE XIII.

Inquiétude sur le sort du Beaver—Nouvelle de la Guerre entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis—Conséquences de cette Nouvelle—Occurrences diverses—Arrivée de deux Canots du N. O.—Préparatifs pour le Départ—Remise du Départ—Arrangement avec Mr. J. G. M'Tavish.

Les mois d'Octobre, de Novembre, et de Décembre étaient passés, sans que nous eussions eu aucune nouvelle du Beaver ; et nous craignions qu'il ne lui fût arrivé, comme au Tonquin, quelque accident désastreux. On verra, dans le chapitre suivant, pourquoi ce vaisseau ne revint pas à Astoria, dans l'automne de 1812.

Le 15 Janvier, 1813, Mr. M'Kenzie arriva de son établissement qu'il avait abandonné, après avoir mis en cache une partie de ses effets. Il venait nous annoncer que la guerre avait été déclarée entre la Grande Bretagne et les Etats Unis. Cette nouvelle avait été apportée à son poste, par quelques messieurs de la Com-

L'1813

pagnie du N. O. qui lui avaient remis une lettre contenant la proclamation du Président à cet effet.

En apprenant cette nouvelle, nous aurions fortement désiré, tous tant que nous étions à Astoria d'Anglais et de Canadiens, de nous voir en Canada ; mais il ne nous était pas même permis de penser à nous y transporter, au moins incontinent : nous étions séparés de notre pays par un espace immense, et les difficultés du voyage étaient insurmontables dans cette saison. Nous tînmes donc une espèce de conseil de guerre ; et, après avoir murement pesé la situation où nous nous trouvions ; après avoir sérieusement considéré qu'étant presque tous sujets Britanniques, nous commercions cependant sous le pavillon Américain ; et que nous ne pouvions pas nous attendre à recevoir de secours, les ports des Etats-Unis devant très probablement être tous bloqués, nous conclûmes à abandonner l'Etablissement, dès le printems suivant, ou au plus tard, au commencement de l'été. Nous ne fîmes point part de ces résolutions à nos engagés, de peur qu'ils n'abandonnassent de suite le travail ; mais nous cessâmes, dès ce moment, de trafiquer avec les naturels ; tant parceque nous

1813 n'étions pas pourvus d'une grande quantité de marchandises, que parceque nous avions plus de pelleteries que nous ne pouvions en emporter.

Tant que nous avions attendu le retour du vaisseau, nous avions fait servir une ration de farine aux engagés: nous nous trouvâmes en conséquence très courts de vivres, à l'arrivée de Mr. M'Kenzie et de ses gens. Cette augmentation du nombre des bouches, nous contraignit de réduire la ration de chaque homme à 4 onces de farine et à 1½ livre de poisson sec, par jour; et même d'envoyer une partie de nos gens passer le reste de l'hiver à l'établissement de MM. Wallace et Halsey.

Cependant, l'éturgeon ayant commencé à entrer dans la rivière, je partis, le 13 Février, pour en aller chercher; et j'en envoyai, le 15, une charge de canot à l'Etablissement. Ce fut un secours bien opportun pour les engagés, qui, depuis plusieurs jours, avaient cessé de travailler, faute d'une nourriture suffisante. Je formai un grand campement, près de la Pointe aux Chênes, et Mr. M'Dougall y envoya tous les hommes malades du scorbut, pour le rétablissement de leur santé.

Le 20 Mars, MM. Reed et Seton, sous la conduite de qui nous avions envoyé une partie



de nos gens à l'établissement du Wolamat, pour subsister, revinrent à Astoria. Ces messieurs nous parlèrent des bords du Wolamat comme étant charmans, et abondants en castors et en chevreuils, et nous apprirent que MM. Wallace et Halsey avaient construit une maison, dans une grande prairie, à 50 lieues de l'embouchure de cette rivière. Mr. M'Kenzie et son parti, nous quittèrent de nouveau, le 31, pour aller faire part des résolutions prises à Astoria, aux messieurs qui hivernaient dans l'intérieur.

Le 11 Avril, deux canots d'écorce, portant le pavillon Britannique, arrivèrent à Astoria. Ces canots étaient commandés par MM. J. G. M'Tavish et Joseph Laroque, qui avaient sous eux dix-neuf voyageurs Canadiens. Ils formèrent leur camp, sur une pointe de terre, à la portée du canon de notre Fort. Nous invitâmes ces messieurs à monter au logis, et nous apprîmes d'eux le sujet de leur voyage. Ils étaient descendus pour attendre l'arrivée du navire l'*Isaac Todd*, qui était parti du Canada, en Octobre, 1811, et d'Angleterre, en Mars, 1812, chargé de marchandises pour la Compagnie du N. O. Ils avaient ordre de rester à l'entrée de la rivière, jusqu'au mois de Juillet, et de s'en retourner alors, si le vaisseau ne

K218

se montrait pas. Ils nous apprirent aussi que les naturels leur avaient présenté, sur la route, des pierres à fusil, du plomb, et de la poudre à tirer; et qu'ils en avaient prévenu Mr. M'Kenzie, présumant que ces sauvages avaient découvert et pillé des effets mis en cache: ce qui se trouva être effectivement le cas.

Le mois de Mai fut employé en préparatifs pour notre départ. Le 25, MM. Wallace et Halsey revinrent de leur hivernement, avec 17 paquets de pelleteries, et 32 ballots de viandes sèches. Ce dernier article fut reçu avec beaucoup de plaisir; car il nous fallait des vivres pour le voyage que nous nous disposions à entreprendre. MM. Clarke, D. Stuart, et M'Kenzie arrivèrent aussi, au commencement de Juin, avec 140 paquets de fourrures, fruit de deux années de l'établissement d'Okenakane, et d'une de celui de Spokane.*

Messieurs les propriétaires hivernants n'étant pas d'avis d'abandonner le pays, aussi promptement que nous avions décidé de le faire, à As-

* Les profits de ce dernier poste ne furent pas considérables; parceque ceux qui l'avaient en soin furent contraints de se nourrir de la chair de leurs chevaux; et ils en mangèrent quatre-vingt dix, durant l'hiver.

toria, la chose devenant impraticable, à cause du manque de provisions pour le voyage, et de chevaux pour transporter les effets, le projet fut remis au mois d'Avril suivant. Ces messieurs ayant reçu un nouvel assortiment de marchandises, repartirent pour leurs différents postes, le 7 Juillet. Mr. M'Kenzie, dont les effets avaient été pillés par les naturels, demeura à Astoria; et s'occupa du soin d'amasser la plus grande quantité possible de saumon séché au soleil. Il fit, à cet effet, sept à huit voyages, dans le haut de la rivière, tandis que nous nous occupions au Fort, à emballer le castor, et les autres pelleteries.

Notre objet, étant de nous munir, avant de quitter le pays, des vivres et des chevaux nécessaires pour le voyage; afin d'éviter toute opposition de la part de la Compagnie du N. O. nous entrâmes en arrangement avec Mr. M'Tavish. Ce monsieur nous ayant représenté qu'il manquait absolument des effets nécessaires, pour se procurer des vivres, en remontant la rivière, nous lui en fournîmes de nos magazins; avec promesse de sa part, que ces effets nous seraient payés, le printems suivant, ou en fourrures, ou en lettres de change sur la Compagnie du N. O. à Montréal.

1813

CHAPITRE XIV.

Arrivée du Navire l'Albatross—Raisons pour lesquelles le Beaver n'était pas revenu à Astoria—Tentative infructueuse du Capitaine Smith—Etonnement et Regret de Mr. Hunt—Son Départ—Relation de la Destruction du Tonquin—Causes de ce Désastre—Réflexions.

Le 4 Août, nous vîmes, contre toute attente, une voile à l'entrée de la rivière. Un de nos messieurs s'embarqua aussitôt dans la barge, pour l'aller reconnaître; mais avant qu'il eût traversé la rivière, ce vaisseau entra en dedans de la barre, et dirigea sa course vers Astoria. J'étais resté au Fort, avec Mr. Clapp et quatre hommes. Aussitôt que nous eûmes reconnu le pavillon Américain, ne doutant pas que ce ne fût un vaisseau destiné pour l'Etablissement, nous le saluâmes de trois coups de canon. Le vaisseau vint mouiller vis-à-vis du Fort, mais de l'autre côté de la rivière, et nous rendit notre salut. Peu après, nous vîmes une chaloupe, ou plutôt nous entendîmes (car il était deja nuit) les rames d'une chaloupe qui

venait vers nous. Nous en attendions l'abord avec impatience, pour savoir ce qu'était ce vaisseau, et ce qu'il nous apportait. Nous fûmes bientôt tirés d'incertitude par l'arrivée de Mr. Hunt, qui nous apprit que le navire se nommait l'*Albatross*, et était commandé par le Capitaine *Smith*.

On se rappellera que Mr. Hunt était parti à bord du Beaver, le 4 Août de l'année précédente, et devait être de retour, avec ce vaisseau, dans le mois d'Octobre de la même année. Nous lui témoignâmes notre surprise de ce qu'il n'était pas revenu au tems dit, et lui exprimâmes les craintes que nous avions eu sur son sort, ainsi que sur celui du Beaver; et il nous exposa ainsi les raisons pour lesquelles ni lui ni le Capitaine Sowles, n'avaient pu remplir la promesse qu'ils nous avaient faite:—Après avoir quitté la Riviere Columbia, ils avaient cinglé au nord, et s'étaient rendus à l'établissement Russe de Chitka, où ils avaient échangé une partie de leurs marchandises contre des fourrures. Ils avaient fait avec le gouverneur de cet établissement, qui se nommait Mr. Barnoff, des arrangemens par lesquels ils s'engagaient à le pourvoir régulièrement de tous les effets dont il pourrait avoir besoin, et

à lui envoyer tous les ans un vaisseau, pour cet effet, ainsi que pour transporter les fourrures de son établissement aux Indes Orientales. Ils s'étaient ensuite avancés vers le nord, et avaient touché aux îles de St. Pierre et St. Paul, près du *Kamtchatka*, où ils s'étaient procurés près de 80,000 peaux de loups-marins à fourrures. Ces opérations leur avaient pris beaucoup de tems; la saison était fort avancée; ils commençaient à se trouver entourrés de glaces, et ce ne fut pas sans avoir couru de grands dangers, qu'ils parvinrent enfin à sortir de ces parages. Débarassés des glaces du nord, ils avaient dirigé leur course vers les îles Sandwich, où ils étaient arrivés, après avoir essuyé plusieurs tempêtes. Mr. Hunt était débarqué sur ces îles, avec les gens qui l'avaient accompagné, et qui ne faisaient pas partie de l'équipage; et le vaisseau, après avoir subi les radoubs nécessaires, avait fait voile pour Canton.

Mr. Hunt avait passé près de six mois aux îles Sandwich, dans l'attente d'un vaisseau de New-York, n'imaginant pas que la guerre eût été déclarée. Mais enfin, las d'attendre inutilement, il avait acheté une petite barque d'un des chefs de l'île d'Ohahou, et il la faisait préparer pour se rendre dedans à la Rivière Co-

lumbia, lorsqu'il apperçut en mer quatre voiles, qui vinrent bientôt mouiller dans la baie d'Ohètity. Il se rendit de suite à bord d'un de ces vaisseaux, et apprit qu'ils venaient des Indes, d'où ils étaient partis en toute hâte, pour éviter les croiseurs Anglais. Il apprit aussi du Capitaine Smith, que le Beaver était arrivé à Canton, quelques jours avant la nouvelle de la déclaration de la guerre. Le Capitaine Smith apportait quelques effets que l'agent de Mr. Astor envoyait pour l'Etablissement. Mr. Hunt avait frêté l'Albatross pour le transporter, avec ses effets à la Rivière Columbia. Ce monsieur n'avait pas été oisif pendant le tems qu'il était resté aux îles Sandwich : il nous apportait 35 quarts de lard ou bœuf salé, neuf tierçons de ris, une grande quantité de taro séché, et une bonne provision de sel.

Comme je connaissais le chenail de la rivière, je me rendis à bord du navire, et le pilotai au mouillage du Tonquin, sous les canons du Fort, pour faciliter le débarquement des effets.

Le Capitaine Smith nous informa qu'en 1810, un an avant la formation de notre Etablissement, il était entré, avec le même navire,

1813

dans la rivière, et l'avait remontée jusqu'à la Pointe aux Chênes; qu'il avait tenté de former là un établissement, mais que l'emplacement qu'il avait choisi pour bâtir, et où il avait même commencé un jardin, ayant été submergé par les hautes eaux du mois de Juillet, il avait été contraint de renoncer à son entreprise, et de se rembarquer. Nous avions vu en effet, à la Pointe aux Chênes, quelques vestiges de ce projet d'établissement.

Le Capitaine Smith avait engagé son vaisseau à un Français du nom de P. Demestre, qui était alors passager à son bord, pour aller prendre une cargaison de bois de sandal aux îles Marquises, où ce monsieur avait laissé quelques hommes, l'année précédente. Il ne put, par conséquent, acquiescer à la demande que nous lui fîmes, de passer l'été avec nous, pour transporter ensuite nos effets et nos gens aux îles Sandwich.

Mr. Hunt fut dans le dernier étonnement lorsque nous l'instruisîmes de la résolution que nous avions prise de laisser le pays: il nous blâma fort d'avoir agi si précipitamment; en nous faisant observer que le succès du voyage sur la côte, et les arrangemens qu'il avait faits

avec les Russes, promettaient un commerce des plus avantageux. Néanmoins, voyant que nous étions décidés à nous en tenir à notre premier avis, et ne pouvant de lui même remplir ses engagemens envers le Gouverneur Barnoff, il consentit à se remettre en mer, afin de chercher un vaisseau pour transporter ceux d'entre nous qui voudraient s'en retourner par cette voie. Il s'embarqua en effet sur l'Albatross, à la fin du mois. Mon ami Mr. Clapp s'embarqua avec lui : ils devaient d'abord ranger les côtes de la Californie, dans l'espoir d'y rencontrer quelques vaisseaux Américains ; ces vaisseaux fréquentant assez souvent ces parages, pour obtenir des provisions des Espagnols.

Quelques jours après le départ de Mr. Hunt, le vieux chef Comcomlé vint nous annoncer qu'un sauvage de *Gray's Harbour*, qui s'était embarqué sur le Tonquin, en 1811, et qui avait seul échappé au massacre des gens de ce vaisseau, était revenu chez sa nation. Comme la distance de la Rivière Columbia à *Gray's Harbour* n'était pas bien grande, nous envoyâmes chercher ce sauvage. Il fit d'abord beaucoup de difficulté de suivre nos gens ; mais à la fin il se laissa persuader. Il arriva à Astoria, et nous relata les circonstances de

1813 cette malheureuse catastrophe, à peu près comme suit :*

" Après," nous dit-il, " que je me fus embarqué sur le Tonquin, ce vaisseau fit voile pour *Noutka*.† Arrivés vis-à-vis d'un grand village, appellé *Nouhity*, nous jettâmes l'ancre. Les naturels ayant invité Mr. M'Kay à aller à terre, il y alla, et fut reçu de la manière la plus cordiale : on le retint même plusieurs jours au village, et on le fit coucher, chaque nuit, sur des peaux de loutres de mer. Pendant ce tems-là, le capitaine s'occupait à faire les échanges avec ceux des naturels qui fréquentaient le navire ; mais ayant eu quelques difficultés avec un des principaux chefs, sur le prix de certaines marchandises, il finit par le mettre hors du vaisseau, et lui frotta le visage, en le repoussant, avec les peaux que celui-ci avait apportées pour l'échange. La hose fut

* Bien entendu que je francise un peu le langage de ce barbare, et que je rends par des mots et des phrases les choses qu'il ne pouvait nous faire entendre que par gestes ou par signes.

† Grande peuplade de sauvages, parmi lesquels les Espagnols avaient envoyé des missionnaires, sous la conduite du *Signor Quadra ;* mais d'où ils furent chassés par le Capitaine Vancouver, en 1792.

regardée par ce chef, et par ses gens, comme une insulte des plus graves, et ils résolurent d'en tirer vengeance. Pour venir plus surement à bout de leur dessein, ils dissimulèrent leur ressentiment, et vinrent, comme à l'ordinaire, à bord du vaisseau. Un jour, de très bon matin, une grande pirogue, contenant une vingtaine d'hommes, vint le long du navire : les sauvages qui étaient dedans tenaient chacun, à la main, un paquet de fourrures, et ils dirent qu'ils venaient pour trafiquer. Les gens qui faisaient alors le quart, les laissèrent monter. Peu après, il arriva une seconde pirogue, portant à peu près autant d'hommes que la première. Les matelots crurent que ceux-ci venaient aussi pour échanger des fourrures, et les laissèrent monter comme les premiers. Bientôt, les pirogues se succédant ainsi l'une à l'autre, l'équipage se vit entourré d'une multitude de sauvages, qui montaient sur le navire, de tous côtés. Alarmés de la chose, ils furent en prévenir le capitaine et Mr. M'Kay, qui s'empressèrent de monter sur le tillac. J'y montai aussi ; et craignant, par le grand nombre de sauvages que je vis sur le pont, et par les mouvemens de ceux qui étaient à terre, et qui s'empressaient d'embarquer dans leurs pi-

1318

rogues, pour venir au vaisseau ; craignant, dis-je, qu'il ne se tramât quelque mauvais dessein, je fis part de mes soupçons à Mr. M'Kay, qui lui-même en parla au capitaine. Celui-ci affecta un grand air de sécurité, et dit, qu'avec les armes à feu qu'il y avait à bord, on ne devait pas craindre même un plus grand nombre de sauvages. Cependant, ces messieurs étaient montés sans armes, et n'avaient pas même sur eux leurs poignards. Je les pressai de mettre en mer ; et voyant le nombre des sauvages augmenter à chaque instant, le capitaine se laissa enfin persuader : il ordonna à une partie des gens de l'équipage de lever l'ancre, et aux autres de sauter sur les vergues, pour déferler les voiles. Il avertit, en même tems, les naturels de se retirer, parceque le vaisseau allait gagner la pleine mer. Aussitôt ceux-ci se levèrent, en poussant un grand cri, tirèrent les couteaux qu'ils avaient cachés sous leurs paguchons de fourrures, et fondirent sur les gens du vaisseau. Mr. M'Kay fut la première victime qu'ils immolèrent à leur fureur. Deux sauvages, que j'avais vus, du couronnement du tillac, où j'étais assis, suivre pas à pas ce monsieur, se jettèrent sur lui, et lui ayant donné un grand coup de *potumagane* (espèce de sabre dont il sera parlé



plus bas) sur le derrière de la tête ; ils le renversèrent sur le pont, le prirent ensuite, et le jettèrent à la mer, où les femmes, qui étaient restées dans les pirogues, l'achevèrent. Une autre troupe se jetta sur le capitaine, qui se défendit longtems avec son couteau ; mais qui périt aussi sous les coups de ces meurtriers, accablé par le nombre. Je vis ensuite, et c'est la dernière chose dont je fus témoin, avant de quitter le navire, je vis les gens qui étaient au haut du mât, se glisser par les cordages dans les écoutilles. L'un d'eux reçut, en descendant, un coup de couteau dans le dos. Je sautai alors à la mer, pour éviter un sort pareil à celui du capitaine et de Mr. M'Kay : les femmes m'attrappèrent, et me dirent de me cacher vitement sous des nattes qu'il y avait dans les pirogues ; ce que je fis. Bientôt après, j'entendis le bruit des armes à feu : les sauvages s'enfuirent du vaisseau, et regagnèrent le rivage. Le lendemain, ayant vu quatre hommes s'éloigner du navire, dans une chaloupe, ils envoyèrent quelques pirogues à leur poursuite ; et j'ai tout lieu de croire que ces quatre hommes furent rattrappés et massacrés ; car je n'ai vu aucun d'eux ensuite. Les sauvages se voyant maitres absolus du Tonquin, se rendirent en

foule à son bord, pour le piller. Mais bientôt, lorsqu'il y en avait entre quatre et cinq cents, tant dessus qu'alentour, le navire sauta avec un fracas horrible. J'étais sur la grève, quand l'explosion eut lieu, et je vis des bras, des jambes, et des têtes, voler en l'air et de tous côtés. Cette tribu perdit près de 200 de ses gens, en cette rencontre. Quant à moi, je demeurai leur prisonnier, et j'ai été leur esclave pendant deux ans."

Notre sauvage ayant fini son discours, nous lui fîmes des présens proportionnés au plaisir qu'il nous avait fait, et à la peine qu'il s'était donnée ; et il s'en retourna satisfait en apparence de notre libéralité.

D'après le récit de ce sauvage, le Capitaine Thorn fut, par son humeur brusque et son caractère emporté, la cause première de sa propre mort et de celle de tous les gens du vaisseau. Ce qui parait du moins certain, c'est qu'il se rendit coupable d'une négligence et d'une imprudence impardonnables, en ne bastinguant pas ses haubans, comme font tous les navigateurs qui fréquentent cette côte, et en laissant monter à la fois sur son vaisseau, un trop grand nombre de sauvages.

Le Capitaine Smith, de l'Albatross, qui avait vu les débris du Tonquin, et qui nous parla

aussi de ce malheureux evènement, en attribuait la cause au Capitaine Ayres, de Boston. Ce navigateur avait emmené, comme on l'a vu plus haut, dix ou douze des naturels de Nouhity, comme chasseurs, avec promesse de les ramener chez eux, et les avait inhumainement abandonnés sur des îles désertes. Les compatriotes de ces malheureux, indignés de la conduite du capitaine Américain, avaient formé le dessein de s'en venger sur les premiers hommes blancs qui se montreraient chez eux. Le hazard voulut que notre vaisseau entrât le premier dans cette baie ; et les naturels exécutèrent sur nos gens leur projet de vengeance.

Quoiqu'il en soit de la cause première et principale de ce désastre, (car on doit sans doute en supposer plus d'une,) dix-sept personnes, c'est-à-dire, tous les blancs qu'il y avait sur le vaisseau, furent massacrées : pas un seul n'échappa à la boucherie, pour nous en venir apporter la nouvelle, si ce n'est le sauvage de *Gray's Harbour.* Le massacre de nos gens fut vengé, à la vérité, par la destruction d'un nombre dix fois plus grand de leurs meurtriers ; mais cette circonstance, qui pourrait peut-être réjouir le cœur d'un sauvage, était une bien faible consolation (si c'en était une) pour des

hommes civilisés. La mort de Mr. M'Kay fut une perte irréparable pour la Société, qui aurait probablement été dissoute plutôt qu'elle ne le fût, sans l'arrivée de Mr. Hunt. Tout intéressant que nous parût le récit du sauvage de *Gray's Harbour*, quand il en vint à la fin malheureuse de cet homme vraiment estimable, les marques du regret se peignirent visiblement sur la physionomie de tous ceux qui l'écoutaient.

Au commencement de Septembre, Mr. M'Kenzie partit, accompagné de MM. Wallace et Seton, pour aller porter un assortiment de marchandises aux messieurs de l'intérieur, ainsi que pour les instruire des arrangemens que l'on avait faits avec Mr. Hunt, et leur enjoindre d'envoyer toutes les pelleteries, et de faire descendre en même tems les insulaires de Sandwich, afin qu'ils fussent renvoyés dans leur pays.

CHAPITRE XV.

Arrivée d'un nombre de Canots du N. O.—Vente de l'Etablissement d'Astoria à cette Compagnie—Nouvelles du Canada—Arrivée de la Corvette Racoon—Accident avenu à son bord—Prise de possession d'Astoria par le Capitaine—Surprise et mécontentement de l'Equipage—Départ du Vaisseau.

QUELQUES jours après le départ de Mr. M'Kenzie, nous apperçûmes, à notre grande surprise, au bout de *Tongue-Point*, deux canots portant le pavillon Britannique, et un au milieu d'eux portant le pavillon Américain. C'était Mr. M'Kenzie lui-même qui revenait avec MM. J. G. M'Tavish et Angus Bethune, de la Compagnie du N. O. Il avait rencontré ces messieurs près des rapides, et s'était déterminé à retourner avec eux à l'Etablissement, en conséquence des renseignemens qu'ils lui avaient donnés. Ils étaient sur des canots *allèges*, ayant laissé derrière eux MM. John Stuart et M'Millan, avec une brigade de huit canots chargés de fourrures.

1813 Mr. M'Tavish monta à notre logis, et nous fit voir une lettre qui lui avait été adressée par Mr. A Shaw, un des agens de la Compagnie du N. O. Ce monsieur lui annonçait dans sa lettre, que le navire l'*Isaac Todd*, avait fait voile de Londres, dans le mois de Mars, conjointement avec la frégate la *Phœbe*, qui venait par ordre du gouvernement s'emparer de notre Etablissement, cet Etablissement ayant été représente aux Lords de l'Amirauté, comme une colonie importante, fondée par le gouvernement Américain. Les huit canots, qni avaient été laissés derrière, s'étant joints aux premiers, il se forma dans le fond d'une petite baie, près de notre Etablissement, un camp d'environ 75 hommes. Comme ils étaient sans vivres, nous leur en fournîmes. Nous nous tînmes cependant sur nos gardes, de crainte de quelque surprise de leur part ; car nous leur étions inférieurs du côté du nombre.

La saison avançant, et leur navire n'arrivant point, ils se trouvèrent dans une situation tout-à-fait désagréable, sans vivres, ni marchandises pour s'en procurer des naturels, qui même ne les voyaient pas d'un bon œil, ayant de bons chasseurs, mais manquant de munitions. Las de recourir sans cesse à nous, pour avoir des

provisions, ils nous proposèrent de leur vendre notre Etablissement et son contenu. Placés comme nous l'étions, dans l'attente de voir paraitre, d'un jour à l'autre, un vaisseau de guerre Anglais, pour nous enlever ce que nous possédions, nous écoutâmes leurs propositions. Il y eut plusieurs consultations; les négociations trainèrent en longueur; enfin l'on convint du prix des pelleteries et des marchandises, et le traité fut signé, de part et d'autre, le 23 Octobre. Les messieurs du N O. prirent possession d'Astoria, étant convenus de payer à chacun des serviteurs de la ci-devant *Pacific Fur Company* (nom qui avait été choisi par Mr. Astor) le montant de leurs gages, en déduction du prix des effets que nous leur livrions, de les nourrir, et de fournir un passage *gratis*, à ceux d'entr'eux qui voudraient s'en retourner en Canada.

Ce fut ainsi, qu'après avoir franchi les mers, et enduré toutes sortes de fatigues et de privations, je perdis, en un instant, toutes mes espérances de fortune. Je ne pus m'empêcher de remarquer que nous ne devions pas nous attendre à un pareil traitement de la part du gouvernement Britannique, après les assurances que nous avions reçues du ministre de Sa Ma-

jesté, avant notre départ de New-York. Mais, comme je viens de le dire, on avait exagéré aux yeux des ministres l'importance de notre comptoir ; car s'ils l'eussent connu, il ne leur eût pas surement porté ombrage, ou du moins ils ne l'eussent pas jugé digne d'une expédition maritime. La plus grande partie des serviteurs de la P. F. C. s'engagèrent à la Compagnie du N. Ouest : les autres aimèrent mieux s'en retourner dans leur pays, et je fus du nombre de ces derniers. Néanmoins, Mr. M'Tavish m'ayant intimé que l'on aurait besoin de mes services à l'Etablissement, je m'engageai pour l'espace de cinq mois, c'est à dire, jusqu'au départ du parti qui devait remonter le fleuve au printems, pour se rendre en Canada, par la voie des Montagnes de Roches, et des rivières de l'intérieur. MM. John Stuart et M'Kenzie partirent vers la fin du mois, le dernier pour faire remettre au premier les comptoirs qui avaient été établis dans l'intérieur par la ci-devant société.

Le 15 Novembre, MM. Alex. Stuart et Alex. Henry, tous deux propriétaires dans la Compagnie du N. O. arrivèrent à l'Etablissement, dans deux canots d'écorce conduits par seize hommes. Ces messieurs étaient partis

au *Fort William* sur le Lac Supérieur, dans le mois de Juillet. Ils nous communiquèrent quelques gazettes du Canada, par lesquelles nous apprîmes que les armes Britanniques avaient eu jusqu'alors le dessus. Ils nous confirmèrent aussi la nouvelle qu'une frégate Anglaise devait venir s'emparer de notre ci-devant Etablissement : ils furent même fort surpris de ne pas voir l'*Isaac Todd* en rade.

Le 30 au matin, nous apperçûmes un bâtiment qui doublait le Cap *Disappointment*, et qui mouilla bientôt après dans la baie de Baker. Ignorant si c'était un vaisseau ami ou ennemi, nous crûmes prudent d'y envoyer Mr. M'Dougall dans un canot, avec ceux des hommes qui avaient été au service de la ci-devant P. F. C. avec l'injonction de se dire Américains, si le vaisseau était Américain, et Anglais, dans le cas contraire. Tandis qu'ils étaient en route, Mr. M'Tavish fit embarquer toutes les pelleteries qui étaient marquées au nom de la Compagnie du N. O. sur deux barges qui se trouvaient au Fort, et remonta la rivière jusqu'à *Tongue Point*, où il devait attendre un signal convenu. Vers minuit, Mr. Halsey, qui avait accompagné Mr. M'Dougall au vaisseau, revint au Fort, et nous annonça

1813

que c'était la corvette Britannique *Racoon*, de 26 pièces de canon, et de 120 hommes d'équipage, commandée par le Capitaine Black. Mr. John M'Donald, propriétaire dans la Compagnie du N. O. était venu passager dans le Racoon, accompagné de cinq engagés. Ce monsieur était parti d'Angleterre dans la frégate la *Phœbé*, qui avait fait voile avec l'*Isaac Todd* jusqu'à Rio-Janeiro: ayant rejoint là une escadre Anglaise, l'amiral leur avait donné pour convoi les corvettes *Racoon* et *Cherub*: ces quatre bâtimens avaient fait voile de compagnie jusqu'au Cap de Horn, où ils s'étaient séparés, après s'être donné rendez-vous à l'île de *Juan Fernandez*. Les trois vaisseaux de guerre s'y étaient effectivement rendus; mais après avoir attendu longtems en vain l'*Isaac Todd*, le Commodore Hillier, qui commandait cette petite escadre, ayant appris que le Commodore Américain Porter faisait un tort considérable au commerce Anglais, surtout parmi les baleiniers qui fréquentent ces mers, il résolut de l'aller chercher, et de lui livrer combat, et chargea le Capitaine Black d'aller détruire l'Etablissement Américain de la Rivière Columbia. Mr. M'Donald s'était en conséquence embarqué, avec ses gens, à bord du Racoon,

Ce monsieur nous apprit qu'ils avaient essuyé un tems affreux en doublant le Cap Horn. Il pensait que si l'*Isaac Todd* n'avait pas relâché en quelque endroit, il arriverait dans la rivière sous une quinzaine de jours. Au signal convenu, Mr. M'Tavish revint à Astoria avec ses pelleteries, et apprit avec beaucoup de plaisir l'arrivée de Mr. M'Donald.

Le 1er Décembre, la barge de la corvette vint au Fort avec Mr. M'Donald et le 1er lieutenant, nommé Mr. *Sheriff.* Ces deux messieurs étaient convalescents, à la suite d'un accident qui leur était arrivé, dans la traversée de Juan Fernandez à la Rivière Columbia. Le capitaine voulant faire nettoyer les canons, avait ordonné qu'ils fussent tous tirés à poudre: pendant cet exercice, une des pièces de stribord avait fait long feu; la flamme s'était communiquée à des cartouches qui étaient suspendues audessus de ce canon, et de là à des cornes remplies de poudre qui étaient accrochés à l'un des soliveaux. Il s'en était suivi une explosion, dont une vingtaine d'individus avaient été atteints: huit étaient morts à la suite de leurs brulures; et MM. M'Donald et Sheriff avaient eu beaucoup de mal: on avait eu bien de la peine à leur ôter leurs habits, et

lorsque le lieutenant débarqua il ne pouvait pas encore se servir de ses mains, tant elles étaient brulées. Parmi ceux qui avaient été les victimes de cet accident, se trouvait un Américain du nom de J. Flatt, engagé au service de la Compagnie du N. O. et que ces messieurs parurent regretter beaucoup.

Comme il y avait sur le Racoon des effets destinés pour la Compagnie, on envoya la goëlette à la baie de Baker, afin de les apporter au Fort; mais le tems fut tellement mauvais, et le vent si violent qu'elle ne revint que le 12, avec ces effets, et le Capitaine Black, un garde-marine, quatre soldats de marine, et quatre matelots. Nous régalâmes nos hôtes le plus splendidement qu'il nous fut possible. Après le diner, le capitaine fit donner des armes à feu aux serviteurs de la Compagnie; et nous nous rendîmes ainsi armés sur une platteforme, où l'on avait érigé un mât de pavillon. Là le capitaine prit un pavillon Britannique, qu'il avait apporté à dessein, et le fit hisser au haut du mât: puis, ayant pris une bouteille pleine de vin de Madère, il la cassa sur le mât, en déclarant à haute voix, qu'il prenait possession de l'Etablissement et du pays, au nom de Sa Majesté Britannique; et il changea le nom d'Astoria

en celui de *Fort-George.* Les chefs sauvages avaient été assemblés pour être témoins de la cérémonie, et je leur expliquai dans leur langue ce dont il s'agissait. On tira trois décharges d'artillerie et de mousquèterie, et l'on but à la santé du Roi, selon l'usage reçu en pareilles occasions.

Le vaisseau se trouvant retenu par les vents contraires, le capitaine fit faire un relevé exact de l'entrée de la rivière, ainsi que du chenail, entre la baie de Baker et le Fort George. Les officiers nous vinrent voir tour à tour, et ils me parurent généralement très mécontents de leur voyage : ils s'étaient attendus à rencontrer plusieurs vaisseaux Américains chargés de riches pelleteries, et avaient calculé d'avance leur part de la prise d'Astoria. Ils n'avaient rien rencontré et leur étonnement fut à son comble quand ils virent que notre Etablissement avait été transporté à la Compagnie du N. O. et était sous le pavillon Britannique. Il me suffira de citer les expressions du Capitaine Black, pour faire voir combien ils s'étaient mépris sur notre compte. Ce capitaine vint à terre de nuit : lorsque nous lui fîmes voir, le lendemain matin, les palissades de l'Etablissement, il demanda s'il n'y avait pas d'autre Fort ;

ayant appris que non, il s'écria, avec l'air du plus grand étonnement : "Quoi ! c'est là ce fort que l'on m'avait représenté comme formidable ! eh ! bon Dieu, je le renverserais en deux heures, avec une pièce de quatre !"*

Il y avait sur le Racoon deux jeunes hommes du Canada, qui avaient été pressés lorsque ce vaisseau s'était trouvé à Québec, quelques années avant son voyage à la Rivière Columbia : l'un se nommait Parent, et était de Québec ; l'autre était du Haut-Canada, et se nommait M'Donald. Ces jeunes gens nous témoignèrent qu'ils auraient désiré de rester au Fort George ; et comme il y avait parmi nous des gens qui n'auraient pas demandé mieux que de s'embarquer sur la corvette ; nous proposâmes au capitaine de faire un échange, mais il n'y voulut jamais consentir. Un Américain, nommé John Little, qui était malade depuis bien du tems, fut embarqué et commis aux soins du chirurgien, Mr. O'Brien, devant être mis à terre aux îles Sandwich. P. D. Jérémie s'embarqua aussi sur la corvette. Ce vaisseau mit à la voile et sortit de la rivière, le 31 Mars.

* *What! is this the Fort I have heard so much of! Great God! I could batter it down with a four-pounder in two hours.*

CHAPITRE XVI.

Envoi dans l'Intérieur—Retour de MM. J. Stuart et M'Kenzie—Vol commis par les Naturels—Expéditions guerrieres contre les Voleurs.

Le 3 Janvier, 1814, on expédia deux canots chargés de marchandises pour l'intérieur, sous la conduite de MM. A. Stewart et J. Keith, avec 15 hommes d'équipage. Deux de ces hommes étaient chargés de porter des lettres à l'Est des montagnes, afin de faire préparer les canots et les vivres nécessaires pour le voyage du printems suivant. Je profitai de l'occasion pour écrire à Montréal. Ce fut la troisième fois que je tentai inutilement de faire parvenir de mes nouvelles à ma famille et à mes amis, depuis mon arrivée à la Rivière Columbia.

MM. J. Stuart et M'Kenzie, qui, comme on l'a vu plus haut, avaient été envoyés pour instruire les messieurs de l'intérieur de ce qui s'était passé au Fort George, furent de retour le 6 au matin. Ils nous dirent qu'ils avaient laissé derrière, MM. D. Stuart et Clarke, avec les

1814 canots chargés. Ils nous apprirent aussi qu'ils avaient été attaqués par les naturels près des rapides. Comme ils descendaient vers le soir, entre le premier et le second portage, ils avaient vu un grand nombre de sauvages assemblés à une certaine distance ; ce qui leur avait causé quelque inquiétude. En effet, quelque tems après qu'ils eurent eu campé, et lorsque tout le monde dormait, excepté Mr. Stuart, qui était de garde, ces sauvages s'étaient approchés du camp, et avaient décoché plusieurs flèches, une desquelles avait pénétré la couverture d'un des hommes qui était couché près du bagage, et lui avait percé l'oreille : la douleur lui avait fait pousser un cri aigu qui avait alarmé tout le camp, et y avait causé un remuement général. Les naturels s'étant apperçus de la chose, s'étaient éloignés, en poussant des cris et des hurlemens affreux. Au jour, nos gens avaient ramassé huit flèches, autour du camp : ils entendaient encore les sauvages crier et hurler dans les bois ; mais ils s'étaient pourtant rendus jusqu'au bas du portage, sans être molestés.

La hardiesse dont ces barbares avaient fait preuve, en attaquant un parti de 40 à 45 personnes, nous fit présumer qu'ils attaqueraient à bien plus forte raison celui de Mr. Stewart,

qui ne consistait qu'en 17 hommes. En conséquence, je reçus ordre de préparer incontinent un canot et des armes à feu. Le tout fut prêt dans le court espace de deux heures, et je m'embarquai de suite avec un guide et six hommes. Nos instructions étaient de faire toute la diligence possible, pour tâcher de rejoindre MM. Stewart et Keith, et les convoyer ensuite jusqu'au haut du dernier portage ; ou de redescendre avec les effets, si nous trouvions trop de résistance. Nous voguâmes donc toute la journée et toute la nuit du 6, et le 7 jusqu'au soir. Nous trouvant alors à peu de distance des rapides, je fis faire halte, pour mettre les armes à feu en ordre, et laisser prendre aux hommes un peu de repos. Je fis rembarquer vers minuit, et j'ordonnai aux hommes de chanter en ramant, afin que les messieurs que nous voulions rejoindre pussent s'appercevoir que nous passions, si par hazard ils étaient campés sur quelqu'une des îles dont la rivière est remplie en cet endroit. Bientôt, en effet, nous nous entendîmes hêler. Nous étant arrêtés, nous fûmes joints par nos gens, qui descendaient tous dans un canot. Ils nous dirent qu'ils avaient été attaqués la veille, et que Mr. Stewart avait été blessé. Nous

?X8/U

virâmes, et dirigeâmes notre route de compagnie du côté du Fort. Au jour, nous arrêtâmes pour déjeuner, et Mr. Keith m'instruisit des particularités de l'affaire de la veille. Etant arrivés au bas des rapides, ils avaient commencé à faire le portage, du côté nord de la rivière, qui est parsemé de rochers, pardessus lesquels il leur fallait passer avec les effets, Après qu'ils eurent eu transporté les deux canots, et une partie des marchandises, les naturels s'approchèrent en grand nombre, cherchant à enlever quelque chose à la dérobée. Mr. Stewart se trouvait seul au haut bout du portage, qui peut avoir six cents pas de longueur, et Mr. Keith était au centre. Un sauvage se saisit d'un sac qui contenait quelques effets de peu de valeur, et s'enfuit: Mr. Stewart, qui s'en apperçut, courut après le voleur, pour lui enlever le sac, et après quelque résistance de sa part, il parvint à lui faire lâcher prise. Bientôt il vit venir vers lui un nombre de sauvages armés de leurs arcs et de leurs flêches: l'un d'eux banda son arc, et le visa; Mr. Stewart coucha ce sauvage en joue, en lui criant de ne pas tirer; au même instant il reçut une flêche, qui lui perça l'épaule gauche. Il voulut alors faire feu; mais comme il avait plu toute la

journée, son fusil rata, et avant qu'il l'eût remis en état de partir, une autre flèche, mieux dirigée que la première, le frappa au côté gauche, et pénétra entre deux côtes, vis-à-vis du cœur : au même moment, son coup partit, et le sauvage tomba mort. Plusieurs autres s'avancèrent alors, pour venger la mort de leur compatriote ; mais deux des hommes arrivèrent avec leurs charges, et leurs fusils, (car on ne faisait ces portages que les armes à la main,) et voyant ce qui se passait, l'un d'eux jetta son paquet à terre, lâcha son coup sur un des sauvages, et le renversa. Il se releva pourtant, et cherchait à ramasser ses armes ; mais l'autre homme courut à lui, lui arracha une dague et l'acheva, en lui en frappant la tête à coups redoublés. Les autres sauvages, voyant le gros de nos gens s'approcher de la scène du combat, s'éloignèrent, et traversèrent la rivière. Cependant, Mr. Stewart arracha les flèches de son corps, avec l'aide d'un des hommes : le sang sortit en abondance de ses blessures, et il vit qu'il lui serait impossible de continuer sa route : il ordonna donc qu'on transportât les canots et les effets à l'autre bout du portage. Bientôt on apperçut un grand nombre de pirogues remplies de guer-

1814

tiers qui venaient de la rive opposée de la rivière. Nos gens crurent qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de s'éloigner au plus vite; ils s'embarquèrent tous dans l'un des canots, et abandonnèrent l'autre, ainsi que les marchandises, au pouvoir des naturels. Tandis que les barbares pillaient ces effets, plus précieux pour eux que les pommes d'or du jardin des Hespérides, nos gens s'éloignèrent, et se mirent hors de leur vue. La retraite avait pourtant été si précipitée, qu'ils avaient laissé à terre un sauvage du Lac des Deux Montagnes, engagé à la Compagnie comme chasseur. Ce sauvage s'était caché derrière des rochers, voulant, à ce qu'il disait, tuer quelqu'un des voleurs, et n'était pas revenu lors du rembarquement. Mr. Keith le regrettait beaucoup, craignant à juste titre qu'il ne fût découvert, et massacré par les naturels. Nous voguâmes toute la journée et une partie de la nuit du 8, et arrivâmes au Fort le 9, au soleil levant. Notre premier soin, après avoir annoncé le désastre de nos gens, fut de panser les blessures de Mr. Stewart, qui n'étaient enveloppées que d'un méchant morceau de toile de coton.

Les effets qu'on avait été contraint d'abandonner, étaient de conséquence pour la Compagnie, en autant qu'elle se trouvait hors d'état de les remplacer. Il était d'ailleurs dangereux de laisser les naturels en possession d'une cinquantaine de fusils et d'une quantité considérable de munitions, dont ils pouvaient se servir contre nous. Les propriétaires décidèrent donc qu'on se rembarquerait sur le champ, pour aller punir les voleurs, ou du moins tâcher de recouvrer les effets perdus. J'allai trouver, par leur ordre, les principaux chefs du voisinage, pour leur expliquer ce qui s'etait passé, et les inviter à se joindre à nous ; ce à quoi ils consentirent très volontiers. Puis, ayant fait préparer six canots, nous nous rembarquâmes le 10, au nombre de 62 hommes, armés de pied en cap, et munis d'une petite pièce de campagne.



Nous nous rendîmes en peu de tems au bas du premier rapide : mais l'essentiel manquait à notre petite armée ; elle était sans vivres ; notre premier soin devait donc être de chercher à nous en procurer. Etant arrivés vis-à-vis d'un village, nous apperçûmes sur la rive, une trentaine de sauvages armés, qui paraissaient nous attendre de pied ferme. Nous ne

1814

fîmes point mine de les vouloir guerroyer ; mais ayant mis à terre, sur la rive opposée à leur village, je traversai la rivière, avec cinq à six hommes, pour entrer en pourparler avec eux, et tâcher d'en obtenir des vivres. Je m'apperçus bientôt que le village était abandonné, les femmes et les enfans ayant gagné les bois, et emporté avec eux toutes les provisions de bouche. Ils nous offrirent pourtant des chiens, et nous en achetâmes une vingtaine. Nous passâmes ensuite au second village, où l'on était deja instruit de notre venue. Nous y achetâmes encore quelques chiens et un cheval ; après quoi nous passâmes le portage, et allâmes camper sur une île, nous étant encore procuré des chiens et quelques chevaux.

Nous voyant pourvus de nourriture pour quelques jours, nous instruisîmes les naturels des motifs qui nous amenaient, et leur annonçâmes que nous étions déterminés à les mettre à mort et à bruler leurs villages, s'ils ne nous rapportaient sous deux jours les effets volés le 7. Nous nous rendîmes à un grand village de la rive méridionale que nous trouvâmes désert. Nous fîmes des perquisitions concernant le sauvage Nipissingue qui avait été laissé au por-

tage ; mais les naturels nous assurèrent qu'ils ne l'avaient pas vu.*

N'ayant pu réussir à nous faire remettre, au haut des rapides, aucune partie des effets perdus, les habitans nous protestant que ce n'étaient pas eux, mais ceux des villages d'en bas, qui avaient fait le pillage, nous redescendîmes, et allâmes camper sur l'île aux Fraises. L'intention des propriétaires étant d'intimider les naturels, sans répandre de sang, s'il était possible, nous faisions parade de notre nombre, et tirions de tems en tems notre petite pièce, pour leur faire entendre que nous pouvions les atteindre d'un bord de la rivière à l'autre. Un sauvage et sa femme, qui nous avaient accompagnés, nous conseillèrent de faire un des chefs

* Ce sauvage revint quelques tems après à l'Etablissement, mais dans un état pitoyable. Après le départ des canots, il s'était tapi derrière un rocher, et avait ainsi passé la nuit. Au jour, craignant d'être découvert par les naturels, il avait gagné les bois, et dirigé ses pas vers le Fort, à travers un pays montueux. Il était arrivé sur les bords d'une petite rivière qu'il lui avait d'abord été impossible de traverser. La faim cependant commençait à le presser ; il eût pu l'assouvir, ayant rencontré plusieurs bêtes fauves ; mais malheureusement il avait perdu la pierre de son fusil. Enfin il avait traversé la rivière et était parvenu à une bourgade dont les habitans l'avaient désarmé et fait prisonnier. Nos gens ayant appris où il était, l'envoyèrent chercher, et donnèrent quelques couvertures pour sa rançon.

prisonnier. Nous y parvînmes bientôt, sans courir de dangers. Ayant invité un des naturels à venir fumer avec nous, il y vint ; peu après, il en vint un autre ; enfin un des chefs, et des plus considérés parmi eux, y vint aussi. Aussitôt nous le saisîmes, le garotâmes sous une tente, et plaçâmes devant lui deux gardes le sabre nu à la main. Nous renvoyâmes les autres sauvages porter à leurs gens la nouvelle de la captivité du chef, en leur disant que s'ils ne nous rapportaient pas incessamment les effets qu'ils nous avaient pris, nous le mettrions à mort. Notre stratagême réussit : ils nous apportèrent bientôt une partie des fusils, et des chaudières de cuivre, et quelques autres petits effets, nous protestant que c'était tout ce qu'ils avaient eu pour leur part du pillage. Nous passâmes aux autres villages, et réussîmes à recouvrer tous les fusils, et environ un tiers des autres effets.

Quoiqu'ils eussent été les agresseurs, comme ils avaient eu deux hommes de tués, et que nous n'en avions perdu aucun de notre côté, nous crûmes devoir nous conformer à l'usage du pays, et leur abandonnâmes le reste des effets, pour payer, ou selon leur expression, pour couvrir les corps de leurs deux compa-

triotes. Nous commencions d'ailleurs à nous trouver courts de vivres, et il ne nous eût pas été facile d'atteindre les ennemis, s'ils se fussent retirés dans les bois, selon leur coutûme, lorsqu'ils se sentent les plus faibles. Nous relâchâmes notre prisonnier, et lui donnâmes un pavillon, en lui disant que lorsqu'il nous le présenterait déployé, nous le regarderions comme un signe de paix et d'amitié ; mais que si, lorsque nous ferions les portages, quelqu'un des naturels avait le malheur de s'approcher du bagage, nous le tuerions sur le champ. Nous nous rembarquâmes, le 19 au matin, et arrivâmes le 22 à l'Etablissement, où nous fîmes le rapport de notre expédition guerrière. Nous trouvâmes Mr. Stewart fort mal de ses blessures, et surtout de celle du côté, qui était tellement enflée, que nous eûmes tout lieu de croire que la flèche avait été empoisonnée.

Si nous ne fîmes pas aux sauvages autant de mal que nous aurions pu leur en faire, ce ne fut pas par timidité, mais par humanité, et pour ne pas répandre le sang humain inutilement. Car après tout, que nous serait-il revenu d'avoir massacré quelques uns de ces barbares, dont le crime n'était pas l'effet de la dépravation et

de la scélératesse, mais d'un désir ardent et irrésistible d'améliorer leur sort? Il faut convenir aussi que l'intérêt bien entendu des propriétaires s'opposait à des actes d'hostilités trop marqués de leur part: il leur importait beaucoup de ne se pas faire des ennemis irréconciliables de toutes les peuplades qui avoisinent les portages, puisqu'ils devaient avoir à les passer et repasser si souvent par la suite. Il est d'ailleurs assez probable que les autres naturels des bords du fleuve et de la mer, n'auraient pas vu avec indifférence, des étrangers punir leurs compatriotes avec trop d'éclat et de rigueur; et qu'ils auraient fait cause commune avec ces derniers, pour résister aux premiers, et peut-être même les chasser du pays.

CHAPITRE XVII.

Description de Tongue Point—Voyage au Wolamat—Retour de Mr. Hunt, dans le Brig le Pedlar—Relation du Naufrage du Navire le Lark—Préparatifs pour le Voyage continental.

Les nouveaux propriétaires de notre Etablissement n'étant pas satisfaits du site que nous avions choisi, se déterminèrent à changer le Fort de place ; et après avoir fait parcourir et examiner les bords de la rivière, ils ne trouvèrent pas d'endroit plus propice que la langue ou pointe de terre appellée *Tongue Point.* Cette pointe, ou pour mieux dire peut-être, ce cap, s'avance d'environ dix ou douze arpens dans la rivière, et est terminé par un rocher coupé à pic, dont le sommet peut avoir 250 pieds d'élévation audessus du niveau de l'eau. Ce sommet était couvert de bois de construction, et l'on y trouvait plusieurs fontaines : on y montait par un chemin formé en pente douce sur le derrière, où il y a moins d'élévation, et moins de largeur, y ayant une petite baie de chaque côté, et vis-à-vis l'une de l'autre ; en

1814

sorte que cette presqu'île a véritablement la forme d'une langue, et paraît de loin comme une île. Lorsque le vent est fort, les naturels craignent de doubler le cap, et font ordinairement portage. Astoria était plus proche de l'entrée de la rivière que ne l'est *Tongue Point*; mais cet avantage était compensé par des avantages plus grands et en plus grand nombre: outre que le sol de ce dernier site devait être moins boueux dans la saison pleuvieuse; on pouvait s'y mettre bien plus facilement, à l'abri des hostilités des naturels, et l'on n'y avait moins à appréhender les attaques des ennemis civilisés, par mer, en tems de guerre.

Les personnes qui étaient dans l'intérieur s'étant réunies au Fort, les provisions de bouche, qu'il y avait dans les hangards, furent bien vîte consommées. Il fallut donc que la plupart songeassent à aller subsister ailleurs. Je partis le 7 Février, pour aller conduire un nombre d'engagés à l'établissement du Wolamat, où il y avait plusieurs chasseurs, sous la conduite de Mr. Wm. Henry. En remontant cette rivière, je la trouvai superbe: c'est en effet une des plus belles entre celles qui se jettent dans la Columbia. Depuis son confluent avec cette dernière, jusqu'à une chûte assez



considérable, le pays est, à la vérité, bas et marécageux ; mais en arrivant à cette chûte, les rives commencent à s'élever de chaque côté ; et audessus, elles offrent une perspective très-riante, ou du moins très-pittoresque, étant dépouillées d'arbres, en plusieurs endroits, et s'élevant graduellement en forme d'amphithéâtre. Le chevreuil et la biche s'y trouvent en très grande quantité : aussi avait-on formé l'établissement dans l'intention d'y tenir constamment un nombre de chasseurs pour nous pourvoir de venaison. Car dès notre arrivée à la Rivière Columbia, nous nous étions attendus que l'hiver serait à peu près aussi rigoureux qu'il a coutume de l'être sous les mêmes latitudes ; mais nous fûmes bientôt détrompés : la douceur du climat ne nous permit jamais de faire parvenir des viandes fraiches du Wolamat à Astoria. Le sel manquait ; et les tentatives que l'on fit pour sécher ou fumer la venaison, furent toujours infructueuses.

Ayant confié mes compagnons aux soins de Mr. Henry, je pris congé de ce monsieur, et m'en retournai. Je trouvai MM. Keith et Pillet campés à la Pointe aux Chênes, pour y passer la saison de la pêche à l'éturgeon. Ces

1814

messieurs me prévinrent que je devais demeurer avec eux.

Le 28 Février, on apperçut une voile à l'embouchure du fleuve. Nos messieurs ôsèrent un moment se flatter que c'était le vaisseau qu'ils attendaient depuis si longtems. Ils furent bientôt détrompés par une lettre de Mr. Hunt, que les sauvages apportèrent au Fort. Ce monsieur avait acheté, dans son voyage, un brig appellé le *Pedlar* : il arrivait sur ce vaisseau, et avait pour pilote le Capitaine *Northrop*, ci devant patron du navire le *Lark*. Ce navire avait été frété par Mr. Astor, et était parti de New-York, avec des provisions pour notre ci-devant Compagnie ; mais malheureusement, il avait été assailli par une tempête furieuse, et avait viré sous voiles, vers le 16eme. dég. de lat. nord, et à environ 100 lieues des îles Sandwich. Le second, qui était malade, fut noyé dans la chambre, et quatre hommes de l'équipage périrent en même tems . Le capitaine fit aussitôt couper les mâts et les cordages ; ce qui remit le vaisseau sur quille, mais plein d'eau. L'un des hommes plongea dans la chambre du voilier et apporta une petite voile, qu'ils attachèrent au mât de beaupré ; il plongea une seconde fois, et apporta une caisse contenant quelques dou

zaines de bouteilles de vin. Pendant treize jours, ils eurent pour toute nourriture un morceau de la chair d'un requin, qu'ils avaient eu le bonheur de prendre, et qu'ils mangeaient cru, et pour toute boisson une roquille de vin par jour chacun. Enfin, les vents alisés les firent aborder à l'île de Tahouraha, où le navire se brissa sur les rochers. Les insulaires sauvèrent l'équipage, et pillèrent tous les effets qui flottaient sur l'eau. Mr. Hunt était alors à Ohahou. Des insulaires qui venaient de l'île de *Morotoy* lui apprirent qu'il y avait des Américains naufragés sur celle de Tahouraha. Mr. Hunt alla aussitôt les prendre, et donna le pilotage de son vaisseau au Capitaine Northrop. On peut imaginer quelle fut la surprise de ce monsieur, lorsqu'il vit Astoria sous le pavillon Britannique, et passé en des mains étrangères. Mais le mal était pour lui sans remède, et il fallût qu'il se contentât de prendre à son bord tous les Américains qui étaient à l'Etablissement, et qui ne s'étaient pas engagés à la Compagnie du N. O. MM. Halsey, Seton, et Farnham furent du nombre de ceux qui s'embarquèrent. J'aurai occasion d'instruire le lecteur du résultat de leur voyage.



Je passai le reste de l'hiver à faire des provisions pour nourrir les gens du Fort. Ce fut pendant cet intervalle que je me décidai tout-à-fait à revenir en Canada. Sachant donc que les canots devaient partir au commencement d'Avril, je levai le camp, et arrivai au Fort-George, le 2 de ce mois. Le brig Pedlar sortit le même jour de la rivière, après plusieurs tentatives inutiles, dans l'une desquelles il avait failli se briser sur le récif.

A mon arrivée, je trouvai toutes choses prêtes pour le départ des canots, lequel était fixé au 4. Je fis préparer le peu d'effets que je possédais, et malgré les offres très avantageuses des messieurs de la Compagnie, et leurs instances réitérées, pour m'engager à rester dans le pays, au moins encore une année, je demeurai ferme dans ma première résolution. Le voyage que j'allais entreprendre était long; il devait être accompagné de grandes fatigues et de grandes privations, et même de quelques dangers: mais j'étais fait aux privations et aux fatigues; j'avais affronté des périls de plus d'un genre: et quand même il n'en eût pas été ainsi, le désir de revoir mon pays, mes parens, et mes amis; l'espérance de me retrouver, dans quelques mois, au milieu d'eux, m'auraient fait

passer par dessus toute autre considération. Je vais donc laisser les bords de la Rivière Columbia, et conduire le lecteur à travers les montagnes, les plaines, les forêts, et les lacs de l'Amérique Septentrionale : mais je dois auparavant lui donner au moins une idée des mœurs et des usages des habitans, ainsi que des principales productions, du pays que je quitte, après un séjour de trois années. C'est ce que je vais tâcher de faire dans les chapitres suivants. *

* Plusieurs de mes lecteurs désireraient, sans doute, ici quelques détails scientifiques sur la botanique et l'histoire naturelle de ce pays. C'est en effet ce qu'on devrait attendre d'un homme qui aurait voyagé pour son plaisir, ou pour faire des découvertes; mais le but de mon voyage n'était point tel ; mes occupations n'avaient aucun rapport avec la science ; et, comme je l'ai dit dans ma préface, je n'étais, et ne suis encore, ni naturaliste ni botaniste.

1814

CHAPITRE XVIII.

Situation de la Riviere Columbia—Qualités du Climat et du Sol—Productions Végétales et Animales du Pays.

1814

L'EMBOUCHURE de la Rivière Columbia est située par les 46 dég. 19 ou 20 min. de lat. septentrionale, et entre les 125 et 126 dég. de long. occidentale, du méridien de Greenwich. La marée s'élève de neuf pieds à pic, à l'entrée de la rivière, et se fait sentir à 25 ou 30 lieues de cette entrée.

Pendant les trois années que j'ai passées à la Rivière Columbia, le froid n'a presque jamais depassé le point de congélation ; et je ne crois pas que la chaleur se soit élevée à plus de 75 ou 76 dégrés. Le vent d'ouest est le plus fréquent au printems, et pendant une partie de l'été ; ce vent s'élève ordinairement avec la marée, et tempère la chaleur du jour. Le vent de nord-ouest règne presque continuellement pendant le reste de l'été, et une partie de l'automne. A ce dernier succède le vent de sud-est, qui souffle presque sans relâche depuis le

commencement d'Octobre jusqu'à la fin de Décembre, ou au commencement de Janvier. Cet intervalle est la saison des pluies, la plus désagréable de l'année.

La surface du sol, dans les vallons, consiste en une couche de terre noire et végétale de cinq à six pouces d'épaisseur au plus: cette couche en couvre une autre de terre grise extrêmement froide: audessous de cette seconde couche est un lit de gros sable ou gravois, qui couvre des cailloux. Sur les hauteurs, une couche de terre noire, fort mince, couvre des rochers ou carrières de pierres à bâtir. Nous trouvâmes le long du rivage de la mer, au sud de la Pointe d'Adams, un banc de terre blanche comme de la craie. Les sauvages nous apportèrent aussi, pour la montre, mais d'assez loin au sud, à ce qu'ils nous dirent, de la terre rouge, de la terre verte, et de la terre jaune, et une espèce de terre luisante, ressemblant à de la mine de plomb. Nous ne trouvâmes point de pierres calcaires, et construisîmes inutilement plusieurs fourneaux à chaux.

Nous avions eu soin d'apporter avec nous sur le Tonquin, des graines de légumes de toute espèce; et nous les semâmes dans le mois de Mai. Le jardin avait une belle appa-

1814

rence en Août; mais quoique ces légumes eussent été laissés en terre jusqu'à la fin de Décembre, pas un ne put parvenir à maturité, si ce n'est les raves, les navets, et les patates. Les navets étaient d'une grosseur prodigieuse: un des plus gros, que nous eûmes la curiosité de peser et de mesurer, avait 33 pouces de circonférence, et pesait 15½ livres. Ils étaient encore en fleur à la fin de Décembre, et ils furent laissés en terre en conséquence; mais les graines en furent toutes détruites par des souris qui se tenaient cachées sous des souches que nous n'avions pas arrachées, et infestaient notre jardin. De douze patates, qui étaient les seules que nous eussions pu conserver saines, nous en eûmes quatre-vingt-dix: nous les conservâmes soigneusement pour les semer le printems suivant; mais ce fut peine inutile; car cette seconde année, la terre se trouva beaucoup plus froide que la première; et il ne vint absolument rien.

Il semblerait résulter de ces faits, que le sol est peu propre à la culture, le long de la Rivière Columbia, ou du moins que la végétation y est extrêmement lente et tardive. Il peut se faire pourtant que le terroir ne soit pas partout le même, et qu'il y ait des endroits plus

propres au jardinage que celui que nous avions choisi : cette supposition devient même très-probable, quand on considère que les productions végétales du pays sont differentes dans le haut et le bas de la rivière.



Les arbres les plus communs vers l'entrée de la rivière, et près du site de notre Etablissement, sont le cèdre, la pruche, l'épinette blanche, l'aune, &c. Les cèdres y ont de quatre à cinq brasses de tour : les aunes y sont aussi prodigieusement gros, ayant de 12 à 20 pouces de diamètre. Mais l'arbre le plus extraordinairement gros que j'aie vu dans le pays, est une épinette blanche : cet arbre, qui avait été étêté et ébranché par un coup de foudre, n'était plus qu'un tronc droit, de 80 à 100 pieds de hauteur, ressemblant à une grosse colonne. Cet arbre se trouvait dans le penchant d'une colline, derrière notre Etablissement : nous nous mîmes sept autour de son tronc, et ne pûmes l'embrasser, en étendant les bras, et nous touchant seulement du bout des doigts : nous le mesurâmes ensuite plus régulièrement, et lui trouvâmes 42 pieds de circonference.*

* Toutes les fois que j'ai raconté ce fait dans ce pays, j'ai trouvé des incrédules : mais il y a présentement ici des personnes dignes de foi qui peuvent l'attester.

№ 8/14

Nous avions projetté de construire autour un escalier, et de former une platte forme au sommet, pour en faire une espèce d'observatoire, ou point d'observation ; mais des occupations plus pressantes nous firent abandonner ce projet. A quelques lieues audessus du site de notre Etablissement, le frêne et le chêne sont assez communs: ce dernier arbre n'est ni fort grand ni fort majestueux.

Depuis la mi-juin jusqu'à la mi octobre, nous eûmes constamment des fruits sauvages en abondance: d'abord des fraises blanches, petites, mais d'un tres bon goût; ensuite des framboises rouges et orangées: ces framboises croissent sur un arbrisseau de 12 à 15 pieds de hauteur, dans des terrains humides et ombragés: elles sont plus sûres que celles de ce pays-ci.

Les mois de Juillet et d'Août fournissent un fruit d'un acide fort agréable: ce fruit est de couleur bleue, et un peu moins gros qu'une cerise: la plante qui le porte est un arbrisseau de moyenne grosseur, à petites feuilles à peu près rondes. Il y en a aussi de couleur rouge, mais ils sont plus petits.

Le mois d'Août fournit un autre fruit, qui croît en grappes ou en groupes, sur un arbris-

seau de la grosseur d'un gadelier ou groselier des jardins : les feuilles de cet arbrisseau ressemblent pour la forme à celles du laurier ; elles sont très épaisses et toujours vertes. Le fruit est oblong et disposé en deux rangs sur la grappe : l'extrémité supérieure est ouverte en quatre, et laisse appercevoir le dedans du fruit. Ce fruit n'a pas le goût très fin, mais il est sain, et l'on en peut manger en quantité sans être incommodé. Les naturels du pays en font un grand usage : ils le préparent pour l'hiver, en l'écrasant, et le façonnant en petits pains, qu'ils font sécher au feu, sur des claies.

Nous trouvâmes aussi des bluets, des cerises à grappes, des groseilles, et des poires sauvages, du cacis, et de petites pommes sauvages, de l'espèce appellée en Anglais *Crab-Apples* : elles croissent en groupes, ou bouquets, et sont trop aigres pour être mangées autrement que bouillies. Le haut de la rivière fournit des mûres sauvages, des noisettes, et des glands en abondance. Il croît aussi dans le pays une grande variété de racines nutritives : les naturels font surtout un grand usage de celles qui ont la vertu de guérir ou de préserver du scorbut. Nous en mangeâmes beaucoup nous-mêmes dans la même intention, et avec le même suc-

1814

cès. Une de ces racines, qui ressemble beaucoup à un jeune oignon, leur tient, en quelque sorte, lieu de froment. Ayant cueilli une quantité suffisante de ces racines, ils les font cuire sur des pierres rougies au feu ; après quoi, ils les pétrissent jusqu'à ce qu'elles soient réduites en pâte, et en forment des pains de cinq à six livres pesant, qu'ils serrent pour s'en servir au besoin : ce pain à un goût approchant de celui de la réglisse. Lors de notre premier voyage aux chûtes, les naturels du haut de la rivière nous présentèrent des biscuits très bien travaillés, de forme quarrée, et empreints de diverses figures. Ils font ces biscuits avec une racine blanche qu'ils pétrissent et réduisent en pâte, et font sécher, ainsi façonnée et configurée, sur des claies, à l'ardeur du soleil.

Mais la principale nourriture des naturels de la Rivière Columbia, c'est le poisson. La pêche du saumon commence en Juillet : ce poisson est ici d'un goût exquis ; mais il est extrèmement gras et huileux ; ce qui le rend malsain pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, et qui en mangent une grande quantité : aussi plusieurs de nos gens furent-ils attaqués de la diarrhée, quelques jours après que nous eûmes fait de ce poisson notre nourriture or-

1814

dinaire; mais ils trouvèrent un remède efficace à ce mal dans les framboises du pays, qui ont la propriété de resserrer.

Les mois d'Août et de Septembre fournissent d'excellent éturgeon. Ce poisson varie beaucoup quant à la grosseur; il y en a qui ont jusqu'à 11 pieds de longueur, et nous en prîmes un qui pesait 390 livres, après que les œufs et les intestins en eurent été ôtés. L'éturgeon n'entre pas dans la rivière en aussi grande quantité que le saumon.

Dans les mois d'Octobre et de Novembre, nous eûmes encore du saumon; mais d'une espèce différente de celui de Juilet. Ce dernier est très maigre et très sec: il a la chair de couleur blanchâtre, et est insipide au goût: il diffère aussi de l'autre pour la forme, ayant les dents fort longues, et le nez recourbé comme le bec d'un perroquet. Nos gens lui donnèrent, par dérision, le nom de *poisson à sept écorces*, n'y trouvant presque point de substance.

Le mois de Février fournit un petit poisson de la longueur et grosseur d'une sardine, et que nous prîmes d'abord pour de l'éparlan. Ce petit poisson a un goût exquis: la pêche en est abondante; mais elle dure peu de tems.

Les principaux quadrupèdes sont le cerf, le

daim, ou chevreuil à queue noire, le chevreuil roux ; quatre espèces d'ours, distinguées principalement par la couleur du poil, savoir, l'ours noir, l'ours brun, l'ours gris et l'ours blanc ; l'ours gris est extrêmement féroce et carnacier ; l'ours blanc se tient sur les bords de la mer, au nord ; le loup, la panthère, le chat-tigre, le chat sauvage, le siffleur, espèce de marmotte, le chien de prairies, le rat de bois, le vison, le pécan, le castor, la loutre de terre, et la loutre de mer.* La loutre de mer fournit la plus belle fourrure que l'on connaisse : la peau de cet animal l'emporte de beaucoup sur celle du castor par la grandeur, et par la beauté du poil : elle est recherchée partout, et principalement à la Chine, où elle se vend très cher.

Les oiseaux les plus remarquables sont l'aigle-nonne, ainsi nommé par les voyageurs, à cause de la couleur de sa tête qui est blanche, tandis que le reste du plumage est d'un noir sale ; l'aigle noir, l'oiseau puant, autre espèce d'aigle ; l'épervier, le pélican, le cormoran, le cygne, le héron, la grue, l'outarde, plusieurs espèces d'oies, plusieurs espèces de canards, &c.

* Les chevaux sont très abondants au haut de la rivière ; mais ces animaux ne sont pas originaires du pays : il en sera parlé plus bas.

CHAPITRE XIX.

Mœurs, Usages, Occupations, &c. des Naturels de la Riviere Columbia.

Les naturels de Columbia, depuis l'embouchure de la rivière jusqu'aux chûtes, c'est-à-dire, dans un espace de 80 lieues environ de l'Ouest à l'Est, sont généralement parlant de très petite stature, les plus grands ayant à peine cinq pieds français, et plusieurs n'en ayant guère plus de quatre. Ils s'arrachent presque tous la barbe, à la manière des autres sauvages de l'Amérique: quelques vieillards seulement se la laissent croître. En arrivant chez eux, nous fûmes fort surpris de voir qu'ils avaient presque tous la tête applatie. Cette configuration n'est point chez eux une difformité naturelle, mais un effet de l'art. Aussitôt qu'un enfant est né, on le place dans un berçeau, qui n'est autre chose qu'une auge, ou une planche oblongue: un des bouts de cette planche est plus élevé que l'autre, et l'on y a ménagé de petits trous de chaque côté: la tête de l'enfant repose sur ce bout élevé; on met sur son

1814

front des coussins d'écorce de cèdre ; et au moyen d'une corde passée dans les trous, on presse ces coussins sur sa tête, et avec le tems, on parvient à lui donner cette forme applatie qui choque extrêmement les étrangers, surtout au premier abord. Cependant c'est chez ces barbares un ornement indispensable ; et quand nous leur témoignions combien cette manie de s'applatir le front nous paraissait choquer la nature et le bon goût, ils nous répondaient qu'il n'y avait que les esclaves qui n'eussent pas la tête applatie. Les esclaves ont en effet chez eux la tête ronde, et ils ne leur permettent jamais de l'applatir à leurs enfans, destinés à porter les chaînes de leurs pères. Ils se procurent ces esclaves des tribus voisines et de l'intérieur, auxquelles ils donnent en échange des rassades, des peaux de castor, &c. Ils traitent ces esclaves avec assez d'humanité, tant qu'ils en attendent des services ; mais dès qu'ils les voient vieux et incapables de travailler, ils les négligent et les laissent périr de misère. Lorsqu'ils sont morts, ils les jettent sans cérémonie sous un tronc d'arbre, ou à l'entrée des bois.

Les sauvages de Columbia sont actifs et surtout bons nageurs. Ils sont adonnés au vol, ou



plutôt, ils ne se font pas scrupule de dérober aux étrangers ce qu'ils croient leur convenir, quand ils en peuvent trouver l'occasion. Les marchandises et effets de fabrique européenne, sont souvent d'un si grand prix aux yeux de ces barbares, qu'ils résistent rarement à la tentation de s'en emparer.

Ces sauvages ne sont nullement adonnés aux liqueurs fortes,et diffèrent en cela de la plupart des autres naturels de l'Amérique, si ce n'est des Patagons, qui comme eux, regardent les boissons ennivrantes comme des poisons, et l'ivresse comme une tache deshonorante. Je rapporterai un trait à ce sujet : un des fils du chef Comcomlé se trouvant un jour à l'Etablissement, quelques uns de nos messieurs s'amusèrent à lui faire prendre du vin ; et il se trouva bientôt ivre. Il en fut malade, et resta dans un état de stupeur pendant deux jours. Le vieux chef vint nous en faire des reproches, en nous disant que nous avions dégradé son fils, en l'exposant à la risée de ses esclaves, et nous pria de ne plus lui faire prendre de liqueurs fortes à l'avenir.

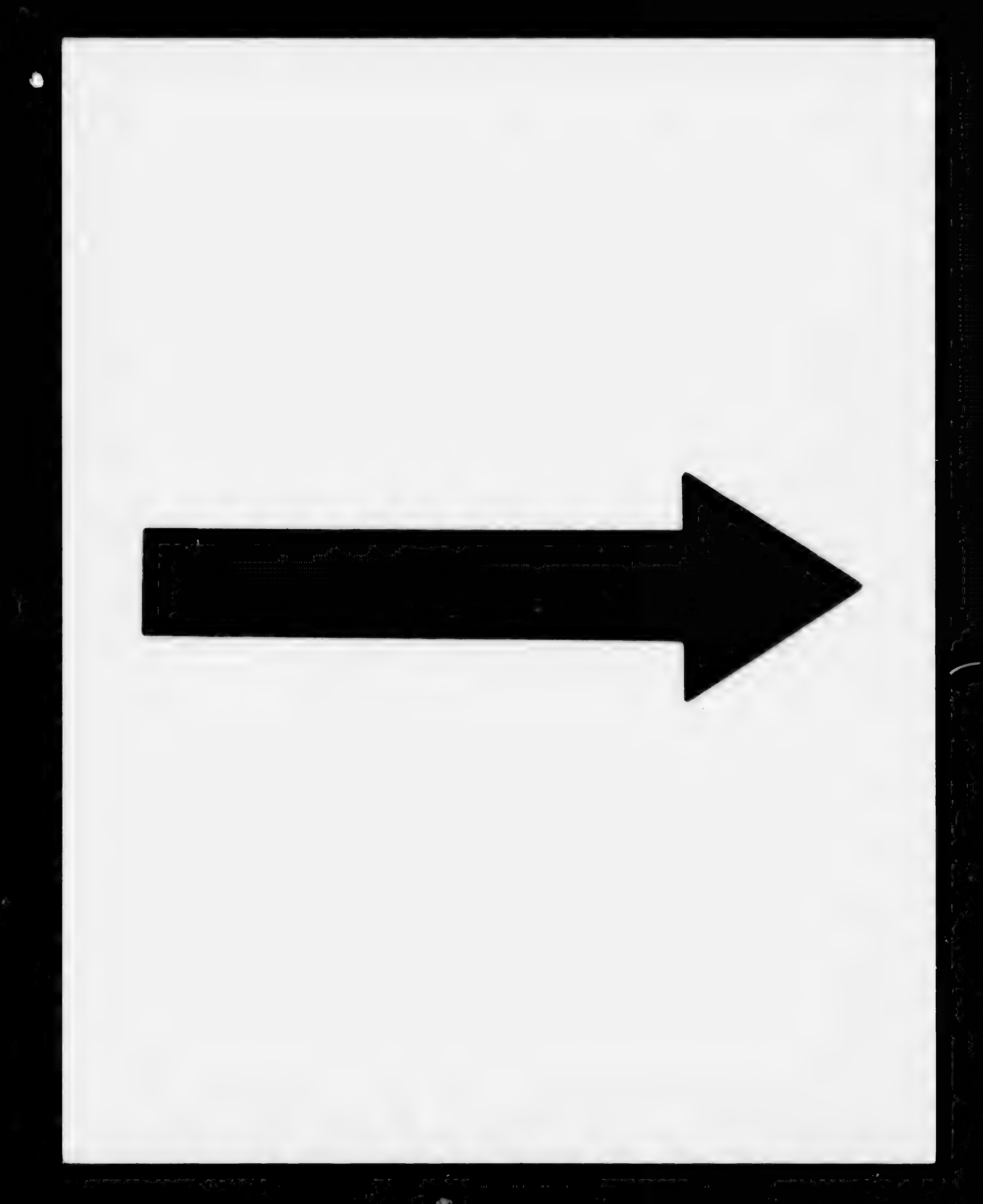
Les hommes vont tout nus, ne cachant aucune partie de leur corps, pas même les organes de la génération. En hiver seulement, ils

1814 jettent sur leurs épaules une peau de panthère, ou une espèce de manteau fait de peaux de rats de bois cousues ensemble. Outre ce manteau, les femmes portent une espèce de jupon ou cotillon fait d'écorce de cèdre, qu'elles s'attachent autour de la ceinture, et qui leur descend jusqu'au milieu de la cuisse. Ce cotillon est un peu plus long derrière que devant : voici comment elles le fabriquent : ayant arraché la fine écorce du cèdre, elles la rouissent, comme on rouit le chanvre, et la disposent en franges ; prenant ensuite une forte corde de même matière, elles répartissent les franges à l'entour, et les y lient fortement. Avec un aussi méchant vêtement, elles parviennent à cacher les parties honteuses.

La propreté n'est pas une vertu chez ces femmes ; et en cela elles ressemblent aux autres sauvagesses de l'Amérique Septentrionale : elles s'oignent le corps et les cheveux d'une huile de poisson qui ne répand pas un parfum fort agréable. Quelquefois aussi, à l'imitation des hommes, elles se peignent le corps de terre rouge, mêlée d'huile. Leurs ornemens consistent en bracelets de cuivre jaune, qu'elles portent indifféremment au poignet ou audessus de la cheville du pied ; en rassades ou grains

de verre ; les bleues sont celles auxquelles elles donnent la préférence ; et en coquillages blancs, nommés *Haïqua*, dans la langue du pays, et qui font un grand objet de commerce chez ces sauvages. Ces coquillages se trouvent au delà du détroit de Juan de Fuca, et ont d'un à quatre pouces de longueur, et une ligne environ de diamètre : ils sont un peu recourbés et naturellement perforés ; les plus longs sont les plus estimés. Le prix de leurs effets se règle sur ces coquillages : une brasse des plus longs vaut ordinairement dix peaux de castors.

Quoiqu'un peu moins esclaves, à ce que je crus voir, que chez la plupart des autres sauvages de l'Amérique, les femmes de Columbia sont pourtant chargées des ouvrages les plus pénibles : elles vont chercher l'eau et le bois, et portent les effets, quand il s'agit de changer de demeure ; elles nétoient le poisson et le coupent en tranches minces, pour le faire sécher ; elles préparent à manger ; elles cueillent les fruits dans la saison. Entre ces premiers soins, elles font des nattes de jonc, des paniers pour y mettre des racines, et des chapeaux d'un travail fort ingénieux. Comme il leur faut peu de vêtemens, elles ne cousent presque



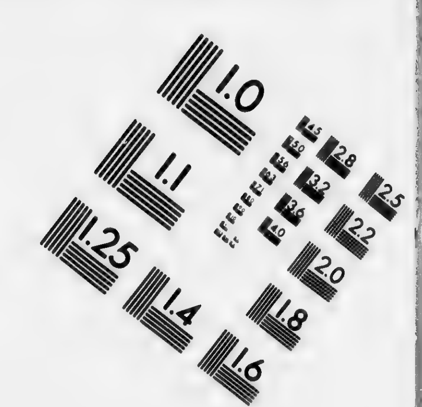
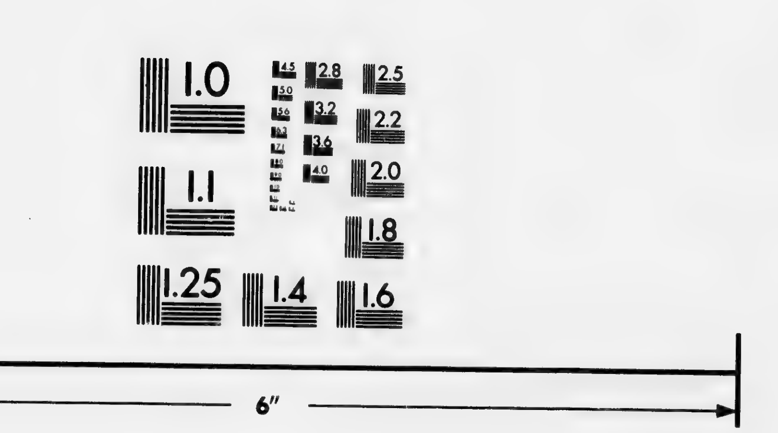
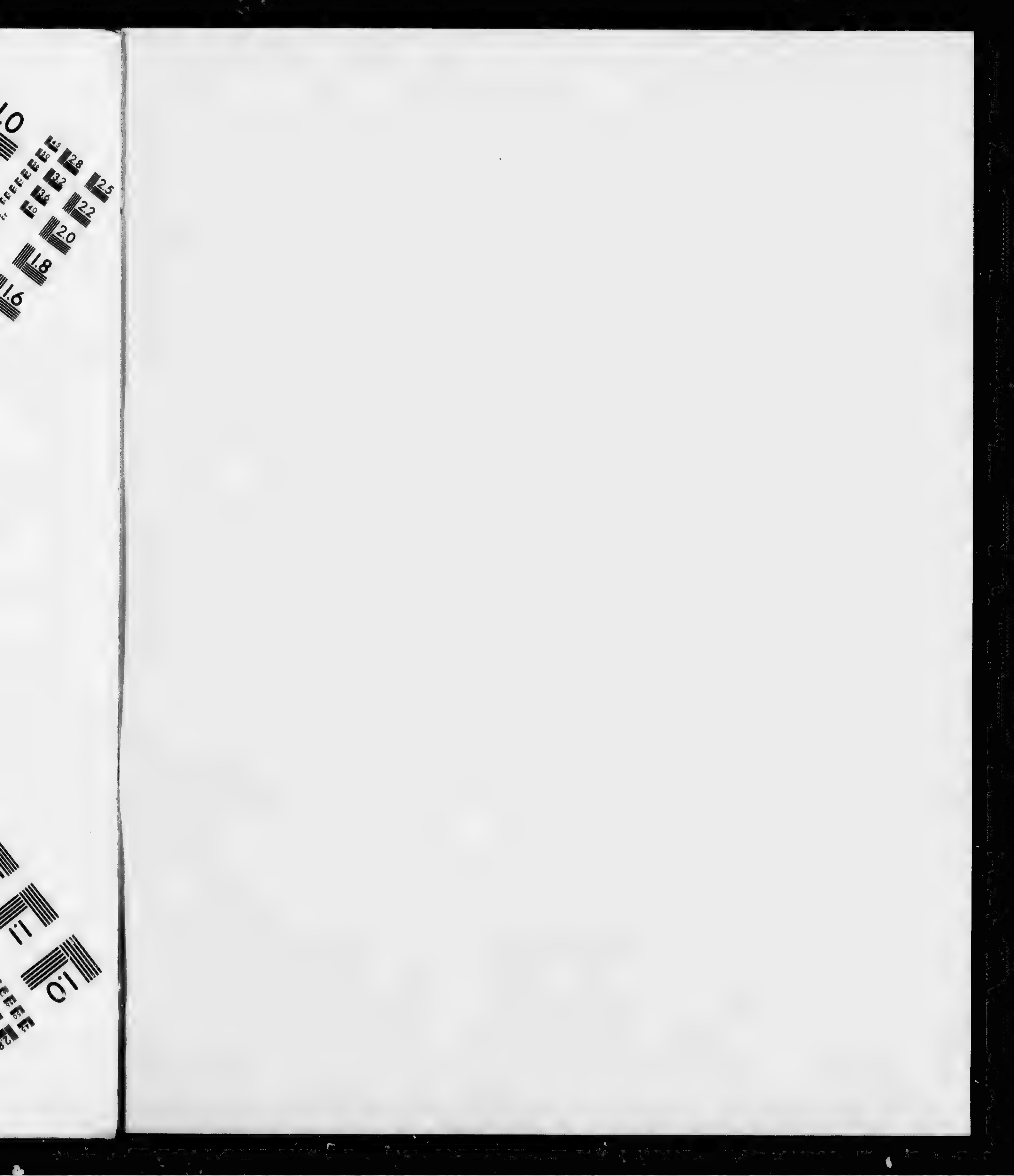


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



1814

point, et les hommes ont plus souvent qu'elles l'aiguille ou l'halaine à la main.

Les hommes ne sont pas oisifs, surtout dans le tems de la pêche : n'étant point chasseurs, et mangeant par conséquent peu de viande, bien qu'ils en aiment le goût, le poisson fait, comme je l'ai déjà dit, leur principale nourriture : ils profitent donc des saisons où il donne, pour en prendre le plus qu'ils peuvent, sachant que les intervalles entre ces saisons seraient pour eux un tems de disette et de jeûne, s'ils ne s'en pourvoyaient pas suffisamment. Voici de quelle manière ils font la pêche des différentes sortes de poissons qui entrent périodiquement dans leur rivière.

Ils prennent le saumon avec des saines ou au dard. Leurs saines sont faites de fils d'ortie, et ont de quatrevingt à cent brasses de longueur. Leurs dards, ou harpons, se composent de deux petits morceaux d'os recourbés, au milieu desquels ils placent une petite pointe de fer longue d'environ un demi pouce : ces deux morceaux d'os sont liés fortement ensemble et se séparent par le haut, pour admettre le manche, qui est une longue perche à deux fourches. Quand ils frappent un poisson, les deux dards s'enfoncent dans sa chair ; et

de peur que la secousse qu'il donne, lorsqu'il se sent atteint, ne rompe le manche, qui est très faible, à cause de son extrême longueur, ils le retirent, et laissent nager le poisson jusqu'à ce que ses forces soient épuisées, avec les dards retenus au manche par la corde.

L'éturgeon se prend à l'hameçon ou au filet. Les hameçons sont ingénieusement faits de fer, et entortillés d'une forte corde d'ortie, pour empêcher qu'ils ne se rompent ; ils sont placés sur une corde d'écorce d'arbre, à deux brasses de distance l'un de l'autre. Ayant attaché un cailloux de la pesanteur de 15 ou 16 livres, à l'un des bouts de cette corde, ils la jettent en travers dans la rivière, ayant soin de poser une bouée à l'autre bout. Pour appât, ils se servent de petits poissons de l'espèce appellée mulets, leur passant l'hameçon par les ouies, et les ouvrant pour admettre en longueur la corde qui le retient à la ligne. Le petit poisson ayant l'apparence d'être vivant, et la corde étant au courant, l'éturgeon déçu avale l'appât, et se trouve pris. Quoique ce poisson soit fort gros, il ne fait presque point de résistance. Ils prennent de cette manière jusqu'à 10 ou 12 éturgeons en une seule nuit. Les filets dont ils se servent pour prendre ce poisson sont aussi faits

1814

de fils d'ortie, et en forme d'entonnoir, ayant cinq à six pieds de diamètre à l'entrée, et de 10 à 12 pieds de longueur. A l'extrémité qui se termine en pointe, ils attachent un petit morceau d'écorce blanche. L'entrée de l'entonnoir s'ouvre et se ferme à volonté, au moyen d'une corde au bout de laquelle est attachée une pierre de la pesanteur de sept à huit livres. Une autre corde est liée à un morceau de bois ; de manière que quand on tire la corde à laquelle est attachée la pierre, le sac se ferme, et qu'au contraire il s'ouvre, quand on la lâche.

Le filet étant ainsi préparé, deux hommes s'embarquent dans un petit canot, et tenant chacun un bout de la corde, ils le laissent aller au fond, et se laissent dériver. L'éturgeon cherchant sa proie, voit l'objet blanc au fond du sac ; il y pénètre, et se heurtant contre les parois, il s'agite ; ce qui avertit les pêcheurs qui ferment aussitôt le filet.

Le petit poisson que nous prîmes pour de l'éperlan, et que les naturels appellent *outhélekane*, se pêche à la puise ou au rateau : ce rateau n'est autre chose qu'une longue perche, à une des extrémités de laquelle sont fixées de petites chevilles pointues. En passant et repassant cette perche à l'eau, l'on accroche le

poisson sur les chevilles, et l'on en a bientôt rempli un canot. Les femmes le font sécher, et lorsqu'il est sec, elles l'étendent sur des cordes à double rang, et d'une brasse de long. Ce poisson est la nourriture principale des indigènes, pendant les mois d'Avril, de Mai et de Juin : ceux du haut de la rivière l'achètent des autres ; car la pêche ne s'en étend pas plus haut que chez les Chreluits, à 15 lieues environ des bords de la mer.

Leurs canots, ou pirogues, sont tous faits de cèdre, et d'une seule pièce : nous en vîmes qui avaient près de cinq pieds de largeur et 30 pieds de longueur : ce sont les plus grands, et ils peuvent porter 25 ou 30 hommes : les plus petits n'en portent que deux. Le devant se termine en une pointe fort alongée, de manière que de la sole, ou fond du canot, à l'extrémité de cette pointe, il n'y a pas moins de quatre ou cinq pieds. Ce devant ainsi fait sert à fendre la vague, qui autrement entrerait dans la pirogue, lorsque le fleuve est agité. Leurs avirons, ou pagaies, sont de frêne, et ont environ cinq pieds de longueur : le haut bout a une poignée faite à peu près comme le haut d'une béquille : la pale est découpée en demi lune, ayant deux pointes aigües.

1814

Leurs maisons, construites de bois de cèdre, sont remarquables par leur forme, et surtout par leur grandeur: il y en a qui ont jusqu'à 100 pieds de longueur, et 30 ou 40 de largeur. Voici comment ils les bâtissent: ils enfoncent en terre des pieux de sept à huit pieds de longueur, entre lesquels ils passent des planches, et qu'ils lient par le haut avec de fortes cordes; à chaque bout du bâtiment, ils enfoncent un poteau de 15 à 20 pieds de hauteur: ces poteaux ont une entaillure a l'extrémité supérieure, pour recevoir le faîte: les chevrons, attachés deux à deux, passent par dessus ce faîte, et retombent sur le bord des planches, qui s'élèvent à environ cinq pieds de terre: le toît est fait de planches posées en travers et attachees aux chevrons. Le feu se fait au milieu de la maison, et la fumée s'échappe par un trou pratiqué audessus. Plusieurs familles habitent ces grands bâtimens, séparées les unes des autres par des cloisons. Les portes sont ovales par le haut, et fort basses.

La batterie de cuisine consiste en plateaux de frêne, et en chaudières de cèdre de forme quarrée; avec ces seuls ustensiles, ils réussissent à cuire leur poisson et leur viande, en moins de tems que nous ne le faisons avec nos

chaudrons et nos marmites. Voici comment ils s'y prennent : ayant fait rougir un certain nombre de cailloux, ils les jettent tour à tour, dans le vase qui doit contenir les alimens : aussitôt que l'eau est bouillante, ils y plongent le poisson ou la viande, et recouvrent le vase avec de petites nattes de jonc, pour retenir la vapeur ; et la laissent ainsi, jusqu'à ce que le met soit suffisamment cuit.

On se demandera sans doute de quels instrumens se servent ces sauvages dans la construction de leurs pirogues et de leurs maisons? Pour faire admirer leur patience et leur industrie autant qu'elles méritent de l'être, il me suffira peut être de dire, que nous ne trouvâmes pas une seule hache parmi eux ; les seuls outils dont ils se servaient consistaient en un ciseau de deux pouces, ordinairement fabriqué avec une vieille lime, et en un marteau, qui n'était autre chose qu'une pierre oblongue. Avec ces méchants instrumens, et des coins faits de nœuds de pruche huilés et durcis au feu, ils entreprenaient d'abattre des cèdres de quatre à cinq brasses de tour ; les creusaient et les façonnaient pour en faire des canots ; les fendaient et les réduisaient en poutres et en planches, pour bâtir des maisons.

CHAPITRE XX.

Suite des Mœurs des Naturels de Columbia—Leurs Guerres—Leurs Epousailles—Leur Médecine—Leurs Funérailles—Leurs notions religieuses—Leur Langue.

1814

La politique des naturels de Columbia se réduit à peu de chose: chaque village à son chef; mais ce chef ne parait pas exercer une grande autorité sur ses concitoyens. Cependant, à sa mort on lui rend de grands honneurs; on prend une espèce de deuil; on chante pendant plusieurs mois son oraison funèbre. Ces chefs ne sont considérés qu'en proportion de leurs richesses: un tel a-t-il beaucoup de femmes, d'esclaves, de rassades, &c. c'est un grand chef. Ces sauvages se rapprochent par là de certains peuples civilisés, chez qui le prix d'un homme s'estime par la quantité de l'or qu'il possède.

Comme tous les villages forment autant de petites souverainetés indépendantes les unes des autres, il s'élève souvent des différens, soit entre les chefs, soient entre les tribus. Ces

différens se terminent, pour l'ordinaire, par des compensations équivalentes à l'injure. Cependant, quand l'offense est grave, comme un assassinat, (ce qui est assez rare,) ou l'enlèvement d'une femme, (ce qui est assez commun,) les parties s'étant assuré d'un nombre de jeunes gens qu'elles payent pour les aider, on se prépare à la guerre. Mais avant d'en venir aux mains, on donne avis du jour où l'on ira attaquer le village ennemi ; ne suivant pas en cela l'usage de presque tous les autres Américains naturels, qui fondent sur leurs ennemis à l'improviste, et massacrent ou enlèvent hommes, femmes, et enfans ; ceux-ci, au contraire, s'embarquent dans leurs pirogues, qui, dans ces occasions sont conduites par les femmes, se rendent près du village ennemi, entrent en pourparler, et font tout ce qui dépend d'eux pour terminer le différent à l'amiable : quelquefois une tierce partie se fait médiatrice entre les deux premières : celle-là garde une exacte neutralité. Si ceux qui demandent justice ne l'obtiennent pas à leur gré, alors ils se retirent à quelque distance, et le combat commence, et se continue pendant quelque tems, avec acharnement de part et d'autre ; mais aussitôt qu'un homme ou deux tombent, ceux

1814.

qui les perdent s'avouent vaincus, et le combat cesse. Si ce sont les gens du village attaqué qui ont le dessous, les autres ne se retirent qu'après avoir reçu des présens. Lorsque le combat est différé au lendemain, car ils ne combattent guère qu'à la clarté du jour, comme pour rendre la nature témoin de leurs exploits, ils poussent toute la nuit des cris affreux, et se défient les uns les autres, par des menaces, des railleries, et des sarcasmes, à peu près comme les héros d'Homère et de Virgile, lorsqu'ils sont assez près pour s'entendre. Les femmes et les enfans ont toujours laissé le village avant que le combat commence.

Leurs combats sont presque tous maritimes; car ils se battent ordinairement de dessus leurs pirogues, qu'ils ont soin de tenir penchées, pour en présenter le flanc à l'ennemi; et où ils se tiennent à demi couchés: par ce moyen, ils évitent la plupart des traits lancés contre eux.

Leurs armes offensives sont l'arc et la flèche, et une espèce de sabre dont la lame a deux tranchans, et environ deux pieds et demi de longueur et six pouces de largeur: ils combattent rarement d'assez près pour s'en servir. Ils portent pour armes défensives une casaque de peau de cerf double, à laquelle ils font des

trou . . . les bras, et qu'ils jettent sur leurs épaules. Cette casaque leur descend jusqu'à la cheville du pied : elle est impénétrable aux flèches, qui ne peuvent traverser les deux doubles de cuir ; et comme leur tête est aussi couverte d'une espèce de casque, le cou est presque la seule partie du corps par où ils puissent être blessés. Ils ont une autre espèce de cuirasse, qui est un corset fait de lamines d'un bois fort dur, entrelacées de fils d'ortie. Le guerrier qui revêt ce corset ne porte point la casaque de peau de cerf : il est un peu moins à couvert, mais beaucoup plus libre ; cette dernière armure étant fort pesante et fort roide.

Nous les trouvâmes en possession de quelques armes à feu, mais n'ayant pas de poudre, ils ne pouvaient en faire aucun usage : et pour bien dire, un très petit nombre d'entr'eux avaient appris à s'en servir.

Il est presque inutile de dire que dans leurs expéditions guerrières, ils ont le corps et le visage barbouillés de diverses peintures, et souvent de la manière la plus bisarre. Je me souviens d'avoir vu le chef des *Cathlanaminimin*, venu au secours des *Thlacalama*, contre les *Kélémoux*, une exacte moitié du visage peint en blanc, et l'autre moitié en noir.

1814

Leurs épousailles se font avec assez de solemnité. Dès qu'un jeune homme recherche une fille en mariage, les parens de l'amant font des propositions à ceux de l'amante, et lorsqu'on est convenu des présens que doit donner le futur époux aux parens de sa future épouse, les parties se rendent au logis de cette dernière, où tous les proches sont invités à se trouver. Les présens, qui consistent en esclaves, rassades, bracelets de cuivre, *haïqua*, &c. sont distribués par le jeune homme, qui, de son côté, en reçoit autant, et quelquefois davantage, selon les facultés ou la munificence des parens de la fiancée. Celle-ci est alors amenée par les vieilles matrones et présentée au jeune homme, qui la prend pour sa femme, après quoi chacun se retire.

Les hommes ne sont pas fort scrupuleux sur leur choix, et ne s'informent guère de la conduite qu'a tenue une jeune fille avant ses noces: et il faut avouer qu'il se ferait peu de mariages, si les garçons ne voulaient épouser que des filles sans reproches du côté de la chasteté: car elles ne sont nullement scrupuleuses sur cet article, et les parens leur donnent à peu près là dessus liberté franche. Mais dès que le mariage est contracté, les époux se gardent

l'un à l'autre une fidélité inviolable : l'adultère est presque inconnu parmi eux, et la femme qui s'en rendrait coupable serait punie de mort. Cependant, le mari peut répudier sa femme, et celle-ci peut se lier par le mariage à un autre homme. La polygamie est en usage chez ces sauvages ; il y en a qui ont jusqu'à quatre et cinq femmes : et quoique souvent il arrive que le mari en aime une plus que les autres, elles ne montrent jamais de jalousie, et vivent entr'elles dans le plus parfait accord.



Il y a des charlatans partout, mais ils sont plus nombreux chez les sauvages qu'ailleurs, parceque chez ces peuples ignorans et superstitieux, le metier est plus profitable et moins dangereux. Dès qu'un naturel de Columbia se sent indisposé, n'importe de quelle maladie, on fait venir le médecin, qui commence ses opérations comme suit : le malade est étendu sur le dos ; ses parens et ses amis sont rangés autour de lui, tenant chacun un long bâton d'une main, et un plus court de l'autre : le médecin entonne un air lugubre, et les personnes présentes chantent le même air, en battant la mesure avec leurs bâtons. Quelquefois on fait monter un esclave sur le toit de la maison, où il frappe à coups redoublés sur les

1814

planches, chantant comme ceux qui sont dans l'intérieur. Pendant ce tems là, le médecin travaille à guérir le malade, se mettant pour cela à genoux devant lui, et lui appuyant, de toutes ses forces, ses deux poings dans l'estomac. La douleur que cause au malade cette opération violente lui fait jetter des cris perçants ; mais le docteur chantant alors beaucoup plus fort, et les assistants à son exemple, la voix du pauvre malade se trouve étouffée par celles des autres. A la fin de chaque stance ou couplet, le médecin, joignant les deux mains, les approche de ses lèvres et souffle dessus : cette opération se répète jusqu'à ce qu'il ait fait sortir de sa bouche une petite pierre blanche qu'il y avait mise d'avance. Il va ensuite montrer cette pierre d'un air de triomphe à ceux qui s'intéressent à la santé du malade, leur disant que le mal est arraché, et que le malade ne peut manquer de guérir. J'en ai vu qui enveloppaient précieusement la source du mal, dans un morceau d'écorce, et la jettaient au feu en soufflant dessus. C'est ainsi que ces jongleurs en imposent à ces simples et crédules enfans de la nature. Delà il arrive souvent qu'un malade qui aurait été sauvé par une saignée, ou par un simple purgatif, est enlevé

par une mort prompte. Au reste, que le malade meure ou se rétablisse, le charlatan est toujours, comme chez nous, également bien récompensé. Quelques uns des plus avisés s'apperçoivent sans doute de l'imposture de ces jongleurs ; mais la crainte de déplaire à la multitude superstitieuse, les empêche d'ouvrir la bouche.

Ils déposent leurs morts dans des canots, sur des rochers assez élevés pour que les eaux du printems ne les baignent pas. On met à côté du défunt son arc, ses flèches, et quelques uns de ses ustensiles : ses femmes, ses parens, et ses esclaves se coupent les cheveux, en signe de deuil, et vont pendant plusieurs jours, au lever et au coucher du soleil, à quelque distance du village, chanter une chanson funèbre.

Ces peuples n'ont point, à proprement parler, de culte public. Je ne pus jamais, durant mon séjour parmi eux, m'appercevoir qu'ils adorassent aucune idole. Ils avaient pourtant de petites figures sculptées, mais ils ne paraissaient pas en faire grand cas, offrant de nous les échanger contre des bagatelles.

Ayant voyagé avec un des fils du chef des Chinouques, (Comcomly,) jeune homme intelligent et communicatif, je lui fis plusieurs ques-

1814

tions concernant leur croyance religieuse, et voici en substance ce qu'il m'en dit : Les hommes, suivant eux, furent créés par une divinité qu'ils nomment *Etalapasse ;* mais ils étaient imparfaits, ayant une bouche qui n'était point fendue, des yeux qui n'étaient points ouverts, des mains et des pieds qui n'étaient points mobiles ; en un mot, c'étaient plutot des statues de chair que de véritables hommes. Une seconde divinité, qu'ils appellent *Ecannum*, moins puissante, mais plus bénigne que la première, ayant vu les hommes dans leur état d'imperfection, prit une pierre aigüe, et leur ouvrit la bouche et les yeux ; elle donna l'agilité à leurs pieds et à leurs mains. Cette divinité compatissante ne se contenta pas de ces premiers bienfaits ; elle enseigna aux hommes à faire des pirogues, des pagaies, des filets, en un mot, tous les ustensiles dont ils se servent. Elle fit plus encore ; elle renversa des rochers dans le fleuve, pour l'obstruer et faire rassembler le poisson, afin qu'ils en pussent prendre autant qu'il leur en faudrait.

Les naturels de Columbia croient que les hommes qui auront été bons citoyens, bons pères, bons maris, et bons pêcheurs, qui n'auront pas tué, &c. seront parfaitement heureux



après leur mort, qu'ils iront dans un pays où ils trouveront du poisson, des fruits, &c. en abondance ; et qu'au contraire, ceux qui auront mal vécu, habiteront un pays de jeûne, où ils ne mangeront que des racines amères, et ne boiront que de l'eau salée.

Si ces notions sur l'origine et la destination future de l'homme, ne sont pas exactement conformes à la saine raison, on conviendra du moins qu'on n'y remarque pas ces absurdités dont fourmillent les mythologies de presque tous les anciens peuples de l'Asie et de l'Europe. L'article qui fait de l'habileté à prendre du poisson une vertu digne d'être récompensée dans l'autre monde, ne défigure pas tant le dogme salutaire et consolant de l'immortalité de l'âme, et des peines et des récompenses futures, qu'on serait tenté de le croire d'abord ; car si l'on y réfléchit un peu, on concevra que le bon pêcheur, en travaillant pour lui-même, travaille aussi pour la société : c'est un citoyen utile qui contribue, autant qu'il est en lui, à éloigner de ses semblables, le fléau de la famine ; c'est un homme religieux, qui honore la divinité, en faisant usage de ses bienfaits.

On ne doit pas s'attendre que des hommes parfaitement ignorants soient exempts de su-

perstitions : une des plus ridicules a rapport à la manière d'apprêter et de manger le poisson. Dans le mois de Juillet, 1811, ils ne nous apportèrent d'abord qu'un petit nombre de saumons à la fois, dans la crainte que nous ne les coupassions en travers ; persuadés que si nous le faisions, le fleuve serait obstrué, et la pêche infructueuse. Ayant fait des reproches aux chefs à ce sujet, ils nous en apportèrent une assez grande quantité, mais tout rôtis, et qu'il nous fallut manger, pour ne pas leur déplaire, avant le coucher du soleil. Rassurés enfin, par les promesses solemnelles que nous leur fîmes de ne pas couper le saumon en travers, ils nous en fournirent abondamment, pendant tout le tems de la pêche.

Malgré les vices que l'on peut reprocher aux naturels de Columbia, je les crois plus proches de l'état de civilisation qu'aucune des tribus qui habitent à l'Est des Montagnes de Roches. Ils ne m'ont pas paru tellement attachés à leurs habitudes qu'ils ne puissent adopter facilement celles des peuples civilisés : ils s'habilleraient volontiers à l'Européenne, s'ils avaient les moyens de se procurer des étoffes. Pour encourager ce goût parmi eux, nous prêtions des culottes aux chefs, toutes les fois qu'ils voulaient

entrer dans nos maisons, ne leur permettant jamais de le faire nus. Ils possèdent, en un dégré éminent, les qualités opposées à la paresse, à l'imprévoyance, et à la stupidité : les chefs surtout se distinguent par leur bon sens et leur intelligence. Généralement parlant, ils ont tous l'intellect prompt, et la mémoire ténace : j'eus occasion de remarquer particulièrement cette dernière qualité dans Comcomlé : ce vieux chef ayant été sur le navire l'Albatross, il reconnut d'abord le Capitaine Smith, qu'il avait vu en 1810 ; il reconnut de même son second, quoiqu'il y eût seize ans que ce dernier ne fût venu à la Rivière Columbia. L'ayant apperçu, il s'approcha de lui, et lui dit, en son langage, *Ship Bowles;* voulant lui faire entendre qu'il l'avait vu autrefois, sur un navire que commandait le Capitaine Bowles ; ce que le second nous dit être vrai.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de la langue Chinouque, ou *Tchinouke*, qui est celle que parlent tous les indigènes depuis l'embouchure de la Rivière Columbia jusqu'aux chûtes. Cette langue est dure, et d'une prononciation difficile pour les étrangers, étant remplie d'aspirations gutturales, comme celle des montagnards d'Ecosse. Les *Tchinoukes* ne connais-

k814

sent point les consonnes F, V, &c. Ils n'ont pas non plus notre R, mais une forte articulation gutturale qui approche un peu du son de cette lettre prononcée en grassayant, comme dans *Chreluit*, ou mieux peut-être *Hreluit*. Les combinaisons *thl* ou *tl* et *lt* sont fréquentes dans le Tchinouke, comme dans le Méxicain. Je mettrai, pour me conformer à l'usage reçu, quelques mots de cette langue sous les yeux du lecteur, bien que je sente la presque inutilité d'une telle nomenclature.

Quelques mots de la langue Chinouque ou Tchinouke.

Etalapasse, Dieu, ou l'Etre Suprême.
Ekannum, le bon Esprit des Eaux.
Tilikum, les hommes.
Chouttilikum, des hommes.
Papisché aiyouks, Européens.
K outane, cheval.
Kamoux, chien.
Moulak, chevreuil.
Equannet, saumon.
Elaighté, esclave.
Tanasse, enfant.
Olik, fille.
Ibikats, le nez.
Tlaoltk, du sang.
Outlah, le soleil.
Ocoutlamaine, la lune.
Ilekai, la terre.
Icanneve, pirogue.
Issik, pagaie.
Thlipaight, corde.
Olo, la faim.
Patlatch, un présent.

Passischqua, couverte.
Passisché, drap.
Kaienoulk, tabac.
Pousk, navire.
Sakquallal, fusil.
Ouápto, patates.
Chalaks, fâché, ée.
Naïka, mon, ma.
Icht, un, une.
Makust, deux.
Thloun, trois.
Lakut, quatre.
Quannum, cinq.
Takut, six.
Sinebakust, sept.
Stouktekane, huit.
Quaiust, neuf.
Itallilum, dix.
Ekoun-icht, onze.
Ekoun-makust, douze, et ainsi de suite.
Makust Thlalt, vingt.
Nix, ou *Nixt*, non, ne pas.
Kantchick, quand?
Ouinapi, bientôt.

Ste Kéch, je t'aime.
Kakhpah émoreya? où vas-tu?
Kantchik alachoya? quand pars-tu?
Kantchik euskoya? quand reviendras-tu?
Nixt énethlitkal, tu ne comprends pas.
Mittaight o kok, assieds-toi-là.
Tane tsé koulama, montre-moi ta pipe.
Patlatch nain maika? veux-tu me la donner?
Ikta mika makoumak? Que veux-tu manger?
Thlounasse olilé, peut être des fruits.
Nix, quatiasse moulak thlousk, Non, donne-moi de la viande.

CHAPITRE XXI.

Départ du Fort-George—Accident—Passage des Dalles, des Plaines de Columbia, &c.—Aspect du pays—Les Rivieres Walawala et Chahaptin—Serpens à Sonnettes, &c.—Quelques détails sur les Naturels du Haut de la Riviere Columbia.

Nous quittâmes le Fort-George, le Lundi matin, 4 Avril, sur 10 canots, dont cinq étaient d'écorce, et cinq de bois de cèdre, portant chacun sept hommes d'équipage et deux passagers, tous bien armés. MM. J. G. M'Tavish, D. Stuart, J. Clarke, B. Pillet, W. Wallace, D. M'Gillis, D. M'Kenzie, &c. étaient du voyage. Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au premier rapide, où nous arrivâmes le 10. Le portage se fit aussitôt, et nous campâmes sur une île pour la nuit. Notre grand nombre avait fait prendre la fuite à la plupart des naturels, et ceux qui étaient restés dans les villages montrèrent des dispositions très pacifiques. Ils nous vendirent quatre chevaux et une trentaine de chiens.

1814

Nous nous remîmes en route le 11, de grand matin. Le vent était favorable, mais soufflait avec violence. Sur le soir, le canot dans lequel etait Mr. M'Tavish s'emplit, en doublant une pointe de rocher, et coula bas. Heureusement la riviere n'était pas profonde en cet endroit; personne ne se noya, et l'on parvint à sauver tout le bagage. Cet accident nous obligea à camper de bonne heure.

Le 12, nous arrivâmes à un rapide appellé les *Dalles*: c'est un canal creusé par la nature dans des rochers qui sont presque partout coupés perpendiculairement: ce canal a trois ou quatre cents pieds de largeur, et environ deux milles de longueur. Le portage nous occupa jusqu'à la brune. Quoique nous n'eussions pas vu un seul sauvage, dans le cours de la journée, nous fîmes sentinelle toute la nuit; car c'était là que MM. Stuart et Reed avaient été attaqués par les naturels.

Le 13, nous fîmes deux portages, et rencontrâmes des sauvages, de qui nous achetâmes des chevaux, et du bois. Nous campâmes à bonne heure, sur une plaine sablonneuse, où nous passâmes une mauvaise nuit: le vent, qui soufflait avec impétuosité, élevait des tourbillons de poussière qui nous incommodaient

1814 beaucoup, et souillaient nos provisions de bouche.

Le 14 et le 15, nous passâmes ce qu'on appelle les Plaines de Columbia. Depuis le haut du premier rapide jusqu'ici, l'aspect du pays devient de plus en plus triste et désagréable : on ne rencontre d'abord que des côtes pelées qui offrent à peine à la vue quelques pins isolés, et à une grande distance l'un de l'autre : ensuite le terrain, dépouillé de verdure, ne laisse pas même appercevoir un seul arbuste : le peu d'herbe qui croît sur ce sol aride parait brulé par l'apreté du climat. Les naturels qui fréquentent les bords de la rivière, pour la pêche du saumon, n'ont d'autre bois que celui qu'ils attrappent à la dérive. Nous passâmes plusieurs rapides, et arrivâmes à une petite rivière appellée *Utala*. Cette rivière vient du S. E.

Le 16, nous trouvâmes la rivière plus étroite : les côtes s'élevaient de chaque côté, sans néanmoins présenter un seul arbre à la vue. Nous parvînmes à la rivière *Walawala*, qui se jette dans la Columbia au S. E. Cette rivière a peu de largeur à son confluent, et n'est pas navigable à une grande distance. On apperçoit au S. E. une rangée de montagnes, à la distance d'à peu près 15 ou 20 lieues. Derriere ces

montagnes, le pays devient encore plat et sablonneux, et est habité par les sauvages appellés *Serpens.* Nous trouvâmes, sur la rive gauche du Walawala, un campement de sauvages, consistant en une vingtaine de loges ou cabanes. Ils nous vendirent six chiens et huit chevaux, la plupart fort maigres. Nous en tuâmes deux : je montai sur un des six qui restaient ; Mr. Ross en fit autant ; et nous conduisîmes les quatre autres devant nous. Sur le déclin du jour, nous passâmes la rivière Lewis, appellée *Chahaptin,* dans la langue du pays. Cette rivière vient du S. E. et est la même que descendirent Lewis et Clarke, en 1805. Le Chahaptin me parut avoir peu de profondeur, et environ 200 toises de largeur, à son entrée.

Le pays par lequel nous venions de passer est un composé de côteaux, de rochers escarpés, et de vallons couverts d'absynthe, dont les tiges ont près de six pouces de diamètre, et pourraient servir à faire du feu. Nous tuâmes six serpens à sonnettes le 15, et le 16 nous en vîmes encore plusieurs parmi les rochers. Ces reptiles dangereux paraissent être en grand nombre dans cette partie du pays. Les plaines sont aussi habitées par un petit quadrupede de



huit à neuf pouces de longueur seulement, et d'une forme approchante de celle du chien. Ces animaux ont le poil d'un roux terne, les pattes de devant fortes et munies de longues griffes, qui leur servent a creuser leur demeure sous terre. Ils sont très curieux : aussitôt qu'ils entendent du bruit, ils sortent de leurs trous, et se mettent à aboyer. Ils ne sont pas méchants, et s'apprivoisent facilement.

Les naturels du haut de la Rivière Columbia, à partir des rapides, diffèrent essentiellement par le langage, les mœurs, et les habitudes, de ceux dont il a été parlé dans les chapitres précedents. Ceux-ci n'habitent point dans des villages, mais sont errants, comme les Tartares et les Arabes du désert : leurs femmes sont plus industrieuses, et leurs filles plus retenues que celles des peuplades du bas de la rivière. Ils ne vont point nus, mais portent des habits faits de peaux de daim, qu'ils ont soin de frotter avec de la terre blanche, pour les tenir propres. On les voit presque toujours à cheval : ils sont en général bons cavaliers : ils poursuivent le daim, et pénètrent jusqu'au Missouri, pour tuer le bœuf Illinois, dont ils font sécher la chair, et qu'ils apportent sur leurs chevaux, pour en faire leur principale

nourriture, durant l'hiver. Ces voyages ne sont pas pour eux sans dangers ; car ils ont beaucoup à appréhender de la part des *Pieds-Noirs*, leurs ennemis. Comme cette tribu est puissante et féroce, les *Serpens*, les *Nez-Percés*, ou *Chahaptins*, les *Têtes-Plattes*, &c. font cause commune, et se liguent contre elle, lorsqu'il s'agit d'aller faire la chasse à l'Est des Montagnes. Ils partent avec leurs familles, et souvent la cavalcade se monte à 2000 chevaux. Quand ils ont le bonheur de ne pas rencontrer l'ennemi, la chasse est ordinairement bonne : ils chargent une partie de leurs chevaux de la venaison, et s'en retournent chez eux, pour passer tranquillement l'hiver. Quelquefois, au contraire, ils sont tellement harassés par les Pieds-Noirs, qui fondent sur eux de nuit, et leur enlevent leurs chevaux, qu'ils sont contraints de s'en revenir sans avoir fait de chasse, et alors ils n'ont que des racines pour nourriture, durant tout l'hiver.

Ces sauvages sont passionnés pour les courses de chevaux : les paris qu'ils font en ces occasions vont quelquefois jusqu'à les dépouiller de tout ce qu'ils possèdent. Les femmes vont à cheval comme les hommes. En guise de bride, ils se servent d'une corde faite de crin de cheval, qu'ils attachent à la bouche de l'animal

La selle est un coussin très propre à l'usage auquel il est destiné, blessant rarement le cheval, et ne fatiguant pas le cavalier autant que nos selles Européenes. Les étriers sont des morceaux de bois fort, ingénieusement travaillés, repliés, et de même forme que ceux dont on se sert dans les pays civilisés. Ces morceaux de bois sont recouverts d'une piece de peau de chevreuil posée humide, et qui en séchant, se roidit, et devient dure et ferme.

Ils se procurent leurs chevaux parmi les troupeaux de ces animaux marons qui se rencontrent quelquefois au nombre de mille à quinze cents. Ces chevaux viennent du Nouveau Méxique, et sont de race Espagnole. Nous en vîmes même qui avaient été étempés par des Espagnols. Quelques uns de nos gens, qui avaient pénétré au sud, me dirent qu'ils avaient vus des brides dont les mords leur avaient paru d'argent. La forme des selles dont les femmes se servent prouve qu'ils ont pris modèle sur les selles Espagnoles destinées au même usage. Un des associés du Nord-Ouest, (Mr. J. G. M'Tavish,) nous assura avoir vu, chez la nation des Spokanes, une vieille femme qui lui dit qu'elle avait vu des hommes blancs occupés au labourage : elle lui dit qu'elle avait vu aussi des églises, ce qu'elle faisait en-

tendre, en imitant le son d'une cloche tirée par une corde : et pour confirmer encore davantage ce qu'elle disait, elle fit devant lui le signe de la croix. Ce monsieur en conclut qu'elle avait été faite prisonnière, et vendue aux Espagnols qui habitent les rives supérieures de la rivière *Del Norte*; laquelle doit prendre sa source au sud d'une chaine de montagnes qui fut apperçue distinctement par MM. Hunt et M'Kenzie, lorsqu'ils traversèrent le continent, pour se rendre à la Rivière Columbia.

Comme la manière de prendre les chevaux marons ne doit pas être généralement connue de mes lecteurs, je la rapporterai ici en peu de mots. Le sauvage qui veut prendre des chevaux, monte sur un de ses meilleurs coursiers, muni d'une longue corde faite de crin de cheval, et dont un des bouts est en nœud coulant; arrivé près d'un troupeau, il se jette au milieu, et lançant sa corde, il la passe adroitement sur la tête du cheval qu'il veut prendre; puis, tournant promptement son coursier, il tire la corde après lui : le cheval, se sentant étrangler, fait peu de résistance; le sauvage s'approche alors, lui attache les deux pieds de devant, et le laisse, jusqu'à ce qu'il en ait pris ainsi le nombre qu'il veut emmener. Il les conduit ensuite devant lui, et les dompte au besoin.

CHAPITRE XXII.

Rencontre de la Veuve d'un Chasseur—Son Récit—Réflexion de l'Auteur—Rapide du Prêtre—Riviere Okenakane—Saut des Chaudieres—Mousse de Pin—Rareté de Vivres—Rivieres, Lacs, &c.—Accident—Rencontre—Vue des Montagnes de Roches.

1814

Le 17, la fatigue que j'avais éprouvée à cheval, la veille, m'obligea à rembarquer dans mon canot. Vers huit heures, nous passâmes une petite rivière venant du N. O. Nous apperçûmes bientôt après, des canots qui faisaient force de rames pour nous atteindre. Comme nous poursuivions toujours notre route, nous entendîmes une voix d'enfant nous crier en Français, "arrêtez donc, arrêtez donc." Nous mîmes à terre, et les canots nous ayant joints, nous reconnûmes, dans l'un d'eux, la femme et les enfans d'un nommé Pierre Dorion, chasseur, qui avait été envoyé avec un parti de huit hommes, sous la conduite de Mr. J. Reed, pour faire des vivres chez la nation des Serpens. Cette femme nous apprit la fin mal-



heureuse de tous ceux qui composaient ce parti. Elle nous dit que, dans le cours du mois de Janvier, les chasseurs s'étant dispersés çà et là, afin de tendre leurs pièges pour prendre le castor, les nommés, Jacob Peznor, Gilles Leclerc, et Pierre Dorion, son mari, avaient été attaqués par les naturels ; que Leclerc, qui n'était que blessé, s'était rendu à sa tente, où il était mort, au bout de quelques instans, après lui avoir eu annoncé que son mari avait été tué ; qu'elle avait aussitôt pris deux chevaux qui étaient restés près de sa loge, avait tait monter dessus ses deux enfans, et avait gagné en toute hâte le poste de Mr. Reed, qui était éloigné d'environ cinq jours de marche de l'endroit où son mari avait été tué ; que son étonnement et son inquiétude avaient été extrêmes, lorsqu'elle avait trouvé la maison déserte, et apperçu quelques traces de sang ; que ne doutant pas que Mr. Reed n'eût été massacré, elle s'était enfuie, sans perdre de tems, vers les montagnes, au sud de la rivière Walawala, où elle avait passé l'hiver, ayant tué les deux chevaux, pour se nourrir, elle et ses enfans ; qu'enfin, se voyant sans vivres, elle avait pris le parti de redescendre les montagnes, et de gagner les bords du Tacoutche Tessé, dans l'espérance de ren-

1814

contrer des sauvages plus humains, qui la laisseraient subsister parmi eux, jusqu'à l'arrivée des canots, qu'elle savait devoir remonter la rivière, au printems. Les sauvages du Wala-wala avaient en effet accueilli cette femme avec beaucoup d'hospitalité, et c'étaient eux qui nous l'amenaient. Nous leur fîmes quelques présens, pour les dédommager de leurs soins et de leurs peines, et ils s'en retournèrent satisfaits.

Les personnes qui périrent dans ce malheureux hivernement, étaient Mr. John Reed, (commis,) Jacob Peznor, John Hobhough, Pierre Dorion, (chasseurs,) Gilles Leclerc, François Landry,* J. Bte. Turcot, André Lachapelle, et Pierre Delaunay. Nous ne doutâmes pas que cette boucherie ne fût une vengeance exercée contre nous par les naturels, pour la mort d'un des leurs, que les gens du parti de Mr. Clarke avaient pendu pour vol, le printems d'auparavant. Ce fait, le massacre de l'équipage du Tonquin, la fin malheureuse du Capitaine Cook, et beaucoup d'autres ex-

* Landry mourut dans le mois de Novembre, des écrouelles. Delaunay avait laissé Mr. Reed, dès l'automne, et n'avait pas été vu depuis. C'était un métif d'une humeur acariâtre, qui s'était marié à une femme du pays.

emples semblables, prouvent combien les Européens qui ont des relations avec des peuples barbares, doivent se garder d'en agir à leur égard sur le pied d'une inégalité trop marquée, ou de les punir de leurs torts d'après des usages, et des codes, où souvent il y a une disproportion énorme entre les délits et les peines. Si, ces punitions, prétendues exemplaires, paraissent avoir d'abord un bon effet, elles en ont presque toujours de terribles par la suite.

Le 18, nous passâmes le Rapide du Prêtre, ainsi nommé par Mr. Stuart et ses gens, qui virent auprès, en 1811, un nombre de sauvages, un desquels faisai des aspersions, et autres cérémonies, qui avaient l'air d'être des imitations grossières de celles du culte catholique. Nous rencontrâmes des sauvages, de qui nous achetâmes deux chevaux. Les bords de la rivière sont en cet endroit assez élevés, mais l'intérieur du pays est plat et uni.

Le 20, nous arrivâmes à un endroit où le lit de la rivière se resserre extrêmement, et où il nous fallut faire portage. MM. J. Stuart et Ross nous quittèrent, pour se rendre à cheval, à l'établissement de Spokane, afin d'y faire préparer les vivres qui nous seraient nécessaires pour continuer notre voyage.

1814

Le 21, on agréa trois canots légers, sur lesquels ceux qui devaient traverser le continent s'embarquèrent, pour faire plus de diligence. Nous passâmes plusieurs rapides, et commençâmes à voir des montagnes couvertes de neige.

Le 22, nous commençâmes à voir quelques pins sur la cîme des côteaux voisins ; et le soir, nous campâmes sous des arbres ; ce qui ne nous était pas arrivé depuis le 12.

Le 23, vers neuf heures du matin, nous arrivâmes au poste que Mr. D. Stuart avait établi à l'entrée de la riviere Okenakane. L'endroit nous parut charmant, en comparaison du pays par lequel nous voyagions depuis 12 jours : les deux rivières, et d'immenses prairies couvertes d'une belle verdure, frappent agréablement les yeux de l'observateur ; mais il n'y a ni arbre ni arbuste pour diversifier la scène, et la rendre un peu moins nue et moins monotone. Nous trouvâmes à ce poste, MM. Jos. M'Gillivray et Ross. Mr. O. Montigny, qui s'était engagé à la Compagnie du N. O. y demeura aussi, et me chargea d'une lettre pour son frère.

Nous nous rembarquâmes vers midi, pour continuer notre route. Apres avoir passé sans accident plusieurs rapides dangereux, toujours par un pays entrecoupe de rochers escarpés, de

collines, et de prairies verdoyantes, nous arrivâmes, le 29, au portage des Chaudières. C'est une chûte où l'eau se précipite d'un rocher de marbre blanc, veiné de rouge et de vert, qui traverse la rivière du N. O. au S. E. Nous fîmes aussitôt le portage, et nous campâmes sur le bord d'une prairie charmante.

Nous trouvâmes en cet endroit des sauvages qui jeûnaient, à ce qu'ils nous dirent, depuis plusieurs jours. Ils paraissaient effectivement réduits à l'état le plus deplorable, n'ayant plus que la peau et les os, et pouvant à peine se traîner. C'est ce qui arrive souvent à ces pauvres gens, quand leur chasse n'a pas été productive ; leur principale nourriture ne consistant alors qu'en mousse de pin, qu'ils font cuire, et qu'ils réduisent en une espèce de colle, ou pâte noire, assez épaisse pour prendre la forme de pains ou de biscuits. J'eus la curiosité de goûter de ce pain, et je crus avoir mis dans ma bouche un morceau de savon. Cependant des gens qui avaient mangé de cette colle, me dirent que lorsqu'elle est faite depuis peu, elle a un assez bon goût avec la viande.

Le 30, lorsque nous étions encore campés audessus des Chaudières, MM. J. Stuart et Clarke, arrivèrent du poste de Spokáne. Le

1814

dernier montait le cheval de la plus haute taille et de la plus belle encolure, que j'eusse encore vu dans ces quartiers : Mr. Stuart était tombé du sien, en voulant le pousser, et s'était fait beaucoup de mal. Ces messieurs ne nous ayant pas apporté les vivres que nous attendions, parceque les chasseurs qui avaient été envoyés exprès chez les Têtes-Plattes, n'avaient pu s'en procurer, il fut résolu que MM. M'Donald, J. Stuart, et M'Kenzie prendraient le devant, afin de se rendre à l'établissement situé à l'Est des Montagnes de Roches, pour nous envoyer de là des chevaux et des vivres. Ces messieurs nous quittèrent le 1er Mai. Après leur départ, nous tuâmes deux chevaux, dont nous fîmes sécher la chair ; ce qui nous occupa le reste de cette journée, et celle du lendemain. Sur le soir, Mr. A. Stewart arriva à notre campement. Il allait chercher sa famille, à l'Est des montagnes, pour la ramener avec lui à l'Ouest.

Nous nous remîmes en route, le 3 au matin, et allâmes camper, le soir, au haut d'un rapide, d'où l'on commence à appercevoir des montagnes couvertes de forêts, et où les bords de la rivière sont un terrain bas et couvert d'arbres assez clair semés.



Le 4, apres avoir passé plusieurs rapides considérables, nous parvînmes à l'entrée de la rivière des Têtes-Plattes. Cette rivière vient du Sud, et tombe dans la Columbia, en forme de cascade; elle peut avoir, à sa jonction avec cette dernière, 150 pas de largeur.

Le 5 au matin, nous passâmes l'entrée de la rivière des *Coutonois*. Cette rivière vient aussi du sud, et a la même largeur, à peu près, que celle des Têtes-Plattes. Nous arrivâmes peu après, à un lac, que nous traversâmes, pour camper au haut bout. Ce lac peut avoir 15 lieues de longueur, et une lieue et demie environ dans sa plus grande largeur; il est environné de hautes collines, qui ont la plupart leur base au bord de l'eau, s'élèvent par couches ou terrasses graduelles, et offrent une assez jolie perspective.

Le 6, après avoir parcouru un détroit de quatre ou cinq lieues de longueur, nous entrâmes dans un autre lac plus petit que le précédent. Lorsque nous étions à peu près à la moitié de ce lac, il nous arriva un accident assez singulier, sinon très fâcheux. Un des hommes, qui était malade depuis quelquesjours, demanda à être mis à terre, pour un instant. N'etant pas éloignés du rivage de plus d'une



demi-lieue, nous acquiescâmes à sa demande ; mais lorsque nous n'étions qu'à 8 ou 10 arpens de terre, notre canot donna avec force contre un tronc d'arbre qui se trouvait planté au fond du lac, et dont le bout ne se montrait qu'à fleur d'eau. Il n'en fallait pas d'avantage pour briser un aussi frêle vaisseau ; il fut perçé et s'emplit ; et malgré tous nos efforts, nous ne pûmes l'arracher de l'arbre, qui avait pénétré dedans de deux ou trois pieds : peut-être fut-ce un bonheur pour nous ; car l'ouverture n'était pas de moins d'une demi brasse. Nous fîmes des signaux de détresse, et l'autre canot, qui avait continué sa route, au milieu du lac, vint à notre secours. On nous transporta à terre, où il fallut camper aussitôt, tant pour nous faire sécher que pour raccommoder le canot.

Le 7, Mr. A. Stewart, que nous avions laissé aux Chaudières, nous ayant rejoints, nous fîmes route de compagnie. Sur le soir, nous rencontrâmes des sauvages campés sur les bords de la rivière ; ils nous remirent une lettre, par laquelle nous apprîmes que Mr. M'Donald et ses compagnons avaient passé là le 4. Ayant acheté de ces sauvages quelques morceaux de chair d'orignal séchée ; nous poursuivîmes no-

tre route. Le pays devenait montueux; la rivière était très rapide, et nous fîmes ce jour là peu de progrès.

Le 8, nous commençâmes à voir de la neige sur les battures: l'atmosphère se refroidit beaucoup. Les bords de la rivière ne présentaient que des collines élevées dont le sommet était couvert de forêts impénétrables. Tandis que les canots remontaient un rapide considérable, je grimpai sur les collines, avec Mr. M'Gillis, et nous marchâmes, en suivant le cours de la rivière, l'espace de deux ou trois lieues. La neige était fort épaisse dans les ravines ou bas-fonds qui se trouvent entre les coupes de ces montagnes. Les arbres les plus communs sont le pin de Norwège et le cèdre: ce dernier arbre est ici, comme près des bords de la mer, d'une grosseur prodigieuse.

Le 9 et le 10, le pays nous présenta le même aspect que le 8. Vers le soir, nous apperçûmes une chaîne de hautes montagnes entièrement couvertes de neige. La rivière n'avait guère plus d'un arpent de largeur, et était parsemée de battures composées de gravois et de petits cailloux.

1814

CHAPITRE XXIII.

Cours de la Riviere Columbia—Riviere au Canot—Marche à pied vers les Montagnes de Roches—Passage de ces Montagnes.

Le 11, c'est-à-dire, un mois, jour pour jour, après notre départ des chûtes, nous laissâmes le fleuve Columbia, pour entrer dans une petite rivière à laquelle Mr. Thompson avait donné le nom de Rivière au Canot, en 1811. Le cours de la Rivière Columbia, qui, depuis les chûtes, est (abstraction faite de quelques sinuosités locales) dans la direction N. N. E. fait ici un détour, et parait venir du S. E. Des voyageurs, et surtout Mr. Regis Bruguier, qui avait remonté cette rivière jusqu'à sa source, me dirent qu'elle sortait de deux petits lacs, non loin de la chaîne des Montagnes de Roches, qui, en cet endroit, divergent considérablement à l'Est. D'après la carte d'Arrowsmith, le cours du Tacoutche Tessé, depuis son embouchure dans l'Océan Pacifique, jusqu'à sa source dans les Montagnes de Roches, serait d'à peu près 1,200 milles Anglais, ou 400 lieues communes

de France de 25 au dégré ; savoir, de 80 à 90 lieues environ de l'Ouest à l'Est, depuis l'embouchure jusqu'au premier rapide ; de 250 lieues environ du S. S. O. au N. N. E. depuis ce premier rapide jusqu'au détour à l'entrée de la Rivière au Canot, et de 50 ou 60 lieues environ, du N. O. au S. E. depuis l'entrée de la Rivière au Canot jusqu'à la source. Nous n'étions pas munis des instrumens nécessaires pour déterminer la latitude, et encore moins la longitude, de nos différentes stations ; mais il nous fallait quatre ou cinq jours pour nous rendre de notre Etablissement aux chûtes, et nous ne pouvions guère faire moins de 20 lieues par jour ; et, comme je viens de le dire, nous mîmes un mois entier à nous rendre des chûtes à l'entrée de la Rivière au Canot : en déduisant quatre ou cinq jours, où nous ne marchâmes pas, il reste encore 25 jours de marche ; et il n'est pas possible que nous ayons fait moins de 10 lieues par jour, l'un portant l'autre.

Nous remontâmes la Rivière au Canot jusqu'où elle cesse d'être navigable, et campâmes dans le lieu même où Mr. Thompson avait passé l'hiver de 1810 à 1811. Nous nous occupâmes immédiatement à mettre nos canots

1814

en sureté, et répartîmes le bagage entre les hommes, donnant à chacun 50 livres à porter, y compris ses vivres. Un sac de pémican, ou viande pilée, que nous trouvâmes, fut pour nous un grand réconfort; car nos provisions de bouche étaient presque toutes consommées.

Le 12, nous commençâmes à nous acheminer vers les Montagnes, au nombre de 24 personnes. Mr. A Stewart et ses hommes restèrent au portage, pour mettre en lieu de sureté les effets que nous ne pouvions pas emporter, comme cassettes, barils, grands chaudrons, &c. Nous traversâmes d'abord des marais, ensuite un petit bois touffu, et puis cotoyâmes la petite Rivière au Canot, marchant sur des gravois. La fatigue nous obligea à camper de bonne heure.

Le 13, nous poursuivîmes notre route, et entrâmes dans les vallons entre les montagnes, où il n'y avait pas moins de quatre ou cinq pieds de neige. Nous eûmes à passer la petite rivière à gué dix ou douze fois, dans le cours de la journée, ayant quelquefois de l'eau jusqu'au cou. Ces fréquents trajets étaient occasionnés par des rochers escarpés, qu'il nous était presque impossible de franchir, sans nous enfoncer dans les bois, à une grande dis-

1814

tance. La rivière étant très rapide, et coulant sur un fond de cailloux, un des hommes tomba, et laissa échapper un sac contenant quelques morceaux de lard, que nous conservions précieusement, comme une dernière ressource. Les circonstances où nous nous trouvions, nous firent regarder ce petit incident comme un contretems fâcheux. Nous campâmes au pied d'une montagne escarpée, et envoyâmes devant Mr. Pillet et notre guide, M'Kay, pour nous procurer des vivres.

Le 14 au matin, nous commençâmes à gravir la montagne que nous avions devant nous. Nous étions obligés de nous arrêter à tout moment, pour prendre haleine, tant la montée était roide. Heureusement il avait fait, la veille, une forte gelée, et la neige était assez dure pour nous porter. Après deux ou trois heures de peines et de fatigues incroyables, nous arrivâmes au sommet, et suivîmes les traces de ceux qui nous avaient précédés. Cette montagne est située entre deux autres montagnes beaucoup plus élevées, auprès desquelles elle ne peut passer que pour une colline, et dont elle n'est, pour ainsi dire, que la vallée. La marche devint bientôt fatiguante, à cause de l'épaisseur de la neige, qui, amollie

1814

par les rayons du soleil, ne pouvait plus nous porter, comme le matin. Nous étions obligés de suivre exactement les traces de ceux qui nous avaient précédés, et de nous enfoncer jusqu'aux genoux dans les trous qu'ils avaient faits; de manière que c'était comme si nous eussions mis et ôté, à chaque pas, une large paire de bottes. Enfin nous arrivâmes à un bon fond, que notre guide nous dit être un petit lac, et nous nous y arrêtâmes pour la nuit. Ce lac, ou plutôt ces lacs, car il y en a deux, sont situés au milieu de la vallée ou coupe des montagnes. Nous avions près de nous un rocher coupé aussi perpendiculairement que les murs d'une forteresse, qui s'élève majestueusement de 15 ou 1,800 pieds audessus des lacs, et dont la cîme paraissait couverte de glace. Mr. J. Henry avait donné à ce rocher extraordinaire le nom de *M'Gillivray's Rock*, Rocher de M'Gillivray. Les petits lacs où nous étions n'ont guère plus de deux ou trois arpens de circuit, et ne sont éloignés l'un de l'autre que de quelques toises. La Rivière au Canot, qui, comme on l'a vu précédemment, coule à l'Ouest, et se jette dans la Columbia, prend sa source dans l'un de ces lacs, tandis que l'autre donne naissance à une des branches de la Rivière



Athabasca, qui coule d'abord à l'Est, et ensuite au Nord, et qui, après sa jonction avec l'*Unjiga*, au nord du Lac des Montagnes, prend le nom de Rivière des Esclaves, jusqu'au lac de même nom, et ensuite celui de Rivière *M'Kenzie*, jusqu'à l'Océan Glacial. Ayant puisé de l'eau, et allumé du feu, nous arrangeâmes notre camp, et passâmes une assez bonne nuit, bienque le tems fût extrèmement froid. Le bois le plus commun était le cèdre et l'épinette.

Le 15, nous continuâmes notre route, et commençâmes bientôt à descendre la montagne. Au bout de trois heures, nous arrivâmes au bord d'un ruisseau que nous trouvâmes d'abord couvert de glace, mais qu'il nous fallut bientôt passer à gué. Après une marche fatiguante, par un chemin extrèmement ardu, au milieu des bois, nous campâmes le soir, sous des cyprès. Je m'étais frappé le genou droit contre une branche d'arbre, dès le premier jour de notre marche, et je commençais à ressentir de grandes douleurs.

Le 16, nous cheminâmes par des marécages et d'épaisses forêts ; nous retraversâmes la petite rivière, après quoi notre guide nous conduisit sur les bords de la Rivière Athabasca,

1814

que nous guéâmes. Comme ce trajet était le dernier, nous nous séchâmes, et continuâmes notre route, par un pays plus agréable que les jours précédents. Nous campâmes le soir, sur le bord d'une plaine verdoyante que notre guide nous dit s'appeller la *Prairie de la Vache.* Nous avions rencontré dans le cours de la journée plusieurs carcasses de buffles ou bœufs Illinois. Notre viande étant tout-à-fait épuisée, notre souper ne consista qu'en quelques poignées de maïs, que nous fîmes griller dans une poële.

Nous nous remîmes en route de grand matin, le 17, et après avoir passé un petit bois de trembles, nous revînmes sur les bords de la rivière, que nous avions laissée, la veille. Etant arrivés à une pointe de terre fort élevée, notre guide nous fit retourner en arrière, pour passer ce promontoire à sa moindre hauteur. Après l'avoir franchi, nous trouvâmes des pistes de chevaux assez fraiches pour nous faire présumer qu'il y en avait non loin de nous. Au sortir des bois, chacun prit le chemin qu'il croyait devoir le conduire plus promptement à quelque campement. Nous parvînmes tous à une vieille maison que la Compagnie du N. O. avait fait construire autrefois, mais

qu'elle avait abandonnée depuis quatre ou cinq ans. Le site de cette maison est on ne peut plus charmant : il suffit de dire qu'elle est bâtie sur une des rives de la jolie rivière Athabasca, et est entourrée de riantes et vertes prairies et de bosquets superbes. C'est bien dommage qu'il n'y ait là personne pour jouir de ces beautés champêtres, et louer, en les admirant, l'auteur de la nature. Nous y trouvâmes Mr. Pillet et un des hommes de Mr. M'Donald, qui avait eu la jambe cassée d'un coup de pied de cheval. Après nous être régalés de pémican et de viande fraiche, nous partîmes, laissant deux hommes pour avoir soin de celui qui était estropié, et allâmes camper à deux ou trois lieues de là.

Le 18, nous eûmes un tems pluvieux. Je pris le devant, et après avoir marché l'espace de trois lieues, sur le penchant d'une montagne pelée, j'apperçus de la fumée, dans le fond d'une vallée. Je descendis aussitôt, et j'arrivai à un petit camp, où je trouvai deux hommes qui venaient audevant de nous, avec quatre chevaux. Je leur fis tirer quelques coups de fusil, pour avertir le gros de nos gens, qui venaient derrière, et bientôt nous entendîmes le signal se répéter sur la rivière, dont nous

1814

n'étions pas bien éloignés. Nous y allâmes, et nous trouvâmes que c'étaient deux hommes qui avaient été laissés au dernier portage, et qui, ayant un canot d'écorce, descendaient la rivière Athabasca. J'en fis débarquer un, pour prendre sa place, mon genou me faisant souffrir de manière à ne pouvoir presque plus marcher. Nos gens arrivèrent sur ces entrefaites: ils chargèrent les chevaux, et continuèrent leur route. Durant le cours de la journée, mon compagnon (qui était un Iroquois) et moi, nous tuâmes sept pièces de gibier. Nous doublâmes un cap qui se nomme le *Rocher à Miette*. Ayant sondé la rivière au pied de ce rocher, nous la trouvâmes guéable. MM. Clarke et Stuart, qui étaient à cheval, et qui n'avaient pas suivi la route ordinaire, par l'intérieur, descendirent le long du cap, et passèrent à gué; évitant par là un chemin long et fatiguant, à cause des côteaux qu'il faut sans cesse monter et descendre. Nous campâmes à l'entrée d'un petit bois, où nous nous trouvâmes au nombre de sept. Nous fîmes un assez bon repas avec notre venaison, tandis que ceux qui étaient restés derrière n'avaient rien à manger.

CHAPITRE XXIV.

Arrivée au Fort des Montagnes—Description de ce Poste—Quelques détails sur les Montagnes de Roches—Le Mouton blanc, &c.—Continuation du Voyage—Accident malheureux—Réflexion—Nouvelles du Canada—Hunters' Lodge—Rivieres au Pimbina et à la Biche.

Le 19, au matin, nous cotoyâmes un petit lac, sur une plage de sable, ayant abandonné notre petit canot, tant à cause qu'il était presque hors de service, qu'à cause que nous nous savions proches du Fort des Montagnes de Roches. En effet, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous apperçûmes de la fumée, de l'autre côté du lac. Nous traversâmes aussitôt à pied, et arrivâmes à la maison, où nous trouvâmes MM. M'Donald, Stuart, et M'Kenzie, qui ne nous avaient précédés que de deux jours.

Le poste des Montagnes de Roches, en Anglais, *Rocky Mountains House*, est situé sur le bord du petit lac dont je viens de parler, au

milieu d'un bois, et est presque partout environné de rochers escapés, qui ne sont fréquentés que par l'ibex et le mouton blanc. On y apperçoit à l'Ouest la chaîne des Montagnes de Roches, dont les cîmes sont couvertes de neiges perpétuelles. Du lac, le Rocher à Miette, dont j'ai parlé plus haut, et qui est très élevé, représente le portail d'une église, vu de côté. Cet établissement était sous la conduite d'un Mr. Decoigne. Il ne procure pas beaucoup de fourrures à la Compagnie, qui ne l'a guère formé que dans la vue de faciliter le passage des Montagnes, à ceux de ses serviteurs qui se rendent à la Rivière Columbia, ou qui en reviennent.

On parle si souvent des Montagnes de Roches, et l'on parait les connaitre si peu, que le lecteur doit naturellement desirer que j'en dise ici un mot. S'il faut s'en rapporter au dire des voyageurs, et aux cartes les plus récentes, ces montagnes s'étendent, à peu près en ligne droite, du 35 ou 36ème dég. de lat. septentrionale, jusqu'à l'embouchure de l'Unjiga, ou Rivière M'Kenzie, dans l'Océan Arctique, par les 65 ou 66 dégrés. Cette étendue de 30 dég. de lat. ou 750 lieues communes, n'est que le moyen côté d'un triangle rectangle, dont le petit coté

1814

est de 26 dég. de long. par les 35 ou 36 dég. de lat. c'est à dire, d'environ 525 lieues, et dont la chaîne de montagnes forme l'hypothénuse, l'extrémité méridionale de cette chaîne étant par les 114 dégrés, et l'extrémité septentrionale par les 140 d.g. de long. occidentale; en sorte que la longueur réelle et diagona' le cette chaîne de montagnes doit être d'à peu près 900 lieues, du S. E. au N. O. Dans une aussi grande étendue, la hauteur perpendiculaire, et la largeur de la base, doivent être nécessairement fort inégales. Nous mîmes à peu près quatre jours à les traverser; d'où je conclus, par le chemin que nous dûmes faire, qu'elles peuvent avoir, en cet endroit, c'est-à-dire, vers le 54e dégré de latitude, une quarantaine de lieues de largeur. Le géographe Pinkerton se trompe assurément, quand il ne donne à ces montagnes que 3,000 pieds d'élévation audessus du niveau de la mer: d'après mes propres observations, je n'hésiterais pas à leur en donner 6,000: nous nous élevâmes très probablement à 1,500 pieds audessus du niveau des vallées, et nous n'étions peut-être pas à la moitié de la hauteur totale; et les vallées doivent être elles-mêmes considérablement audessus du niveau de l'Océan Pacifique, vu le

1814

nombre prodigieux de rapides que l'on rencontre dans la Columbia, depuis les chûtes jusqu'à la Rivière au Canot. Quoiqu'il en soit, si ces montagnes le cèdent aux Andes, en hauteur et en étendue, elles surpassent de beaucoup, sous ces deux rapports, les Apalaches, regardées, jusqu'à ces derniers tems, comme les principales montagnes de l'Amérique Septentrionale: aussi donnent-elles naissance à une infinité de rivières, et aux plus grands fleuves de ce continent. Ces montagnes offrent un champ vaste et neuf à l'histoire naturelle: nul botaniste, nul minéralogiste, ne les a encore examinées. Les premiers voyageurs les ont appellées Montagnes Luisantes, à cause d'un nombre infini de cristaux de roche, qui en couvrent, dit on, la surface, et qui, lorqu'elles ne sont pas couvertes de neige, ou dans les endroits où elles n'en sont pas couvertes, réfléchissent au loin les rayons du soleil. Le nom de Montagnes de Roches, ou Rocheuses par excellence, leur a probablement été donné par ceux qui les ont traversées ensuite, à cause des énormes rochers qu'elles offraient ça et là à leur vue. Effectivement, le Rocher à Miette, et celui de M'Gillivray surtout, m'ont presque paru des merveilles de la nature. Quelques

uns pensent qu'elles renferment des métaux et des pierres précieuses.

A l'exception du mouton blanc et de l'ibex, les animaux des Montagnes de Roches, si ces montagnes en nourrissent de particuliers, ne sont pas plus connus que leurs productions minérales et végétales. Le mouton blanc se tient ordinairement sur des rochers escarpes, où il est presque impossible aux hommes, et même aux loups, de l'aller chercher : nous en vîmes plusieurs sur ceux qui entourrent le Fort des Montagnes. Cet animal a les cornes grosses et tournées circulairement, comme celles du bélier domestique : il a la laine longue, mais grossière ; celle du ventre est la plus fine et la plus blanche. Les sauvages qui habitent près des montagnes, font avec cette laine des couvertures à peu près semblables aux nôtres, qu'ils échangent avec ceux des bords de la Columbia, pour du poisson, de la rassade, &c. L'ibex est une espèce de chèvre, qui fréquente, comme le mouton, le sommet et les fentes des rochers : il diffère de ce dernier, en ce qu'il a du poil, au lieu de laine, et n'a pas les cornes circulaires, mais seulement rejettées en arrière. La couleur n'est pas non plus la même. Les indigènes font bouillir les cornes de ces ani-

maux, et en fabriquent ensuite assez artistement des cuillères, de petits plats, &c.

Mr. Decoigne se trouva n'avoir pas assez de vivres pour nous tous, ne s'étant pas attendu à voir arriver tant de monde à la fois. Les chasseurs du poste étaient alors absents, parcourant les bords de la rivière à la *Boucane.** Nous tuâmes pour subsister un cheval et un chien. On ne trouva pas non plus assez d'écorce de bouleau, pour construire deux canots, et nous occupâmes nos hommes à en construire de bois. Faute de mieux, on fut contraint d'employer du liard, bois faible et pesant. Le 22, les trois hommes que nous avions laissés à la vieille maison, arrivèrent, sur un petit canot fait de deux peaux de cerf cousues ensemble, et tendues avec des courroies, comme un tambour, sur une carcasse de branches d'arbre.

Le 24, quatre canots se trouvant prêts, nous les attachâmes deux à deux, et nous embarquâmes, pour descendre la rivière, jusqu'à un vieil établissement, appellé *Hunters Lodge,* où Mr. Decoigne, qui descendait avec nous en Canada, nous dit qu'il y avait des canots d'écorce mis

* Ainsi nommée par des Voyageurs qui virent auprès une montagne volcanique vomissant une fumée épaisse.

en cache, pour l'usage des personnes qui descendent la rivière. L'eau était peu profonde, et le courant rapide ; nous glissâmes, pour ainsi dire, l'espace de dix ou douze lieues, et campâmes, ayant perdu les montagnes de vue. A mesure que nous avancions, les bords de la rivière s'abaissaient, et le pays devenait plus agréable.

Le 25, n'ayant plus qu'un peu de pémican, que nous voulions conserver, nous fîmes prendre le devant à un chasseur, dans le petit canot de peau, pour nous procurer de la venaison. Vers 10 heures, nous le rejoignîmes qui nous attendait avec deux biches qu'il venait de tuer. Il avait suspendu les cœurs de ces animaux à une branche, comme signal. Nous fîmes débarquer quelques hommes pour lui aider à transporter son gibier. Nous continuâmes à voguer sans accident. Mais sur les deux heures de l'après-midi, après avoir doublé une pointe, nous tombâmes dans un rapide considérable, où, par la maladresse de ceux qui conduisaient les canots où j'étais, ainsi que MM. Pillet, Wallace et M'Gillis, l'un d'eux donna contre des pointes de rochers, et fut brisé ; l'autre chavira, et nous nous trouvâmes tous à la nage. Deux de nos engagés, Olivier Roy Lapensée

et André Bélanger, se noyèrent ; et ce ne fut pas sans beaucoup de peines qu'on parvint à sauver MM. Pillet et Wallace, ainsi qu'un nommé J. Hurteau : le premier avait déjà descendu le rapide, et allait entrer dans un autre, ayant perdu toutes ses forces, et ne pouvant plus faire autre chose que montrer de tems en tems le bout de ses bras. Les engagés perdirent tous leurs effets ; les autres ne retrouvèrent qu'une partie des leurs. Sur le soir, en remontant la rivière, que j'avais descendue, pour aller à la recherche des articles qui flottaient sur l'eau, je retrouvai le corps de Lapensée. Nous l'enterrâmes aussi décemment que nous pûmes, et plantâmes une croix où je gravai, avec la pointe de mon couteau, son nom, le genre et la date de sa mort. Le corps de Bélanger ne fut pas retrouvé.

Si quelque chose pouvait consoler les mânes des défunts d'une fin malheureuse et prématurée, ce serait sans doute de savoir qu'on a rendu à leurs corps les devoirs funèbres, et qu'ils ont donné leurs noms aux lieux qui les ont vu périr : c'est ainsi que l'âme de Palinure se réjouit, dans les enfers, en apprenant de la bouche de la Sibylle, que le promontoire près duquel il s'est noyé, sera désormais appellé de

son nom ; *gaudet cognomine terrâ.* Le rapide et la pointe de terre où l'accident que je viens de décrire est arrivé, porteront et portent déjà probablement, le nom de *Lapensée.*

Le 26, une partie de nos gens s'embarquèrent dans les trois canots qui restaient, et les autres suivirent à pied les bords de la rivière. Nous vîmes, en plusieurs endroits, des veines de charbon de terre, dans les côtes, entre la surface de l'eau et celle de la plaine. Nous nous arrêtâmes, le soir, auprès d'une petite rivière, où nous construisîmes des radeaux, pour porter tous nos gens.

Le 27, je pris le devant avec les chasseurs, dans le petit canot de peaux. Nous tuâmes bientôt une biche, que nous écorchâmes, et dont nous accrochâmes la peau, encore toute sanglante, à une branche d'arbre, à l'extrémité d'une pointe, pour que nos gens qui venaient derrière, s'apperçussent de notre chasse. Après nous être munis d'un peu de provisions, nous continuâmes à voguer, et allâmes camper près d'un bois fort, où nos chasseurs avaient quelque espoir de rencontrer des ours. Cet espoir ne se réalisa pas.

Le 28, peu après notre départ, nous tuâmes un cygne. Tandis que j'étais occupé à le faire

1814

cuire, les chasseurs étant entrés dans les bois, j'entendis un coup de fusil, qui me parut venir d'une direction opposée à celle qu'ils avaient prise. Ils revinrent bientôt, et furent fort surpris en apprenant que ce n'était pas moi qui avait tiré. Néanmoins, les canots et les radeaux nous ayant joints, nous continuâmes à descendre la riviere. Bientôt nous rencontrâmes deux hommes et une femme, qui montaient dans un canot d'écorce, et portaient des lettres et quelques effets au Fort des Montagnes. Nous apprîmes par une de ses lettres, à l'adresse de Mr. Decoigne, plusieurs circonstances de la guerre, et entr'autres la défaite du Capitaine Barclay sur le Lac Erié. Nous arrivâmes le soir, à *Hunter's Lodge*, où nous trouvâmes quatre canots d'écorce. Nous en fîmes appareiller deux, et nous nous remîmes en route, le 31. Mr. Pillet partit de grand matin, avec les chasseurs. Ils tuèrent une biche, qu'ils laissèrent sur une pointe, et que nous embarquâmes. Le pays par lequel nous passâmes, ce jour là, est on ne peut plus charmant: la rivière est large, belle, et bordée de pointes basses, couvertes de bouleaux et de peupliers.

Le 1er Juin au soir, nous campâmes à l'entrée de la Rivière au *Pimbina*. Cette rivière

1814

rivière vient du Sud ; en la remontant deux jours, et traversant ensuite une langue de terre d'environ 25 lieues, on arrive au Fort Auguste, sur la Rivière du *Parc*, ou *Saskatchiwine*. MM. M'Donald et M'Kenzie avaient pris cette route, et avaient laissé pour nous, un demi sac de pémican, à l'entrée de la Rivière au Pimbina. Après être débarqués, nous nous amusâmes à pêcher à l'hameçon, Mr. D. Stuart et moi, mais nous ne pûmes prendre que cinq ou six petits poissons.

Le 2, nous passâmes l'entrée de la rivière du *Petit Lac des Esclaves*. Sur les huit heures du matin, nous rençontrâmes une famille de sauvages. Ils nous dirent qu'ils venaient de tuer un buffle. Nous l'achetâmes pour une petite chaudière de cuivre. Nous ne pouvions faire une rencontre plus opportune ; car nos vivres étaient entièrement consommés.

Le 3, nous arrivâmes à la petite Rivière *à la Biche*, que nous commençames à remonter. Cette rivière est fort étroite et remplie de cailloux : nous fûmes obligés de débarquer, et de la cotoyer, tandis que quelques uns des engagés trainaient les canots. Cette marche n'était rien moins qu'agréable ; car il nous fallait traverser des pointes de bois où le feu avait passé,

1814

et qui étaient remplies d'arbres renversés, de souches, et de ronces. Nous étant arrêtés, Mr. Wallace et moi, pour étancher notre soif, les autres nous dévancèrent ; et comme il nous était impossible de suivre leurs vestiges, nous nous égarâmes, et errâmes trois heures entières, avant de pouvoir rejoindre nos gens qui commençaient à craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque malheur. Comme la rivière se trouvait un peu plus profonde, nous rembarquâmes tous, à l'exception des chasseurs. Ceux-ci tuèrent, vers le soir, une biche et ses deux faons.

Nous continuâmes notre route, le 4, tantôt assis dans nos canots, tantôt marchant le long de la rivière, et campâmes le soir, extrêmement fatigués.

CHAPITRE XXV.

Lac la Biche—Ant. Déjarlais—Riviere aux Castors—N. Nadeau—Riviere à l'Orignal—Lac du Pont—Riviere Saskatchiwine—Fort Vermillon—Mr. Hallet—Postes de Commerce—Paysage charmant—Réflexions.

Le 5, nous passâmes le lac *la Biche*, qui peut avoir 15 lieues de long, sur 8 ou 10 de large. Nous rencontrâmes sur ce lac, un petit canot conduit par deux jeunes femmes. Ces femmes cherchaient des œufs, sur les îles du lac, cette saison étant celle de la ponte des oiseaux. Elles nous dirent que leur père n'était pas fort éloigné du lieu où nous étions. En effet, nous le vîmes bientôt paraître au détour d'une petite île. Nous le joignîmes, et il nous apprit qu'il se nommait Ant. Déjarlais ; qu'il avait été guide au service de la Compagnie du N. O. mais qu'il était devenu libre, depuis 1805. Lui ayant exposé le besoin que nous avions de provisions de bouche, il nous offrit une grande quantité d'œufs, et fit embarquer un de nos hommes avec ses filles, dans son petit

1814 canot, pour aller chercher des vivres, à sa cabane, de l'autre côté du lac. Il nous accompagna lui même jusqu'à un portage d'environ 25 pas, formé par une chaussée de castors, Ayant fait le portage, et passé un petit étang, nous campâmes, pour attendre le retour de notre homme. Il revint le lendemain matin, avec Déjarlais, nous apportant environ 50 lbs. de viande pilée et 10 ou 12 lbs. de suif. Nous invitâmes notre hôte à déjeuner avec nous ; c'était bien le moins que nous pussions faire pour lui, après les bons offices qu'ils nous avait rendus, Cet homme vivait de sa chasse, avec sa famille, et paraissait à peu près content de son sort. Personne au moins ne le troublait dans la possession du Lac la Biche, dont il s'était pour ainsi dire, emparé. Il me pria de lui lire deux lettres qu il avait en sa possession, depuis deux ans, et dont il ne connaissait pas encore le contenu. Elles étaient d'une de ses sœurs, et datées de Verchères. Je crus même y reconnaître l'écriture de Mr. L. G. Labadie, Instituteur de cette paroisse. Enfin ayant témoigné à ce bon homme notre reconnaissance des services qu'il nous avait rendus, nous le quittâmes, et continuâmes notre route. Après avoir fait deux portages, nous nous trouvâmes



sur les bords de la Rivière aux *Castors*, qui n'était alors qu'un ruisseau. C'est par cette voie que les canots qui descendent de l'Athabasca, ou du petit Lac des Esclaves, passent ordinairement pour se rendre à *Cumberland-House*, sur la Rivière des *Anglais*. Nous fûmes contraints de traîner nos canots sur la Rivière aux Castors, marchant sur une plage de sable, où nous commençâmes à sentir l'importunité des maringouins. Un chasseur parcourait les bois, mais sans succès. Nous parvînmes à une cabane, où nous trouvâmes un vieux chasseur Canadien du nom de Nadeau. Cet homme était réduit à la dernière faiblesse, n'ayant rien eu à manger depuis deux jours. Cependant un jeune homme qui était marié à une de ses filles, arriva peu après, avec la bonne nouvelle qu'il avait tué un buffle ; ce qui nous détermina à camper. Nous envoyâmes quelques uns de nos gens chercher une partie de la chair de l'animal. Nadeau nous en donna la moitié ; et nous dit que nous trouverions, 10 lieues plus bas, une cache où il avait déposé 10 peaux de cygnes, quelques peaux de martres, et un filet; nous priant d'emporter ces articles avec nous. Nous quittâmes ce brave homme, le lendemain matin, et poursuivîmes notre route. Arrivés



au lieu indiqué, nous trouvâmes la cache, et emportâmes le filet. Nous arrivâmes, bientôt après, à la Rivière *à l'Orignal*, qu'il nous fallut remonter, pour tomber dans le lac de même nom. L'eau était si basse dans cette rivière, que nous fûmes obligés de décharger entièrement nos canots. Nous attachâmes des perches aux barres, afin que ceux des hommes qui restaient dedans, les pussent porter, lorsqu'ils ne trouveraient pas assez d'eau pour les faire flotter. Ayant distribué le bagage au reste des engagés, nous nous acheminâmes par les bois, guidés par Mr. Decoigne. Ce monsieur, qui n'avait pas passé par cet endroit depuis 19 ans, se fourvoya bientôt, et nous nous séparâmes les uns des autres, dans le cours de l'après-diner. Néanmoins, comme nous avions dévancé les hommes qui portaient le bagage et le peu de provisions que nous avait donné le vieux Nadeau, nous jugeâmes prudent, Mr. Wallace et moi, de retourner sur nos pas, au devant d'eux. Nous rencontrâmes bientôt Mr. Pillet et un des chasseurs. Ce dernier trouva, presque aussitôt après, un sentier assez bien battu. Les hommes qui portaient le bagage nous ayant rejoints, nous enfilâmes tous ce sentier, qui nous conduisit au bord du lac, en



très peu de tems. Il s'en allait nuit : les canots arrivèrent bientôt après, à notre grande satisfaction ; car nous commencions a craindre qu'ils ne fussent passés avant notre arrivée.

Le 8 de grand matin, je partis, accompagné d'un chasseur, pour aller à la recherche de MM. Clarke, Stuart, et Decoigne, qui nous avaient dévancés la veille. Je trouvai bientôt le premier, campé sur le bord du lac. Les canots arrivèrent peu après, au même endroit. MM. Stuart et Decoigne arrivèrent ensuite, et nous dirent qu'ils avaient couché sur les bords du *Lac Puant*, situé à près de quatre lieues à l'E. N. E. de celui où nous étions. Nous trouvant tous réunis, nous traversâmes le lac, qui peut avoir six lieues de circuit, et dont les bords sont très riants. Nous campâmes de bonne heure, pour tendre notre filet. Je l'allai voir, le soir, et je rapportai deux carpes et un canard. Nous le laissâmes tendu toute la nuit, et le lendemain matin, nous y trouvâmes 20 poissons blancs. Nous quittâmes l'île de bonne heure, et gagnâmes l'entrée d'une petite rivière, qui descend entre des collines, où nous arrêtâmes pour dejeuner. Je trouvai le poisson blanc beaucoup plus délicieux au goût que le saumon même. Nous eûmes encore à cotoyer

cette petite rivière. Ce nous fut une tâche assez pénible, ayant à nous ouvrir un chemin dans d'épaisses brossailles, par un tems de pluie qui dura toute la journée. Deux hommes restés dans chacun des canots, les remontèrent l'espace de 10 lieues, jusqu'au *Lac en Long*, au bord duquel nous campâmes.

Le 10, nous traversâmes le lac, fîmes un portage de près d'une demi lieue, et entrâmes dans une petite rivière, qu'il nous fallut cotoyer, comme la précédente, et qui nous conduisit au *Lac du Pont*. Ce lac reçoit son nom d'une espèce de pont ou chaussée formée naturellement d'arbres renversés par le vent, et recouverts de terres et de feuilles accumulées par les hautes eaux. Ayant rencontré au bord de ce lac, un jeune homme et deux femmes qui avaient en soin des chevaux appartenant à la Compagnie de la Baie d'Hudson, nous leur en empruntâmes une demi douzaine, et nous passâmes la chaussée. Après avoir franchi une hauteur considérable, nous parvînmes à une prairie, qui nous conduisit, en deux heures de marche, et par un chemin superbe, à un ancien poste de commerce, sur les bords de la Rivière Saskatchiwine. Nous sachant près d'un établissement, nous nous décrassâmes,

avant de nous y rendre. Vers soleil couchant, nous arrivâmes à cet établissement, appellé *Fort Vermillion*, et situé sur le bord de la rivière, au pied d'un superbe côteau. Nous trouvâmes à ce poste environ 90 personnes, tant hommes que femmes et enfans : ces gens ne comptent, pour subsister, que sur la chasse, et la pêche du brochet, qui est assez précaire. Mr. Hallet, le commis en charge, était absent, et nous eûmes le déplaisir de nous entendre dire qu'il n'y avait pas de vivres à l'établissement ; nouvelle bien désagréable pour des gens affamés comme nous l'étions. Mr. Hallet ne tarda pourtant pas à arriver : il fit apporter deux quartiers de bœuf qu'il avait fait mettre dans une glacière, et nous fit préparer à souper. Ce Mr. Hallet était un homme poli, sociable, aimant passablement ses aises, et voulant vivre, dans ces contrées sauvages, autant que possible, comme on fait dans les pays civilisés. Lui ayant témoigné notre surprise, en voyant dans le fond d'un grand bâtiment, une cariole semblable à celles du Canada, il nous dit qu'ayant des chevaux, il avait fait faire cette cariole, pour voyager commodément ; mais que les ouvriers ayant oublié de prendre la mesure des ouvertures du bâtiment, avant de

construire la voiture, elle s'était trouvée, lors qu'elle fut achevée, beaucoup plus grande, et n'avait jamais pu être sortie de la chambre où elle était ; et qu'il y avait apparence qu'elle y resterait encore longtems, n'étant pas d'humeur à démolir la maison, pour le plaisir de se promener en cariole.

A coté du comptoir de la Compagnie du N. O. il y en a un autre à la Compagnie de la Baie d'Hudson. En général, on construit ordinairement ainsi ces comptoirs, l'un près de l'autre, les entourant d'une palissade commune, et laissant une porte de communication dans l'intérieur du fort, pour se prêter secours, en cas d'attaque de la part des sauvages du S.O. Ces sauvages, et particulièrement les Pieds-Noirs, les *Gros-Ventres*, les *Gens du Sang*, et ceux de la *Roche-Jaune*, sont très méchants : ils vivent de chasse, mais ils apportent peu de fourrures aux traiteurs ; et les compagnies ne maintiennent guère ces postes que pour se procurer des vivres.

Le 11, après avoir déjeuné, au Fort Vermillon, nous nous remîmes en route, avec six ou sept livres de suif pour toutes provisions de bouche. Ces provisions nous menèrent jus-



qu'au surlendemain au soir, que nous eûmes pour souper deux onces de suif chacun.

Le 14 au matin, nous tuâmes une outarde; et vers midi, nous arrachâmes des racines de roseaux et des *choux gras* que nous fîmes bouillir avec notre gibier : nous n'oubliâmes pas de mettre au pot le peu de suif qui nous restait, et nous fîmes un repas délicieux. Sur le déclin du jour, nous eûmes le bonheur de tuer un buffle.

Le 15, MM. Clarke et Decoigne ayant débarqué sur la route, pour chasser, ils revinrent bientôt nous apporter l'agréable nouvelle qu'ils avaient tués trois bœufs. Nous campâmes aussitôt, et envoyâmes la plus grande partie de nos gens pour dépécer la chair de ces animaux, et la faire sécher. Cette opération nous occupa jusqu'au soir du lendemain. Nous nous rembarquâmes, le 17, avec environ 600 livres de viande à demi séchée. Le soir, nous apperçûmes de notre camp quelques troupeaux de buffles; mais nous ne leur fîmes pas la chasse, croyant avoir assez de viande pour nous conduire au prochain poste.

La Rivière Saskatchiwine coule sur un lit composé de sable et d'argile; ce qui ne contribue pas peu à diminuer la pureté et la trans-

parence de ses eaux, qui, comme celles du Missouri, sont épaisses et blanchâtres. A cela près, c'est une des plus jolies rivières du monde. Les bords de la Saskatchiwine sont tout-à-fait charmants, et offrent en plusieurs endroits la scène la plus belle, la plus riante, et la mieux diversifiée que l'on puisse voir ou imaginer: des collines de formes diverses, couronnées de superbes touffes de peupliers; des vallons agréablement rembrunis, le soir et le matin, par l'ombre prolongée des côteaux et des bosquets qui les décorent; des troupeaux de légers cabris, et de lourds bœufs Illinois—ceux-là bondissant sur le penchant des collines, ceux-ci foulant de leurs pieds pesants la verdure des prés; toutes ces beautés champêtres réfléchies et doublées, pour ainsi dire, par les ondes du fleuve; le chant mélodieux et varié de mille oiseaux divers perchés sur la cîme des arbres; l'haleine rafraichissante des zéphirs; la sérénité du ciel; la pureté et la salubrité de l'air; tout, en un mot, porte le contentement et la joie dans l'âme du spectateur enchanté. C'est surtout le matin, quand le soleil se lève, et le soir, quand il se couche, que le spectacle est vraiment ravissant. Je ne pus détacher mes regards de ce superbe tableau, que quand l'obs

curité naissante l'eut un peu rembruni. Alors, au doux plaisir que j'avais goûté succéda une triste, pour ne pas dire une sombre, mélancolie. Comment se fait-il, dis-je en moi même, qu'un si beau pays ne soit point habité par des créatures humaines? Les chansons, les hymnes, les prières, du laboureur et de l'artisan, heureux et paisible, ne seront-ils jamais entendus dans ces belles campagnes? Pourquoi, tandis qu'en Europe, et en Angleterre surtout, tant de milliers d'hommes ne possèdent pas en propre un pouce de terre, et cultivent le sol de leur patrie, pour des propriétaires qui leur laissent à peine de quoi subsister; pourquoi tant de millions d'arpens de terres, en apparence grasses et fertiles, restent-ils incultes et absolument inutiles? ou, du moins, pourquoi ne nourrissent-elles que des troupeaux de bêtes fauves? Les hommes aimeront-ils toujours mieux végéter toute leur vie sur un sol ingrat, que d'aller chercher au loin des régions fertiles, pour couler dans la paix et l'abondance, au moins la dernière partie de leurs jours? Mais je me trompe; il est moins aisé qu'on ne pense à l'homme pauvre d'améliorer sa condition: il n'a pas les moyens de se transporter dans des con-

trées lointaines, où il n'a plus ceux d'y acquérir une propriété; car ces terres incultes, désertes, abandonnées, ne sont pas à quiconque veut s'y établir et les cultiver; elles ont des possesseurs, et il faut acheter d'eux le privilège de les rendre fertiles et productives! On ne doit pas, d'ailleurs, se faire illusion: ces contrées, parfois si délicieuses, ne jouissent pas d'un printems perpétuel; elles ont leur hiver, et un hiver rigoureux; un froid perçant est répandu dans l'atmosphère; une neige épaisse couvre la surface du sol; les fleuves glacés ne coulent plus que pour les poissons; les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, et couverts de verglas; la verdure des prés a disparu; les collines et les vallons n'offrent plus qu'une uniforme blancheur; la nature a perdu toute sa beauté; et l'homme a assez à faire de se mettre à l'abri des injures du tems.

CHAPITRE XXVI.

Fort de la Montée—Fort Cumberland—Lac Bourbon—Rapide Ouenipic—Lac Ouénipic—Fort Ouénipic—Colonie de la Riviere Rouge—Lac des Bois—Fort du Lac la Pluie—Continuation de la Route.

1814

Le 18 au matin, nous nous rembarquâmes; et le vent s'etant élevé, nous mîmes à la voile, ce que nous n'avions pas fait depuis que nous étions sortis de la Rivière Columbia. Nous essuyâmes un orage accompagné de grêle, mais de peu de durée. Sur le soir, nous arrivâmes au Fort de *la Montée*, ainsi nommé, de ce que ceux qui remontent la rivière laissent là leurs canots, pour prendre des chevaux. Nous trouvâmes à la Montée, comme à Vermillon, deux comptoirs, joints ensemble, pour faire cause commune contre les sauvages, l'un appartenant à la Compagnie de la Baie d'Hudson, et l'autre à celle du Nord Ouest: le premier était sous la conduite d'un Mr Prudent, et le dernier, sous celle d'un Mr. M'Lean. Mr. de Rocheblave, qui avait hiverné à ce pos-

1814

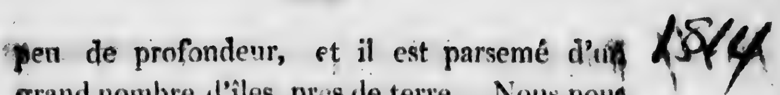
te, en était parti, il y avait quelque tems. Il y avait des champs cultivés autour de la maison; l'orge et les pois paraissaient promettre une récolte abondante. Mr. M'Clean nous reçut aussi bien que les circonstances le permettaient; mais ce Monsieur n'ayant pas de vivres à nous donner, et notre bœuf commançant à se gâter, nous partîmes, le lendemain matin, pour gagner au plus vîte, *Fort Cumberland.* Dans le cours de la journée, nous dépassâmes deux vieux forts, un desquels avait été bâti par les Français, avant la conquête du Canada. C'était, au dire de notre guide, le poste le plus reculé à l'Ouest, que les commerçants Français eussent jamais eu dans les Pays-Hauts. Sur le soir, nous tuâmes un orignal. La perspective change considérablement depuis la Montée; les bords de la rivière s'élèvent, et le pays se couvre de forêts.

Le 20, nous apperçumes quelques ormes, espèce d'arbres que je n'avais pas vue, depuis mon départ du Canada. Nous arrivâmes au Fort Cumberland, un peu avant le coucher du soleil. Ce fort, appellé en Anglais, *Cumberland House,* est situé à la décharge de la rivière Saskatchiwine dans le *Lac des Anglais*, entre le 53e et le 54e dég. de lat. septentrio-

gale. C'est un entrepot pour ceux qui vont au Lac des Esclaves, ou Athabasca, ou qui en viennent, pour se rendre au Fort William. Ce poste était sous les ordres de Mr. J. D. Campbell, qui étant descendu au Fort William, l'avait laissé à la charge d'un Mr. Harrison. Il y a deux comptoirs, comme à Vermillon et à la Montée. MM. Clarke et Stuart, qui étaient restés derrière, arrivèrent le 22, et le soir, nous eûmes bal. On nous donna quatre sacs de pémican, et nous partîmes, le 23, vers huit heures du matin. Après avoir traversé une anse du lac, nous entrâmes dans une petite riviere, qui coule dans un terrain extrèmement bas; nous fîmes 25 ou 30 lieues, et campâmes sur une plage basse, où les maringouins nous tourmentèrent horriblement durant toute la nuit.

Le 24, nous passâmes le *Lac Vaseux*, et entrâmes dans le *Lac Bourbon*, où nous rencontrâmes un Mr. Kennedy, commis de la Baie d'Hudson. Nous ramassâmes quelques douzaines d'œufs de mauvis, sur les îles du lac: et le soir, ayant encore un peu de farine, nous nous amusâmes, Mr. Decoigne et moi, à faire des gâteaux; ce qui nous mena presque au jour; la nuit ne durant que quelques heures dans cette saison, sous ce dégré de latitude.

Nous nous rembarquâmes de grand matin, le 25, passâmes le *Lac de Travers*, descendîmes quelques cascades, et arrivâmes vers midi, au grand Rapide Ouénipic, qui peut avoir une lieue et demie de longueur. Nous débarquâmes, et les engagés descendirent les canots. Nous trouvâmes, au bas de ce rapide, un vieux Canadien qui ne vivait que de pêche, et se disait Roi du Lac. Il pouvait au moins se dire roi du poisson, qui est abondant, et qu'il pêchait seul. Après avoir fait chaudière, et nous être régalés d'excellent éturgeon, nous nous éloignâmes de ce vieillard, et entrâmes bientôt dans le grand Lac *Ouénipic*, qui me parut comme une mer d'eau douce. Ce lac est aujourd'hui trop connu pour qu'il soit nécessaire que j'en fasse une description particulière : je me contenterai de dire qu'il ne le cède visiblement en grandeur qu'au Lac Supérieur et au grand Lac des Esclaves ; il reçoit plusieurs rivières considérables, et entr'autres la Saskatchiwine au N. O. la Rivière Rouge, au Sud ; et la Rivière Ouénipic à l'E. N. E. et il se décharge dans la Baie d'Hudson, par la Rivière *Nelson*, au N. N. E. et par la *Saverne*, à l'E. N. E. Les côtes que baigne ce lac sont généralement fort basses ; il parait avoir partout



peu de profondeur, et il est parsemé d'un grand nombre d'îles, pres de terre. Nous nous rendîmes à *l'Ile aux Œufs*, d'où il fallait traverser au sud, pour arriver à terre ; mais le vent était si violent, que ce ne fut qu'au jour baissant que nous pûmes faire la traversée. Nous profitâmes du calme, pour longer la côte, toute la journée et une partie de la nuit du 26 ; mais en revanche, nous demeurâmes campés, le 27 jusqu'au soir ; le vent ne nous permettant pas de faire route. Le vent ayant paru tomber un peu, apres le coucher du soleil, nous nous embarquâmes ; mais nous fûmes bientôt obligés d'atterrir. Le 28, nous passâmes les entrées de plusieurs baies profondes, et les Iles St. Martin, et campâmes dans le fond d'une petite baie, où les maringouins ne nous permirent pas de fermer l'œil. L'aurore parut enfin, et nous n'eûmes rien de plus pressé que d'embarquer, pour nous délivrer de ces hôtes incommodes. Nous eûmes un calme qui nous permit de faire bonne route ; et nous campâmes sur le *Détroit du Bœuf.* Nous vîmes, ce jour-là deux loges ou cabanes de sauvages.

Le 30, nous commençâmes à remonter la Rivière *Ouinipic*, et arrivâmes, vers midi, au

Fort du Bas de la Rivière. Cet établissement avait plutôt l'air d'une métairie que d'un poste de commerce: une maison propre et élégante, située sur une colline de moyenne élévation, et entourrée de granges, d'étables, de hangards, &c. des champs d'orge, de pois, d'aveine, de patates, &c. nous rappellaient les pays civilisés, que nous avions laissés, depuis si longtems. MM. Crébassa et Kennedy, qui avaient ce poste en soin, nous reçurent avec toute l'hospitalité possible, et s'empressèrent de nous communiquer toutes les nouvelles politiques qu'ils avaient apprises par l'arrivée des canots du Canada.

Ils nous apprirent aussi que MM. M'Donald et Rocheblave étaient passés, peu de jours avant notre arrivée, ayant été obligés de remonter la Rivière Rouge, pour arrêter l'effusion de sang, qui aurait probablement eu lieu, sans leur intervention, à la Colonie fondée sur cette rivière, par le Comte de Selkirk. Mr. Miles M'Donell, gouverneur de cette Colonie, ou plutôt du district d'*Assiniboya*, avait émané une proclamation défendant à toute personne quelconque, de faire sortir des provisions du pays. Les traiteurs de la Baie d'Hudson s'étaient conformés à cette proclamation; mais

ceux de la Compagnie du N. O. n'en avaient tenu compte, la croyant illégale, et avaient envoyé, comme de coutume, leurs serviteurs faire des provisions, dans le haut de la rivière. Mr. M'Donell ayant su qu'il y avait plusieurs centaines de sacs de pémican* d'amassé, dans un hangard aux soins d'un Mr. Pritchard, les envoya demander: Pritchard refusa de les livrer; sur quoi Mr. M'Donell les fit enlever de vive force. Les hivernants du petit Lac des Esclaves, de la Rivière des Anglais, de l'Athabasca, &c. apprenant cela, et sachant qu'ils ne trouveraient pas de vivres, comme à l'ordinaire, au bas de la ivière, se déterminèrent à les aller reprendre de force, si on ne voulait pas les leur rendre de bon gré. Les choses en étaient là quand MM. Rocheblave et M'Donald arri-

* Le *Pémican*, dont il a déjà été parlé plusieurs fois, se fait de la manière suivante : ayant préparé un grand vaisseau fait d'un tronc d'arbre, on y jette une certaine quantité de viande pilée, 50 lbs. par exemple ; on fait fondre une égale quantité de suif que l'on verse bouillant sur la viande ; puis on brasse le tout jusqu'à ce que la viande et le suif soient bien mêlés ; après quoi on le met dans des sacs de peau de bœuf non passée, le poil en dehors, que l'on ferme hermétiquement. Cette viande ainsi imprégnée de suif, se durcit, et peut se conserver des années entières. Quelquefois, on y ajoute des poires sauvages, pour en relever le goût.

1819. vèrent : ils trouvèrent les Canadiens armés, et prêts à livrer combat aux gens de la Colonie, qui s'obstinaient à leur refuser les sacs de pémican. Mr. M'Donald alla trouver Mr. M'Donell, et lui ayant exposé la situation où se trouvaient les traiteurs de la Compagnie du N. O. par le manque de vivres nécessaires pour transporter leurs pelleteries jusqu'au Fort William, et la fureur des engagés, qui ne voyaient pour eux d'autre alternative que de s'emparer de ces provisions, ou de périr de faim, il le somma de les lui remettre sans délai. Mr. M'Donell exposa, de son côté, à Mr. M'Donald la misère où se trouveraient les colons, par le manque de vivres. En conséquence de ces représentations mutuelles, on convint que la moitié des provisions resterait à la Colonie, et que l'autre moitié serait remise à la Compagnie du N. O. Ce fut ainsi que s'arrangea, sans effusion de sang, ce premier différent entre les deux Compagnies rivales du N. O. et de la Baie d'Hudson.

Ayant employé le 1er Juillet à réparer nos canots, nous rembarquâmes, le 2, et continuâmes à remonter la Rivière Ouénipic, appellée aussi *Riviere Blanche*, à cause d'un grand nombre de cascades, qui etant fort proches les unes

des autres, offrent à la vue une écume et des bouillons presque continuels. Nous fîmes ce jour là, 27 portages, tous assez courts. Le 3 et le 4, nous en fîmes encore neuf, et arrivâmes, le 5, au *Lac des Bois*. Ce lac tire son nom d'un grand nombre d'îles bien boisées dont il est parsemé. Notre guide me montra une de ces îles, en me disant qu'un Père Jesuite y avait dit la messe ; et que c'était le lieu le plus éloigné où ces missionnaires eussent jamais pénetré. Nous campâmes sur une de ces îles. Le lendemain, le vent ne nous permit pas de faire beaucoup de progrès. Nous entrâmes, le 7, dans la rivière du *Lac la Pluie*. Je ne me rappelle pas d'avoir vu nulle part autant de maringouins que sur les bords de cette rivière : étant débarqués près d'un petit rapide, pour alléger les canots, nous eûmes le malheur de déloger, en marchant, ces insectes, de dessous les feuilles où la pluie de la veille les avait contraints de se réfugier ; ils s'attacherent à nous, nous suivirent dans les canots, et nous tourmenterent tout le reste de la journée.



Le 8, au soleil couchant, nous arrivâmes au Fort du Lac la Pluie. Ce fort est situé à un mille environ d'un rapide considérable. Nous vîmes auprès, des champs cultivés, et des ani-

1814 aux domestiques, tels que chevaux, bœufs, vaches, &c. Ce poste sert d'entrepôt aux hivernants de l'Athabasca, et des autres parties éloignées, qui y apportent leurs pelleteries, et s'en retournent avec leurs pacotilles. Mr. John Dease, à la charge de qui ce poste était confié, nous reçut le plus amicalement du monde : après avoir fait un souper excellent, nous dansâmes, une partie de la soirée.

Nous prîmes congé de Mr. Dease, le 10. Après avoir traversé le rapide et le Lac la Pluie, qui a environ 14 lieues de long, nous campâmes à l'entrée d'une petite rivière. Le lendemain, nous continuâmes notre route, tantôt traversant un petit lac, tantôt un détroit, où nous trouvions à peine assez d'eau pour faire flotter nos canots. Le 13, nous campâmes près du *Portage des Chiens*, où, faute d'avoir suivi l'avis de Mr. Dease, qui nous avait conseillé d'emporter un sac de pémican, nous nous trouvâmes absolument sans vivres.

CHAPITRE XXVII.

Arrivée au Fort William—Description de ce Fort—Nouvelles de la Riviere Columbia.

Le 14, nous embarquâmes avant le jour, et arrivâmes au Portage des Chiens, qui est long et montueux. Nous trouvâmes au bas de ce portage, une espèce de cabaret tenu par un nommé Boucher. Nous régalâmes nos gens d'un peu d'eau-de-vie, et mangeâmes des saucissons détestables, tant ils étaient salés. Après ce mauvais repas, nous nous remîmes en route, et passâmes, vers midi, le *Portage de la Montagne*. La Rivière *Kaministiquia* passe ici pardessus un rocher élevé, et forme une chûte qui n'est guere moins curieuse à voir que celle de *Niagara*. Enfin, après avoir fait encore 36 portages, nous arrivâmes, vers neuf heures du soir, au *Fort William*.

Le Fort William est situé près de l'embouchure de la Rivière Kaministiquia, dans le Lac Supérieur, à 15 lieues environ au nord de l'ancien poste appellé *Grand-Portage*. Ce Fort a été bâti, en 1805, lors de la réunion des deux

Sociétés, et nommé Fort William, en l'honneur de Monsieur (maintenant l'Honorable) William M'Gillivray, principal agent de la Compagnie du Nord-Ouest. Les propriétaires s'étant apperçus que le fort du Grand-Portage se trouvait sur le territoire réclamé par le gouvernement Américain, se déterminèrent à le démolir, et à en bâtir un autre sur le territoire Britannique. Nul site ne leur parut plus favorable à leur dessein que l'entrée de la Rivière Kaministiquia, qui offre un havre sûr et profond. A la vérité, ils avaient à vaincre toutes les difficultés que peut présenter un sol bas et marécageux : mais à force de soins et de travail, ils vinrent à bout de dessécher les marais environnants, et de former un terrain solide.

Le Fort William a réellement l'apparence d'un fort, par son palis de 15 pieds de hauteur, et celle d'un joli village, par le nombre des édifices qu'il renferme. Au milieu d'un quarré spacieux s'élève un grand bâtiment élégamment construit, quoiqu'en bois, dont la porte mitoyenne est élevée d'environ cinq pieds audessus du sol, et audevant duquel règne une longue galerie. Au milieu de ce bâtiment est un salon d'une soixantaine de pieds de long sur une trentaine de large, décoré de plusieurs



morceaux de peinture, et des portraits en pastel d'un grand nombre des associés. C'est dans ce salon que les agens, les commis, les interprêtes, &c. de la Société prennent leurs repas, à différentes tables. A chaque extrémité de ce salon, se trouvent deux petites chambres pour les associés. Le derrière est occupé par la cuisine et des chambres à coucher pour les domestiques. De chaque côté de cette maison, il y en a une autre de même largeur, mais plus basse : celles-ci sont divisées en longueur par un corridor, et contiennent chacune douze jolies chambres à coucher. Une de ces maisons est destinée aux associés, et l'autre aux commis. Du côté Est du Fort, il y a une autre maison, construite à peu près comme les deux précedentes, et destinée au même usage ; et un grand hangard, où se fait l'inspection des pelleteries, et où elles sont mises en paquets serrés, au moyen d'une presse. Par derrière, et toujours du même côté, se trouvent le logis des guides, un autre hangard à fourrures, et une poudrière. Ce dernier bâtiment est fait de pierres grises, et couvert en fer-blanc. Au coin, se trouve une espèce de bastion, ou point d'observation. Au côté Ouest, on voit une rangée de bâtimens, dont les uns servent de

magazins et les autres de boutiques: il y en a un pour l'équippement des engagés, un pour l'équippement des canots, un où l'on détaille des marchandises, un autre où l'on vend des liqueurs fortes, du pain, du lard, du beurre, &c. et où l'on distribue le régal aux voyageurs arrivants: ce régal consiste en un pain blanc, une demi livre de beurre, et une chopine de rum. Les voyageurs donnent à cette espèce de taverne le nom de *Cantine salope*. Derrière, se trouve une autre rangée de bâtimens, dont l'un sert de bureau ou comptoir; c'est un joli bâtiment quarré, et bien éclairé; un autre sert de magazin, et un troisième de prison. les voyageurs donnent à ce dernier, le nom de *Pot-au-Beurre*. Au coin sud-ouest, est un hangard de pierres, couvert en fer-blanc. Derrière sont les atteliers des menuisiers, des ferblantiers, des forgerons, &c. puis les cours spacieuses, et des hangards, pour mettre les canots à l'abri, les réparer, ou en construire de neufs. Près de la porte du Fort, qui se trouve au Sud, sont la maison du chirurgien, et celle du commis résidant. On a construit audessus de la porte une espèce de corps-de-garde.

Comme la rivière est profonde à son entrée, la Compagnie a fait construire des quais le

long du Fort, pour l'attérage des goëlettes qu'elle entretient sur le Lac Supérieur, soit pour transporter ses pelleteries du Fort-William au *Saut Ste. Marie,* ou des marchandises et des vivres du Saut Ste. Marie au Fort-William. Les terres sont défrichées derrière le Fort et des deux côtés. Nous y vîmes de l'orge, des pois, et de l'aveine, qui avaient une très belle apparence. Le cimetière se trouve à l'extrémité du defrichement. Il y a aussi, de l'autre côté de la rivière, un certain nombre de maisons toutes habitées par de vieux voyageurs Canadiens, usés au service de la Compagnie, sans en être devenus plus riches. Ces hommes, mariés à des femmes du pays, et chargés de familles nombreuses, aiment mieux cultiver un peu de bled-d'Inde et de patates, et faire la pêche, pour subsister, que de retourner dans leur pays natal, donner à leurs parens et à leurs anciennes connaissances, des preuves certaines de leur inconduite, ou de leur imprudence.



Le Fort William est l'entrepot principal de la Compagnie du N. O. dans les Pays-Hauts, et le rendez vous général des associés. Les agens de Montréal, et les propriétaires hivernants, s'y réunissent presque tous chaque été, pour recevoir les retours, former les expédi-

tions, et discuter les intérêts de leur commerce. La plupart s'y trouvaient lors de notre arrivée. Les engagés hivernants qui descendent, passent aussi une partie de l'été au Fort William : ils forment un grand campement à l'Ouest, en dehors des palissades. Ceux qui ne s'engagent à Montréal que pour aller au Fort William ou au Lac la Pluie, et qui n'hivernent pas, occupent un autre espace, au côté Est. Les premiers donnent à ces derniers le nom de *Mangeurs de lard*. On remarque entre les deux camps, qui se composent quelquefois de 3 et 400 hommes chacun, une différence étonnante : celui des mangeurs de lard est toujours fort sale, et celui des hivernants, propre et décent.

Pour défricher ses terres et améliorer ses propriétés, la Compagnie a soin d'obliger tous ceux qui s'engagent à elle, comme canotiers, à lui donner chacun un certain nombre de journées de corvée. C'est ainsi qu'elle a fait défricher et consolider les environs du Fort William. Mais quand un engagé a travaillé, ce nombre de journées, il en est pour toujours exempt, quand même il resterait 20 et 30 ans dans les pays sauvages, et descendrait au Fort, tous les étés.

On nous reçut très bien au Fort William, et je m'apperçus à l'accueil qu'on me fit en parti-

culier, que grâce à l'idiome Tchinouque, que je possédais assez bien, on n'aurait pas demandé mieux que de me donner de l'emploi, à des conditions avantageuses. Mais j'avais plus hâte d'arriver à Montréal, qu'envie de retourner à la Rivière Columbia.

Peu de jours après nôtre arrivée au Fort William, Mr. Keith arriva du Fort George, sur la Rivière Columbia, apportant la nouvelle de l'arrivée du navire l'*Isaac Todd*, dans cette rivière. Ce vaisseau, qui était mauvais voilier, avait été détenu longtems, par les vents contraires, en doublant le Cap de Horn, et n'avait jamais pu rejoindre les vaisseaux de guerre dont il s'était séparé. Arrivés à l'île de Juan Fernandez, et apprenant que les trois vaisseaux en étaient repartis, le capitaine et les passagers, qui se voyaient courts de vivres, se déterminèrent à ranger la côte. S'étant arrêtés à *Monterrey*,* sur les côtes de la Californie, pour y faire des provisions, ils apprirent qu'il y avait un vaisseau de guerre Anglais en détresse, à *San Francisco.*‡ Ils s'y rendirent, et trouvè-

* Mission, ou Présidie Espagnole, vers le 36e dégré de latitude.

‡ Autre Présidie Espagnole, vers le 38e dég. de lat. et le premier établissement Europeen que l'on rencontre au sud de la Rivière Columbia.

rent, à leur grande surprise, que c'était la Corvette *Racoon*. Ce vaisseau avait touché sur la barre, avec une telle violence, en sortant de la Rivière Columbia, qu'une partie de sa fausse quille avait été emportée, et qu'il avait eu de la peine à se rendre à San Francisco, y ayant sept pieds d'eau dans la cale, bien que l'équipage fût constamment employé à la pompe. Le Capitaine Black ne voyant aucun moyen de réparer son vaisseau, s'était décidé à l'abandonner, et à se rendre, par le continent, sur le Golfe du Méxique, pour de là passer à quelqu'une des îles Anglaises. Cependant, à l'arrivée de l'Isaac Todd, on vint à bout de virer la corvette, et d'étancher la voie d'eau. L'Isaac Todd poursuivit son voyage, et entra dans la Rivière Columbia, le 17 Avril. Il y avait 13 mois qu'il était parti d'Angleterre.

J'ai appris plus tard l'arrivée à bon port du brig le *Pedlar*. Plus heureux que Mr. McKay, Mr. Hunt a recueilli les fruits de son industrie et de son activité. Ce Monsieur est maintenant membre de la Législature du Missouri, et jouit de l'estime générale de ses concitoyens.

CHAPITRE XXVIII.

Départ du Fort William—Navigation sur le Lac Supérieur—Baie de Michipicoton—Rencontre—Batchawainon—Arrivée au Saut Ste. Marie—Occurrences—Riviere des Français—Lac Nipissingue—Entrée dans la Riviere des Outawas—Saut des Chaudieres—Riviere au Rideau—Long-Saut—Arrivée à Montréal—Conclusion.

Le 20 au soir, Mr. D. Stuart me prévint qu'il s'embarquerait le lendemain pour Montréal, sur un canot léger. J'écrivis aussitôt à mes parens; mais le lendemain matin, Mr. Stuart me dit que je serais moi-même le porteur de mes lettres, devant m'embarquer avec lui. Je préparai mes effets, et sur le soir, nous partîmes du Fort William, sur un grand canot, conduit par 14 hommes, au nombre de six passagers, savoir, MM. D. Stuart, D. M'Kenzie, J. M'Donald, J. Clarke, moi-même, et une petite demoiselle de huit à neuf ans, qui venait de Kildonan, sur la Rivière Rouge. Nous entrâmes dans le Lac Supérieur, et allâmes cam-

1814 per près de l'*Ile du Tonnerre*, ainsi nommée à cause des fréquents orages, accompagnés de tonnerre, qui y éclatent, dans certaines saisons de l'année. Le 22 et le 23, nous continuâmes à ranger la côte septentrionale. La navigation de ce superbe lac serait fort agréable, sans les brumes épaisses qui règnent une partie du jour, et ne permettent pas d'avancer. Le 24, nous dinâmes à un petit établissement appellé *Le Pic*.

Le 26, nous traversâmes la baie de *Michipicoton*, qui peut avoir trois lieues de largeur, à son entrée. Comme nous arrivions à l'Est, nous rencontrâmes un petit canot sur lequel étaient le Capitaine M'Cargo et l'équipage d'une des goëlettes de la Compagnie. Mr. M'Cargo nous dit qu'il s'était échappé du Saut Ste. Marie, où les Américains avaient envoyé un détachement de 150 hommes; et que, se voyant forcé d'abandonner sa goëlette, il y avait mis le feu. En conséquence de ces avis, il fut résolu que le canot sur lequel nous étions retournerait au Fort William. Je m'embarquai avec Mr. D. Stuart et deux hommes, dans le canot du Capitaine M'Cargo, qui prenait notre place. Dans la hâte et la confusion de l'échange qui se fit sur l'eau, on nous donna un

jambon, un peu de thé et de sucre, et un sac contenant environ 25 livres de farine, mais on oublia entièrement chaudron, couteaux, fourchettes, &c. toutes choses que Mr. M'Cargo n'avait pas eu le tems d'embarquer dans son canot. Nous vécûmes misérablement pendant deux jours et demi que nous continuâmes à longer les bords du lac, avant d'arriver à un établissement : nous détrempions dans le sac un peu de farine, et après l'avoir pétrie, nous en faisions de petits pains, que nous cuisions sur des pierres plattes.

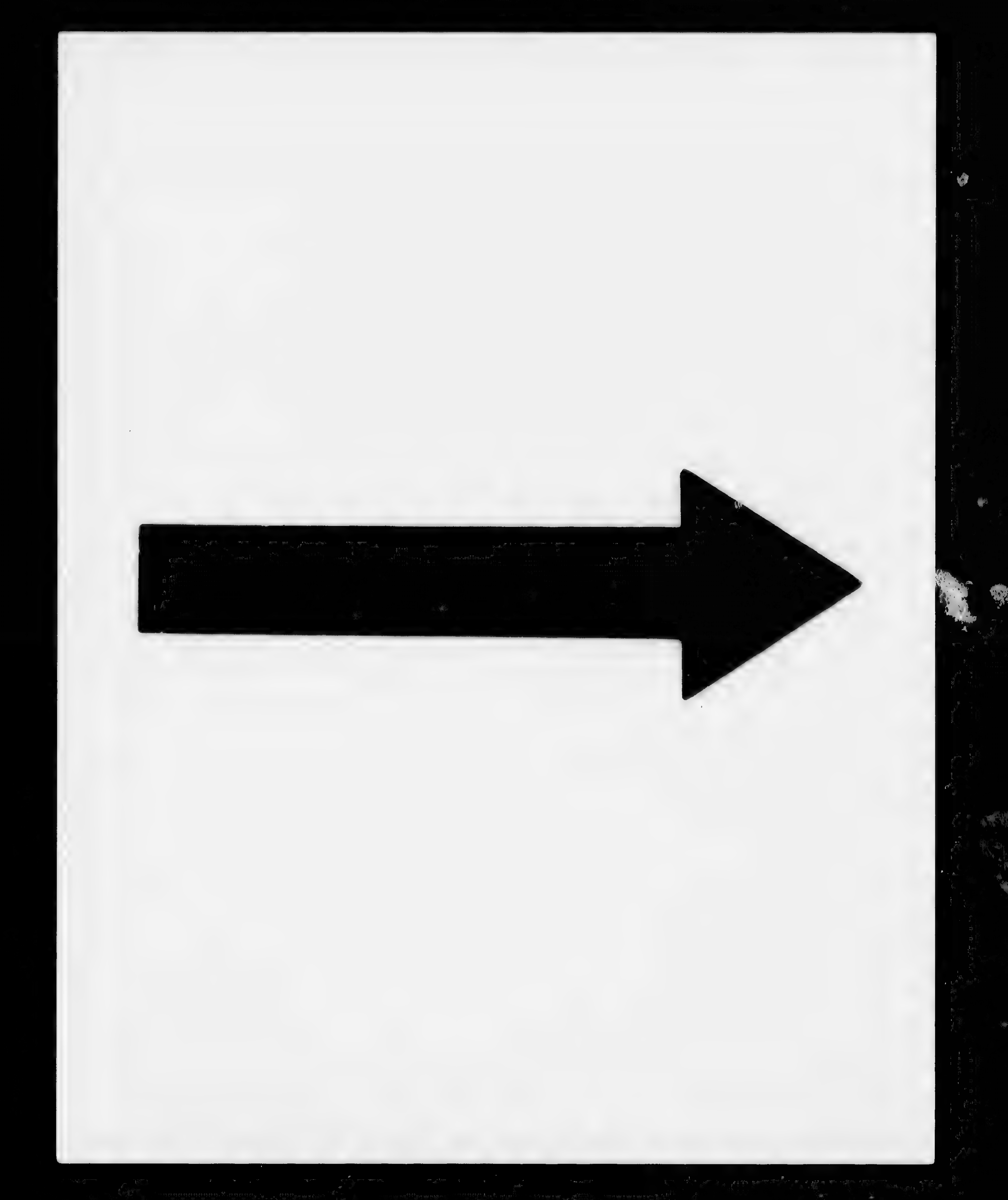
Le 29, nous arrivâmes à *Batchawainon*, où nous trouvâmes des femmes qui nous apprêtèrent à manger, et nous reçurent bien. Batchawainon est un pauvre petit poste situé au fond d'une baie sablonneuse qui n'offre rien d'agréable à la vue : Mr. Frédéric Goedike, qui résidait à ce petit établissement, était allé voir ce qui se passait au Saut Ste. Marie. Ce monsieur revint le lendemain, et nous dit que les Américains étaient venus, au nombre de 150 hommes, sous le commandement d'un major Holmes ; qu'après avoir pillé ce qui leur avait paru de quelque valeur, appartenant à la Société du N. O. et à un Mr. Johnston, ils avaient mis le feu aux maisons, hangards, &c.

appartenant à cette Société et à ce Monsieur, et s'etaient retirés, sans faire de tort à aucun autre individu. Sur le soir, notre canot arriva du Fort William avec celui de Mr. M'Gillivray. Le lendemain, nous nous rendîmes tous au Saut Ste. Marie, où nous vîmes le dégat qu'avait fait l'ennemi. Les maisons, les hangards, les moulins à scie, &c. de la Compagnie du N. O. étaient encore fumants. La goëlette était au bas du rapide : les Américains, en voulant la descendre, l'avaient échouée ; et ne pouvant l'emmener, l'avaient brulée à fleur d'eau.

Le Saut Ste. Marie est un rapide qui peut avoir 5 ou 600 verges de largeur, et 10 ou 12 arpens de longueur. Le bas de ce rapide forme deux baies, sur les bords desquelles il y a un certain nombre de maisons. La rive du nord appartient à la Grande-Bretagne, et celle du sud aux Etats-Unis. C'est sur cette dernière que Mr. Johnston faisait sa résidence. Ce monsieur était, avant la guerre, collecteur dn port, pour le gouvernement Américain. Sur le même côté résidait un Mr. Nolin, avec sa famille, consistant en trois garçons et trois filles, dont une était passablement jolie. Ce monsieur avait été gros traiteur, et l'on voyait

encore, dans sa maison et ses ameublemens, des marques de son ancienne prospérité. Du côté du nord, nous trouvâmes Mr. John Ermatinger, qui possédait un joli établissement : il demeurait pour lors dans une maison appartenant à Mr. Nolin ; mais il en faisait bâtir une en pierres, très élégante, et il venait de faire achever un moulin à farine. Mr. Ermatinger pensait que ce moulin porterait les habitans du lieu à semer plus de grains qu'ils ne faisaient. Ces habitans sont la plupart de vieux voyageurs Canadiens mariés à des femmes du pays. Le poisson les fait vivre pendant la plus grande partie de l'année, et pourvu qu'ils recueillent assez de patates pour passer le reste, ils sont contents. Il est bien à regretter que ces gens ne soient pas plus industrieux et plus travaillants ; car la terre est on ne peut guère plus fertile, surtout du côté du nord : Mr. Ermatinger nous fit voir du bled qui s'en allait mûr, et dont les tiges avaient de trois à quatre pieds de hauteur. Les autres grains étaient également beaux.

Le 1er Août, on envoya un exprès à *Michilimakinac*, pour instruire le commandant de ce qui s'était passé au Saut Ste. Marie. En attendant son retour, nous nous occupâmes du



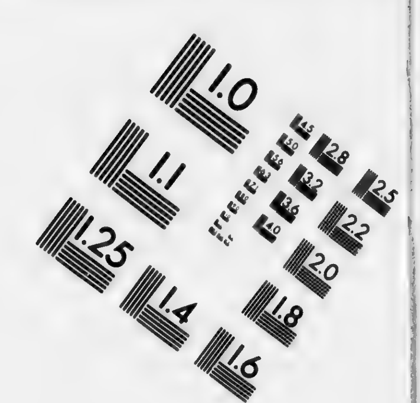
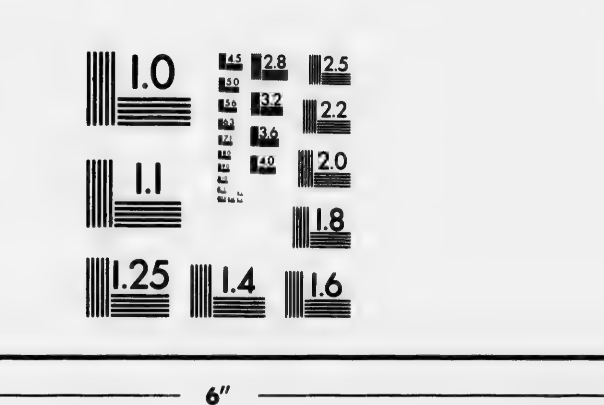
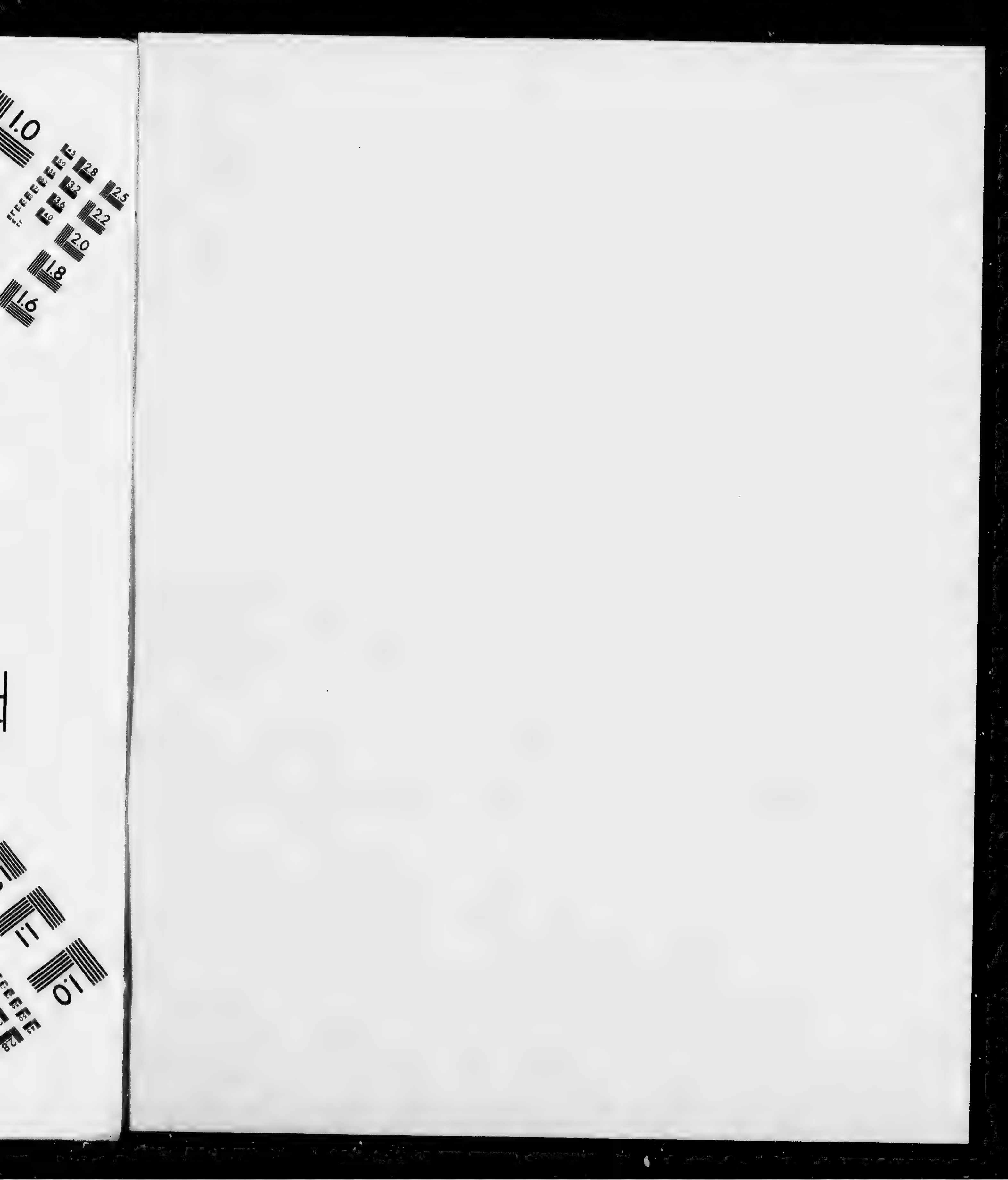


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



1814 soin de nous mettre en état de nous défendre, si par hasard les Américains faisaient une nouvelle irruption. La chose n'était pas improbable; car d'après les expressions de quelques uns d'entr'eux, qui parlaient le Français, leur dessein était de s'emparer des pelleteries de la Compagnie du N. O. Nous invitâmes quelques sauvages qui étaient campés sur la *Pointe du Pin*, à quelque distance du Saut, à nous aider, en cas de besoin; ce qu'ils promirent de faire. Le courier revint le 4, sans avoir rempli l'objet de sa mission: il avait trouvé l'île si complètement bloquée par l'ennemi, qu'il lui eût été impossible d'y aborder, sans courir le plus grand risque d'être fait prisonnier.

Le 12, nous entendîmes distinctement les décharges d'artillerie que faisaient nos gens, à Michilimakinac, bien que la distance fût d'à peu près 30 lieues. Nous crûmes que c'était une tentative de l'ennemi pour reprendre ce poste; mais nous sûmes bientôt après, que ce n'était qu'une salve royale, pour l'anniversaire de la naissance du Prince Régent. Nous apprîmes pourtant, pendant notre séjour au Saut Ste. Marie, que les Américains avaient fait une descente sur l'île, mais qu'ils avaient

1814

été contraints de se retirer, après avoir essuyé une perte considérable.

Le 19, MM. M'Gillivray et M'Leod arrivèrent du Fort William, ayant précédé les canots qui descendaient chargés de pelleteries. Ils firent partir Mr. Decoigne sur un canot léger, avec des lettres, pour Montréal.

Le 21, le canot sur lequel j'étais passager, fut envoyé à l'entrée de la *Riviere des Français*, pour observer de là les mouvemens de l'ennemi. Le 25, les canots, au nombre de 47, arrivèrent à l'entrée de cette rivière. La valeur des pelleteries que portaient ces canots, ne pouvait pas être estimée à moins de £200, 000: prise importante pour les Américains, s'ils eussent pu mettre la main dessus. Nous nous trouvâmes au nombre de 325 hommes, tous bien armés: nous campâmes, et fîmes sentinelle toute la nuit. Le lendemain matin, nous commençâmes à remonter la Rivière des Français. Cette rivière vient du N. E. et se jette dans le Lac Huron, ou 40 lieues environ du Saut Ste. Marie. Nous campâmes le soir, sur les bords du Lac *Nipissingue*. Nous traversâmes ce lac, le 27, fîmes ensuite plusieurs portages, et campâmes, non loin de *Mataouan*.

Le 28, nous entrâmes, de bonne heure, dans la Rivière des *Outawas*, et campâmes, le soir, au Portage des *deux Joachims*. Nous passâmes, le 29, le *Fort Coulonge*, où résidait un Mr. Goddin ; et après avoir fait plusieurs portages, occasionnés par les rapides et les chûtes qui obstruent la navigation de cette rivière, nous arrivâmes, le 31, au Portage des *Chaudieres*, (autrement *Hull.*) Le rocher qui arrête ici le cours de la Rivière des Outawas, est coupé perpendiculairement, et peut avoir 50 pieds d'élévation, d'un niveau de l'eau à l'autre. L'eau est retenue au haut de ce rocher, et au lieu de se précipiter pardessus, passe par des canaux souterrains, et vient sortir au bas, en bouillonant, par sept ou huit ouvertures différentes. Mr. P. Wright faisait sa résidence en cet endroit, où il avait un bel établissement, et un grand nombre d'engagés, occupés à cultiver la terre, et à couper du bois d'écarissage.

Nous laissâmes les Chaudières, un peu avant le coucher du soleil, et passâmes bientôt l'entrée de la *Riviere au Rideau*. Cette rivière, qui se jette dans celle des Outawas, pardessus un rocher de 25 ou 30 pieds de hauteur, est séparée, dans le milieu de sa chûte, par une petite île, et représente un rideau double ouvert par le

milieu, et s'élargissant par le bas. Le coup d'œil est vraiment pittoresque : les rayons du soleil couchant, qui frappaient obliquement l'eau, quand nous passâmes, en relevaient beaucoup la beauté, et le rendaient digne d'un pinceau plus habile que le mien. Nous voguâmes jusqu'à minuit, que nous arrêtâmes pour laisser prendre aux hommes un peu de repos. Ce repos ne fut que de deux heures. Nous arrivâmes, le 1er Septembre, au lever du soleil, au *Long-Saut*, où nous étant procuré des guides, nous passâmes ce rapide dangereux, et mîmes pied à terre, près de l'habitation d'un Mr. M'Donell, qui nous envoya du lait et des fruits, pour notre déjeuné. Vers midi, nous passâmes le Lac des deux Montagnes, d'où je commençai à appercevoir la montagne de mon île natale. Vers deux heures, nous passâmes le rapide de Ste. Anne. Nous arrivâmes bientôt après vis-à-vis du Saut St. Louis, passâmes ce dernier rapide, et débarquâmes à Montréal, un peu après le coucher du soleil.

Je m'acheminai aussitôt vers la demeure paternelle, où l'on ne fut pas moins surpris que joyeux de me revoir. Ma famille, qui n'avait pas eu de mes nouvelles, depuis mon départ de New-York, avait cru, d'après la commune re-

1814

nommée, que j'avais été massacré par les sauvages, avec Mr. M'Kay et l'équipage du Tonquin: et certes, c'était bien par un effet du hazard, ou plutôt de la Providence, que je me retrouvais ainsi sain et sauf, au milieu de mes parens et de mes amis, à la suite d'un voyage accompagné de tant de périls, et où un si grand nombre de mes compagnons avaient trouvé la mort.

FINIS.

Errata.

Page 16, ligne 25, effacez "*James Lewis.*"

Page 30, lignes 6 et 7, pour "lorsqu'ils sont sur leurs pieds,"—lisez, lorsqu'ils sont droits sur leurs pieds,

Page 73, ligne 20, pour "pendu"—lisez, suspendu.

Page 75, ligne 7, pour "MM. Fox et Pillet," lisez, MM. Ross et Pillet.

Page 167, ligne 12, pour "de venaison," lisez, de la venaison.

Page 172, ligne 7, "pour les 25 ou 26 dég." lisez, les 125 ou 126 dég.

Page 217, ligne 9, pour "pariossent," lisez, paraissent.

Page 260, pour "*Ouéuipic*," lisez, *Ouénipic*.

Page 263, pour "ivière," lisez, rivière.

par les sau-
ge du Ton-
un effet du
, que je me
ilieu de mes
d'un voyage
un si grand
nt trouvé la

."
sont sur leurs
s pieds,
suspendu.
t," lisez, MM.

lisez, de la ve-

lég." lisez, les

sez, paraissent.
oic.